

Mohamed Choukri

Le pain nu

Mohamed Choukri

Le Pain nu

الخبز الحافي

Traduit de l'arabe par Tahar ben Jelloun



Préface

Le texte nu

Mohamed Choukri occupe une place à part dans la littérature arabe, à cause d'abord de son itinéraire personnel – l'histoire de sa vie – et ensuite de son écriture.

Jusqu'à l'âge de vingt ans, Mohamed Choukri ne savait ni lire ni écrire. Il était encombré par les problèmes quotidiens de la survie. Donc pas le temps et le suprême privilège d'avoir une enfance. L'époque – celle qui a vu la famine s'abattre sur le nord du Maroc pendant la Seconde Guerre mondiale – lui a confisqué l'innocence et la tendresse de l'enfance, comme elle l'a privé d'école. Chose courante durant la période coloniale, surtout pour les habitants des campagnes qui fuyaient la misère en s'exilant dans les villes.

Né sur une terre fêlée, sèche et désolée, Mohamed Choukri a tôt connu la violence du besoin, l'exigence de la haine et le visage de la mort. En vingt ans, cet homme fera l'apprentissage de la brisure entre un père qui fait des enfants pour les haïr (il lui arrive même de leur tordre le cou) et une mère obligée de travailler pour nourrir une famille vouée à la brutalité du besoin.

Mohamed Choukri traversera l'époque sans jamais avoir le temps d'être étonné, ni de se préoccuper de ramasser quelques souvenirs. Le rêve tiendra lieu de mémoire et d'avenir. Dans sa tête, il gardera captifs quelques oiseaux et des étoiles éteintes. Il sera seul « dans le miroir de son âme » et, comme il dit aussi, « la violence dont j'étais victime perturbait ma perception ». Cet enfant, témoin et victime, dira plus tard avec l'innocence d'un Genet : « Je considérais le vol comme légitime dans la tribu des salauds. »

Si ce gamin faisait l'apprentissage de la vie et se familiarisait avec les lois de la mort, s'il sillonnait les rues sombres et dangereuses tard dans la nuit à la recherche d'un coin pour dormir, à la recherche d'un peu de pain – il aura très tôt un verre de mauvais vin et une pipe de kif –, s'il s'acharnait à lutter avec son petit corps pour survivre, on pourrait dire qu'il poursuivait une ombre à abattre, un destin à démasquer, un ciel à déchirer, une fatalité à déchiffrer, une autorité quasi divine à annuler : rarement la haine du père aura été aussi forte. Un père assassin, lâche, haineux. Un tremblement de terre dans la vie du petit Mohamed qui fera de la mort de cet homme une raison de survie : « S'il y avait quelqu'un dont je souhaitais la mort, c'était bien mon père. » Pousser la haine jusqu'à l'amnésie du nom : « je connaissais [le nom] de mon père, mais je l'ai oublié ». Mohamed imaginera la tombe de ce père qui battait la mère et les enfants réunis, une tombe qui « ne pourra être

qu'un dépotoir ». On pense beaucoup au récit de Gavino Ledda, Padre Padrone, avec cette différence que dans le cas de Choukri à aucun moment ne s'instaure un quelconque rapport pédagogique entre le père et le fils. Seule la haine obsédante répond à la brutalité diabolique de ce père indigne, qui est avant tout un homme indigne, complètement ravagé, brûlé, brisé et avalé par la fatalité de la très grande misère matérielle. Il faut dire que Mohamed ne cherche jamais à comprendre cet homme. Cela ne l'intéresse pas. Il l'oubliera, du moins apparemment. Vingt ans plus tard, débarrassé de cette haine active, Mohamed Choukri apprendra par hasard – et trois mois après – la mort de son père. Cela ne le bouleversera point : ce père était mort depuis longtemps pour lui.

Très tôt aussi, Mohamed découvrit la sexualité. Une peur le hantait, celle d'être violé. Pour cela, il préférerait dormir dans les cimetières, là où les vivants ont peur des morts et où les morts ne se lèveront pas pour menacer « le beau gosse au joli petit cul ». Mohamed Choukri parle avec simplicité de ses premières expériences sexuelles, de sa découverte du sexe de la femme « plein de dents, de salive et d'écume ». Longtemps, il l'appellera le « truc », la « plaie », la « blessure ». Il sera heureux quand il se rendra compte que le sexe de la femme « ne mord pas » ! Il apprendra beaucoup de choses dans l'univers des putains, dans les bordels, les cafés, les ruelles, avec des voleurs, des proxénètes, des contrebandiers, etc.

Telle est cette vie sans pain, sans tendresse. Un texte nu. Dans la vérité du vécu, dans la simplicité des premières émotions. Ce n'est pas un hasard si le manuscrit de ce récit a été refusé par les maisons d'édition dans le monde arabe. Il faut dire que ce que raconte Choukri fait partie de ce genre de choses qui ne se disent pas, qu'on tait, ou du moins qui ne s'écrivent pas dans les livres et encore moins dans la littérature arabe actuelle. La prostitution existe. Tout le monde le reconnaît. Mais en parler, la dire, reste intolérable. Il est donc plus grave d'écrire sur la misère que de la vivre ! L'édition dans le monde arabe est avant tout conformiste et commerciale. En tout cas, il ne s'est pas trouvé un seul éditeur qui ait le courage et l'audace de publier ce livre où la vérité d'un vécu est subversive et révolutionnaire. La censure est déjà installée dans les mentalités ¹.

Mohamed Choukri n'est pas de ces intellectuels petit-bourgeois. Sa marginalité, sa vérité et sa vie, le fait de ne pas se contenter de vivre la pauvreté mais aussi de la dire et de la dénoncer dérangeant le confort et les certitudes de beaucoup.

Tahar BEN JELLOUN
Paris, octobre 1979

1. L'écrivain américain Paul Bowles a adapté le récit de Choukri et l'a publié en 1973 aux éditions Peter Owen à Londres sous le titre FOR BREAD ALONE. ↩

I

Nous étions plusieurs enfants à pleurer la mort de mon oncle. Avant je ne pleurais que lorsqu'on me frappait ou quand je perdais quelque chose. J'avais déjà vu des gens pleurer. C'était le temps de la famine dans le Rif. La sécheresse et la guerre. Un soir j'eus tellement faim que je ne savais plus comment arrêter mes larmes. Je suçais mes doigts. Je vomissais de la salive. Ma mère me disait, un peu pour me calmer :

— Tais-toi. Nous émigrerons à Tanger. Là-bas le pain est en abondance. Tu verras, tu ne pleureras plus pour avoir du pain. À Tanger les gens mangent à leur faim. Regarde ton frère Abdelkader, lui, il ne pleure pas.

Les yeux d'Abdelkader : profonds et hagards. À le regarder dans cette absence, je m'arrêtais de pleurer. Sa sérénité me procurait de la patience mais pas pour longtemps.

Mon père, furieux, me donne des coups de pied en hurlant :

— Arrête, fils de pute, tu mangeras, tu mangeras avant même ta mère.

Il me prit par le bras et me jeta par terre. Il me roua ensuite de coups avec rage. Ma culotte était mouillée.

Nous avons pris le chemin de l'exil, à pied. Sur le bord de la route, il y avait des charognes, des oiseaux noirs et des chiens. Ventres ouverts, déchirés. La pourriture.

La nuit, nous plantions notre tente n'importe où, là où la fatigue devenait insupportable. On entendait le hurlement des renards, et on apercevait des gens qui enterraient vite les victimes de la faim là où elles étaient tombées. Mon frère toussa tout au long du voyage.

— Dis, mère, est-ce que mon frère va mourir lui aussi ?

— Non, il ne mourra pas. Il est juste malade.

— Mais mon oncle est mort.

— Non, ton frère ne mourra pas.

À Tanger, je ne vis pas les montagnes de pain qu'on m'avait promises. Certes, dans ce paradis on avait faim mais on n'en mourait pas comme dans le Rif.

Quand la faim me prenait aux tripes, je sortais dans les rues de notre quartier qui s'appelait joliment « la source du petit chat » (Aïn Qettouett). Je fouillais dans les poubelles. J'avalais ce qui était encore mangeable. Là j'ai rencontré un gamin, nu-pieds, à peine vêtu.

— Tu sais les poubelles de la ville nouvelle sont plus intéressantes que celles de notre quartier. Les détritiques des chrétiens sont plus riches que ceux des musulmans ¹...

Je partais ainsi loin de ma rue. Seul ou avec les autres gamins. Nous étions les enfants des poubelles.

Un jour j'ai trouvé dans un coin de rue une poule morte. Je l'ai ramassée et l'ai cachée sous ma chemise. Je la serrais contre ma poitrine. J'avais peur de la perdre. Mes parents n'étaient pas à la maison. Seul mon frère était étendu. Ses grands yeux éteints surveillaient l'entrée. Quand il vit la poule, une lueur traversa son regard. Il eut un sourire. Une lueur de vie traversa son visage amaigri. Il haletait tout en toussant. Je pris un couteau et me mis dans la direction de la prière. J'égorgeai la bête. Pas de sang. À peine une goutte. Je me souviens avoir vu dans le Rif des voisins égorger un agneau. Ils avaient mis un seau sous sa tête pour recueillir le sang. Ma mère qui était malade a dû boire ce sang. Elle était sur son lit et balbutiait des mots incompréhensibles. Pourquoi la poule n'avait pas donné de sang ? Je me mis à la plumer quand j'entendis la voix de ma mère :

— Mais que fais-tu ? Où as-tu volé cette poule ?

— Je l'ai trouvée. Elle était un peu fatiguée, alors je l'ai égorgée avant qu'elle ne rende l'âme. Si tu ne me crois pas, demande à mon frère.

— Tu es fou ! L'homme ne mange pas de la charogne. Nous échangeâmes, mon frère et moi, un regard bien triste. Il ferma les yeux, attendant un peu de nourriture.

Nous habitions une seule pièce. Mon père, quand il rentrait le soir, était toujours de mauvaise humeur. Mon père, c'était un monstre. Pas un geste, pas une parole. Tout à son ordre et à son image, un peu comme Dieu, ou du moins c'est ce que j'entendais... Mon père, un monstre. Il battait ma mère sans aucune raison. Plusieurs fois, je l'ai entendu la menacer :

— Je vais t'abandonner, fille de pute ! Je vais te laisser seule et tu n'auras qu'à te débrouiller avec ces deux chiots.

Il prisait du tabac, parlait tout seul et crachait sur des passants invisibles. Il nous insultait et disait à ma mère :

— Tu es une putain et une fille de putain.

Il injuriait le monde entier, maudissait Dieu et ensuite se repentait.

Abdelkader pleure de douleur et de faim. Je pleure avec lui. Je vois le monstre s'approcher de lui, les yeux pleins de fureur, les bras lourds de haine. Je m'accroche à mon ombre et je crie au secours : « Un monstre nous menace, un fou furieux est lâché, arrêtez-le ! » Il se précipite sur mon frère et lui tord le cou comme on essore un linge. Du sang sort de la bouche. Effrayé, je sors de la pièce pendant qu'il essaie de faire taire ma mère en la battant et en l'étouffant. Je me suis caché. Seul. Les voix de cette nuit me sont proches et lointaines. Je regarde le ciel. Les étoiles viennent d'être témoins d'un crime. Un profond sommeil règne sur la ville. Je vois la silhouette de ma mère. Sa voix très basse. Elle me cherche dans les ténèbres. Pourquoi n'est-elle pas assez robuste et plus forte que le monstre ? Les hommes battent les femmes. Les femmes pleurent et crient.

— Mohamed, mon Mohamed ! Viens ! N'aie pas peur !

J'ai pris plaisir à la voir sans qu'elle me voie.

— Je suis là, mère.

— Viens !

— Non ! Il va me tuer comme il vient de tuer mon frère.

— N'aie pas peur ! Viens avec moi ! Il ne te tuera pas. Tais-toi. Il ne faut pas que les voisins nous entendent.

Je l'ai trouvé accablé, il sanglotait tout en prisant son tabac. Étrange ! Il tue son fils et ensuite il le pleure.

Nous avons veillé en silence. Le mort fut lavé et enveloppé dans le linceul. C'était mon premier enterrement. Le corps de mon frère était enveloppé dans une natte et porté par un vieux cheikh. Mon père suivait. Moi, pieds nus, je suivais en boitant. Ils l'ont mis dans une fosse mouillée. Je tremblais et

pleurais. Une tache de sang coagulé s'était accrochée à la lèvre inférieure. Le vieil homme remarqua que mes orteils étaient blessés.

— D'où vient ce sang sur tes pieds ?

— J'ai marché sur du verre.

Mon père ajouta :

— C'est un imbécile ce gosse. Il ne sait même pas marcher.

Le vieil homme me demanda :

— Tu aimais bien ton frère ?

— Oui, beaucoup. Ma mère l'aimait beaucoup. Elle l'adorait.

— Bien sûr ! Qui n'aime pas ses enfants ?

Je me rappelai le geste monstrueux de mon père en train de tordre le coup à Abdelkader. J'ai failli dire :

— Mon père n'aimait pas mon frère. D'ailleurs, c'est lui qui l'a tué. Oui, je dis bien tué. Assassiné. Je l'ai vu. J'ai assisté au meurtre. C'est lui qui l'a tué. Je l'ai vu. Il lui a tordu le cou. Le sang a giclé de sa bouche. Je l'ai vu de mes propres yeux. C'est mon père son assassin.

Pour atténuer la haine que je portais à mon père, je me suis mis à pleurer. J'avais peur. Après tout il pouvait me tuer moi aussi.

Il se baissa sur moi et me dit à voix basse :

— Ça suffit. Arrête de pleurer.

— C'est vrai, dit le vieil homme, arrête de pleurer. Ton frère est reparti chez Dieu. À présent il est avec les anges.

Je hais aussi cet homme qui avait enterré mon frère.

Il achetait un sac de pain et du tabac bon marché et partait très loin de Tanger retrouver des soldats espagnols avec qui il devait faire quelque menu trafic. Le soir il revenait avec le même sac plein d'habits militaires usés qu'il revendait aux manœuvres marocains dans le grand socco. Un soir, il n'est pas rentré. Je me suis endormi, laissant ma mère avec son angoisse. Les jours ont passé. Aucun signe. J'essayais de consoler ma mère, de l'aider à avoir patience. L'aimait-elle ? Ne l'aimait-elle pas ? J'ai compris la nature de ses sentiments quand elle m'a dit :

— Nous voilà seuls. Abandonnés. Qui viendra s'enquérir de notre sort ? Nous ne connaissons personne dans cette ville. Rquya, ta grand-mère, ta tante Fatma et ton oncle Idriss ont émigré à Oran. Les soldats espagnols ont dû arrêter ton père. Tu sais, il avait déserté l'armée espagnole...

Nous apprîmes qu'effectivement il était dans la prison des militaires. Un soldat marocain, à qui il refusait de vendre une couverture de l'armée, l'avait dénoncé.

Ma mère partait dans la ville à la recherche de travail. Elle avait peur, peur de revenir à la maison les mains vides. Elle sanglotait. Des charlatans lui écrivaient des amulettes pour que mon père sorte de prison et qu'elle trouve du travail. Elle passait le reste du temps à prier, à implorer le ciel et allumer les bougies des marabouts. Elle consultait aussi les voyantes. Elle se lamentait :

— Il n'y aura de libération de mon mari, il n'y aura de travail et je n'aurai de la chance que si Dieu le veut ainsi que son prophète Mohammed.

Alors je demandai à ma mère :

— Mais pourquoi Dieu ne nous donne-t-il pas un peu de chance comme aux autres ?

— Dieu seul sait. Nous, nous ne savons rien. Ce n'est pas bien d'interroger Dieu. Lui sait. Nous, nous ne savons rien. Il est au-dessus de nous tous.

Elle vendit des objets pris dans la maison et m'envoya un jour avec une bande de gamins arracher des herbes d'un verger voisin. J'avais peur. Je ne connaissais personne dans cette bande. J'étais seul parmi des inconnus. Seul, je le fus vraiment quand ils se sont mis à me taper dessus. Ils n'aimaient pas les

étrangers, les nouveaux venus dans la ville. J'étais cet étranger à éliminer. Je réussis à les semer et descendis à la médina. J'aimais beaucoup l'activité qui y régnait. J'aimais le mouvement des hommes et des choses. Le grand socco est le centre de cette agitation. J'y ai trouvé de quoi me nourrir : quelques feuilles de choux, des pelures d'oranges et quelques fruits abîmés.

J'ai vu un agent de police poursuivre un enfant à peine plus grand que moi. Peu de distance les séparait. Ç'aurait pu être moi. J'étais cet enfant pris de panique. Les gens criaient : « Il va l'attraper, il va l'attraper... Oh ! il l'a attrapé ! »

J'ai eu peur. Je tremblais de peur. Je me suis vu une seconde entre les mains du flic. J'ai prié Dieu pour qu'il intervienne, mais il ne s'est point manifesté. Le gosse était bien dans le filet du flic. J'ai eu de la haine et du dégoût pour ceux qui avaient crié, pour ceux qui étaient du côté de la brutalité du flic. De loin, j'ai vu une femme, une étrangère qui s'approchait de la foule des badauds. Elle était en colère et disait des choses dans une langue que je ne comprenais pas. Un passant fit ce commentaire :

— On ne lui a laissé que l'anse du sac sur le bras...

Je reçus un coup de bâton sur les fesses. Je bondis en l'air, criant en riffain : « Mère ! Mère ! » J'ai insulté le flic dans ma tête. Deux autres flics étaient arrivés avec leur matraque. Bousculade et panique. Quelle honte ! De grands gaillards frappent les petits et malmènent les hommes pauvres qui traînent sur cette place, sans travail.

On m'avait dit que la police frappait les gens et les emprisonnait dans le cas grave d'un assassinat ou d'un vol important... Après cet incident, je suis allé au cimetière principal Bouaraqya. Je pris quelques branches de basilic des jolies tombes et les déposai sur celle de mon frère. Il y avait dans ce cimetière beaucoup de tombes sans fleurs, sans dalle, juste une motte de terre et deux pierres, l'une pour désigner la tête, l'autre les pieds. Des tombes oubliées, couvertes d'herbes quelconques. La distinction entre riches et pauvres n'épargne pas les morts. Quand je demandai à ma mère : « Mais pourquoi l'homme meurt ? », elle me répondit : « Parce que Dieu le veut. »

— Mais où vont-ils après ?

— Au paradis ou en enfer.

— Et nous deux ?

— Au paradis si Dieu le veut.

— Qu'est-ce qu'il y a au paradis ?

— Tu poses trop de questions. Quand tu seras grand tu comprendras tout ça.

J'avais trouvé dans ce cimetière les herbes que je cherchais. Trois hommes assis sur le bord d'une tombe étaient en train de boire. L'un d'eux m'appela :

— Viens par ici, petit garçon ! Viens, je vais te donner quelque chose ! » J'eus peur et pris la fuite : « Donne-le à ta mère, bâtard ! » L'herbe était bonne. Ma mère en fit un bon repas. Moi, j'avalais plus que je ne mâchais.

— Où l'as-tu prise ?

— Au cimetière Bouaraqya.

— Au cimetière !

— Oui, au cimetière. Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ? J'ai visité la tombe de mon frère, j'y ai déposé du basilic. J'ai remarqué que la motte de terre n'est plus très haute. Si elle continue de baisser, bientôt il n'y aura plus de tombe, ça se confondra avec la terre et nous ne retrouverons plus le lieu où repose mon frère.

Elle cessa de manger et eut les larmes aux yeux. Je continuai :

— Cette herbe abonde au cimetière, tout autour des tombes oubliées.

— Mon fils, ce qui pousse dans les cimetières ne doit pas être consommé.

— Pourquoi ?

Elle était très embarrassée. Je mangeais avec appétit. J'ai cru un moment qu'elle allait vomir. Elle me

dit en riffain :

— Ça suffit !

— J'ai toujours faim.

— Où as-tu ramassé le basilic pour ton frère ?

— Sur certaines tombes qui étaient toutes couvertes de fleurs...

Elle était vraiment en colère :

— Demain, tu vas retourner au cimetière et tu remettras les fleurs à leur place. Tu oublies que ces tombes ont leurs propriétaires. Fais attention. Il ne faut pas qu'on te voie en train de les remettre. Nous achèterons des fleurs pour ton frère, et nous lui élèverons un joli tombeau.

Elle se mit à sangloter et me serra contre elle. Des larmes coulèrent sur mon visage. Je l'accompagnais au grand socco où elle achetait du pain rassis que revendaient les mendiants sous l'arbre du saint Sidi Makhfi. Elle trempait ce pain dans une marmite d'eau chaude avec un peu d'huile et quelques épices.

Un matin elle me dit :

— Je vais aller au marché. J'achèterai des légumes et des fruits et les revendrai. Toi, reste là. Ne joue pas avec les gamins et n'abandonne pas la maison aux voleurs.

Entre les gosses du quartier et moi, il existe une petite distinction. Quoique certains soient plus misérables que moi. J'ai vu un jour l'un d'eux ramasser la carcasse d'un poulet et en sucer les os en disant : « Les habitants de cette maison ont une poubelle intéressante, généreuse... » J'étais pour eux l'affamé venu d'ailleurs :

— C'est un Riffain. Il est arrivé du pays de la famine et des assassins.

— Il ne sait pas parler arabe.

— Les Riffains sont malades et partout où ils vont ils répandent la famine.

— Même leurs animaux sont malades.

— En tout cas, nous ne mangeons pas leurs bêtes. D'ailleurs elles les rendent encore plus malades.

— Oui, quand meurt une vache, ou une brebis, ils la mangent quand même. Ils mangent de la charogne.

Ce mépris du Riffain frappe aussi celui qui est descendu de la montagne. La différence c'est qu'on considère le Riffain comme un traître et le montagnard comme un pauvre type, un naïf.

Notre voisin possède un poirier très riche. Je passais des heures à observer ses fruits. Un matin il me surprit en train d'essayer de cueillir une belle poire, la plus belle, avec un roseau. Il me traîna par terre. J'essayais de me détacher. J'ai eu tellement peur que j'ai pissé dans ma culotte.

— C'est lui qui détruit les fruits, dit-il à sa femme. C'est pire qu'une puce. Il démolit plus qu'il ne mange. C'est un rat.

La femme me demanda gentiment :

— Où est ta mère, mon enfant ?

— Elle est allée vendre les légumes au marché.

— Arrête de pleurer. Et ton père ?

— En prison.

— En prison ?

— Oui, c'est bien ça, en prison.

— Le pauvre ! Pourquoi est-il en prison ?

Elle me répéta la question tout en me caressant le visage.

— Dis-moi, pourquoi a-t-on mis ton père en prison ?

Je me suis dit que la franchise dans ce cas-là serait une atteinte à la dignité de mes parents.

— Je ne sais pas pourquoi. Ma mère sait.

L'homme et la femme se concertèrent. Allaient-ils me garder auprès d'eux ? Leur fille était là, pieds nus ; ses mains pures et innocentes mouillées. La mère et la fille avaient pitié de moi. Pas l'homme. Lui, tout en prenant les choses à la légère, voulait me punir, voulait me faire sentir la faute. Il me prit par la

main et me fit entrer dans une chambre pleine d'objets cassés, une sorte de débarras, et me dit :

— Reste tranquille ici. Surtout ne te mets pas à pleurer. Je te corrigerai avec cette branche verte si tu pleures.

Ainsi je connus pour la première fois la prison. Une prison à domicile. Étrange ! Des personnes étrangères à ma famille avaient le droit de disposer de mon corps et de décider de mon sort. En outre, les grosses et belles poires du jardin leur étaient destinées. Pourquoi mon Dieu avions-nous quitté notre pays, notre terre ? Pourquoi d'autres ignorent-ils ce qu'est l'exode ?

Étrange ! Mon père en prison, ma mère se débrouille au marché, et moi, laissé seul entre les doigts de la faim, entre les mains de cet homme, cet étranger installé confortablement avec sa femme dans une grande maison. Pourquoi nous ne possédons rien, nous autres ? Pourquoi eux et pas nous ?

Par le trou de la serrure, j'observais la jeune fille qui s'activait à laver le parterre. Elle allait et venait, sa robe un peu relevée. On voyait ses belles cuisses blanches. Elle avait de petits seins très beaux qui sortaient de son chemisier quand elle se baissait pour ramasser le seau d'eau sale. Ses cheveux étaient couverts par un fichu blanc taché de henné.

Je donnai quelques coups à la porte pour attirer son regard. J'avais peur.

— Ouvre-moi, s'il te plaît, ouvre cette maudite porte...

Elle hésita un moment. J'insistai intérieurement, sans prononcer un mot, impatient, effrayé.

— S'il te plaît, viens...

Elle s'approcha, s'essuya les mains, arrangea sa robe et me dit en ouvrant la porte :

— Me voici ! Alors que veux-tu ?

J'étais ému. Une petite larme à l'œil.

— J'étais chargé par ma mère de surveiller la maison contre les voleurs. Si elle ne me trouve pas à mon poste quand elle sera de retour, elle me battra.

Je baissai la tête, un peu parce que je n'étais pas très sûr de moi et aussi parce que je voulais la supplier. Elle me regarda, couvrit ses jambes et ferma son chemisier. Je ne voyais plus ses seins mais les imaginais, blancs et tendres avec au bout comme un grain de raisin noir.

— Tu ne viendras plus cueillir les poires de notre verger ?

— Non. Plus jamais. Je te jure. Tu auras le droit de me tuer de tes propres mains si tu me retrouves dans ce verger.

Elle sourit. Pas moi. Je sortis en courant. Elle me lança avec sa voix douce :

— Hé, viens ! N'as-tu pas faim ?

Hésitant, je dis :

— Non.

Elle insista pour que j'attende un moment. Je n'eus plus peur. Ses parents ne devaient pas être là. Je jetai un regard sur l'arbre. Et dire que je ne mangerais plus de ses fruits ! Elle revint avec une crêpe au miel.

— Si tu as faim, reviens nous voir. Dis-moi, tu n'as pas de chaussures ?

— Ma mère va m'en acheter.

Nous nous quittâmes avec le sourire et quelques gestes de la main. J'aurais aimé avoir cette fille comme sœur, comme j'aurais aimé habiter cette maison. L'homme est certes plus dur que la femme. Mais le propriétaire du verger est moins sévère, moins dur que mon père.

Un homme nous suit pas à pas. Il s'approche d'elle et lui murmure à l'oreille. Elle s'en éloigne à chaque fois, et même change de trottoir. Elle serra ma main dans la sienne avec force comme pour m'empêcher de lui échapper. L'homme nous rattrape en riant. Elle semble excédée et s'arrête. L'homme nous dépasse. Nous traversons la rue. Il nous suit. Je commence à m'énerver. Je demande alors :

— Mais qu'est-ce qu'il veut ?

— Tais-toi. Ce n'est pas ton affaire.

Je le regarde, il sourit. Il continue de nous suivre. Mais que veut-il au juste cet homme, qu'attend-il de ma mère ? Veut-il lui voler son sac ? C'est ça, c'est un voleur. C'est sûr, un brigand. Je n'aime pas sa tête. Elle est mauvaise et n'augure rien de bon. Cette fois-ci c'est moi qui serre très fort la main de ma mère.

— Pourquoi t'accroches-tu comme ça ? Je ne vais pas t'échapper...

Je dis alors à l'homme :

— Va-t'en ! Va-t'en ! Que veux-tu ?

Que Dieu le maudisse ! Il sourit. Il me sourit et regarde ma mère. Je hais ce type. Ma mère me dit :

— Tais-toi. Ce n'est pas ton affaire !

J'étais en colère contre elle aussi mais je ne le montrai pas. Tout de même ! Je la défends et elle me fait taire... Ce n'est pas juste.

Nous rencontrâmes une amie de ma mère. Elles se sont mises à parler de mon père toujours en prison. L'homme s'est éloigné un peu. La femme caressa mes cheveux, puis mon visage. Je lâchai la main de ma mère. La femme dit :

— Pourquoi cet enfant est si triste ?

La main de ma mère me caressait le cou. J'étais moins en colère contre elle.

— Il est ainsi, répondit-elle.

En partant je baisai la main de la dame, obéissant ainsi à ma mère.

Son ventre se gonflait. Des fois, elle n'allait pas au marché et vomissait dans la journée. Fatiguée. Elle avait mal aux jambes. La nuit elle sanglotait. Son ventre ne cessait de gonfler. Et s'il éclatait ? Je devins de moins en moins impressionnable. Je devins dur. Dur et triste. Je perdus l'habitude et le goût du jeu dans la rue. Une nuit on me transporta dans une autre chambre où je dormis avec trois autres enfants. C'était la maison de la voisine. Elle me dit le matin :

— À présent tu as une sœur. Sois gentil avec elle.

Elle allait voir mon père à la prison une fois par semaine. Parfois elle revenait en larmes. J'ai compris que les femmes pleurent plus que les hommes. Elles pleurent et s'arrêtent comme les enfants. Elles sont tristes quand on pense qu'elles sont heureuses, ou alors quand on s'attend à les voir malheureuses on les découvre d'une humeur plutôt gaie. En fait je ne sais jamais quand elles sont heureuses et quand elles ne le sont pas. J'ai vu ma mère pleurer tout en souriant. Est-ce une forme de folie ?

Je restais à la maison pour surveiller ma petite sœur Rhimou. Je savais comment la faire rire et comment la faire taire quand elle se mettait à pleurer. Mais des fois je la laissais pleurer et je sortais. Elle se débattait avec ses petits membres comme une tortue renversée sur le dos. Quand je revenais, je la trouvais endormie ou souriante. Des mouches se rassemblaient autour de sa bouche ou sur son petit visage mangé par les moustiques. La pauvre ! Les mouches le jour, les moustiques la nuit !

Ma sœur grandit. Ma mère pleurait moins qu'avant. Et moi, je devenais de plus en plus violent et nerveux que ce soit à la maison ou dans la rue. Quand je suis vaincu par ma mère ou par les gamins du quartier, je casse les objets ou alors je me jette par terre en me donnant des coups, en pleurant et en les insultant. Un jour je lui ai demandé :

— Est-ce que la femme peut aller en prison, elle aussi ?

— Pourquoi tu me poses cette question ?

— Je demande, c'est tout.

— Oui, la femme aussi peut être enfermée dans une prison si elle fait quelque chose de mal...

Elle nous emmenait avec elle au marché. Ma sœur prenait le sein et moi j'allais me débrouiller pour trouver quelque chose à manger. Entre le marché et les rues étroites de la médina je mendiais ou, tout simplement, je chapardais.

Quand elle s'inquiétait de mes absences, je la menaçais :

— Je vais foutre le camp et tu ne me reverras plus jamais.

— Tu es terrible, déjà à cet âge !

Nous fûmes surpris un matin au marché par la visite d'un homme conduit jusqu'à ma mère par notre voisine. Ma mère s'est mise à sangloter. Pleurait-elle à cause de cet homme ? Un homme dur et méchant.

Le lendemain, elle ne partit pas au marché. Elle alla au bain et se fit belle : du khôl aux yeux et du souaq sur les lèvres. Elle était assez contente. Étrange ! Quand mon père sortit de prison, elle pleura. Je n'ai jamais vu une femme pleurer autant qu'elle. Elle m'expliqua que mon père allait chercher le soldat qui l'avait dénoncé pour se battre avec lui. Là, j'étais content. J'espérais beaucoup qu'il le trouve et qu'il le tue pour qu'il retourne de nouveau en prison, et pour longtemps cette fois-ci. Il fallait que l'un des deux meure. Je haïssais mon père. Plutôt absent que présent !

Le soir mon père rentra triste à la maison. Il sentait l'alcool. J'entendis ma mère l'engueuler :

— Tu as bu, n'est-ce pas ? Tu t'es soûlé ?

Il murmura quelques mots et s'affaissa triste et fatigué. Nous étions lui et moi bien tristes, mais pour des raisons opposées : lui parce qu'il n'avait pas retrouvé le soldat et moi parce qu'il était revenu à la maison. Avant de s'endormir mes parents ont évoqué l'éventualité de nous en aller à Tétouan. Difficile de ne pas tout entendre quand on vit tous dans une seule et même chambre.

Je me réveillai dans la nuit pour aller pisser. J'entendis le bruit de baisers, bruit de corps haletant et des peaux se frottant l'une contre l'autre. Ils sont en train de s'aimer ! Malédiction sur cet amour ! J'ai envie de cracher. Comme elle ment ! Dorénavant, je ne la croirai plus. J'entends encore :

Lui. — Ta bouche.

Elle. — Voilà. Va doucement. Sans violence. Un peu de pudeur. Non, pas comme ça...

Qu'est-ce qu'ils sont en train de faire ?

Lui. — Je te dis que c'est comme ça.

Elle. — Je vais me mettre par terre pour dormir.

Lui. — Fille d'adultère.

Elle. — Non, non. Tu me fais mal. Comme ça c'est mieux. Non. Non. Je te dis que ce n'est pas comme ça.

On dirait qu'ils ont de la fièvre. Ils halètent, essoufflés. Ils s'embrassent, se mordent, se dévorent. Du sang... Un murmure. Il la poignarde. Un long cri interrompu par un sanglot. Il l'a tuée. Je sentis ma vessie se vider. L'urine chaude coulait entre mes cuisses.

Un jour avant notre départ j'ai revu la jeune fille qui m'avait libéré de la prison et donné une galette au miel. Je lui annonçai notre départ à Tétouan. Elle me prit par la main et m'emmena chez elle. Je mangeai du pain complet trempé dans du beurre et du miel, puis elle m'offrit une belle pomme rouge et une poignée d'amandes. Mieux, elle me lava le visage et les membres. Étais-je son petit frère ou son jeune fils ? Elle me peigna les cheveux. Je sentais ses mains douces sur mon front et mon visage. Elle me parfuma et me mit en face d'un miroir. J'y ai beaucoup plus regardé son visage que je ne m'y suis vu. Elle prit ma tête entre ses mains avec délicatesse, comme moi quand je prenais un moineau entre mes doigts. Ne pas faire mal. Elle m'embrassa sur la joue puis sur la bouche. J'ai pensé à elle comme une sœur qui ne serait pas la fille de ma mère.

Le jour de notre départ j'ai pensé à la tombe de mon frère. Une tombe qui restera quelconque, anonyme, sans fleur, sans sépulture. Une tombe qui sera effacée par le temps, petite chose perdue dans un amas de grandes choses...

1. On appelait à l'époque tout Européen « chrétien » dans le sens d'étranger. Comme on considérait tout Arabe « musulman ». Ici, « musulmans » désigne les Marocains. (NdT.) ↵

II

À Tétouan nous trouvâmes où loger : une petite maison voisine d'un verger dans le quartier Khabaj.

Une seule chambre. Les w. - c sont à l'extérieur.

Ma mère se remit à vendre les légumes et les fruits. Cela se passait aux Tranqât. Mon père allait vivre son chômage en compagnie des invalides et des anciens combattants de la guerre d'Espagne. Ils se retrouvaient tous dans la grande place circulaire du Faddane. Quant à moi je devins un garçon de courses pour nos voisins espagnols. Rhimou, ma sœur, essayait de marcher mais tombait tout le temps. Je jouais avec elle et nous riions ensemble, jusqu'au moment où elle se salissait. Là, je m'en allais, ne pouvant supporter l'odeur de sa merde. De temps en temps, mon père s'absentait un jour ou deux. Quand il revenait, il se disputait avec ma mère et souvent il la battait. Cependant, la nuit, je les entendais rire. Ils devaient s'amuser durant leurs ébats. Enfin je compris ce qu'ils faisaient. Ils dormaient nus et s'enlaçaient. C'était donc ça qui les unissait : le désir et la jouissance des corps. Moi aussi, quand je serai grand, j'aurai une femme. Le jour je la battrai. La nuit je la couvrirai de baisers et de tendresse. C'est un jeu et un passe-temps amusants entre l'homme et la femme.

Mon père me trouva un travail dans un café populaire. Il dit au patron, un mutilé :

— C'est mon fils. Je te le confie. Protège-le. Je tuerai quiconque de ces ivrognes et drogués tentera de le toucher. Tu me connais. Nous les Riffains, nous ignorons la patience.

— Sois tranquille, Si Haddou. Personne ne l'approchera.

Je travaillais de six heures du matin jusqu'après minuit.

Chaque fin de mois mon père rendait visite au patron du café. Il s'installait sur la terrasse, buvait du thé et percevait les trente pèsètes correspondant à mon salaire. Le patron me faisait venir et me demandait de baiser la main de mon père qui me disait :

— Je viens d'empocher le salaire de ton labeur. Que Dieu te bénisse !

Il ne me donnait pas un centime. Ensuite il s'absentait quelques jours et revenait ivre mort. J'entendais ma mère protester. Les mots « soûlerie » et « putain » étaient souvent prononcés.

Donc mon père nous exploitait. Le patron du café lui aussi m'exploitait, car j'ai su qu'il y avait d'autres garçons mieux payés que moi. J'avais décidé de voler toute personne qui m'exploiterait, même si c'était mon père ou ma mère. Je considérais ainsi le vol comme légitime dans la tribu des salauds.

Il y avait dans ce café deux sortes de clients : ceux du jour et ceux de la nuit. Les dimanches ils se retrouvent et se mêlent. Ils s'interrogent mutuellement sur les choses de la nuit et les faits du jour.

Je fumais des cigarettes et parfois des pipes de kif en cachette. Quand je faisais une course pour un

client, il me donnait un peu de kif ou un demi-verre de vin ou alors un macaron de haschich. Je vomissais de la moisissure verte et jaune. Un jour je suis tombé malade. La vie m'apparut étrange. La maladie rend la solitude encore plus profonde. L'homme se surprend à s'aimer encore plus quand il est envahi de solitude. Je compris que je n'étais que moi. Seul dans le miroir de mon âme.

Les clients du café m'encourageaient à fumer du kif et à manger du haschich. L'un deux me dit :
— Tu sais on vomit toujours la première fois.

Il avait raison. Plus de maladie. Plus de vertige. Quand j'avais bu du vin pour la première fois, j'avais vomi et je m'étais senti mal. On m'avait dit aussi : « C'est toujours comme ça la première fois. » Les drogués et les ivrognes avaient raison. Ils savent de quoi ils parlent.

Le patron du café n'était pas mécontent de mon travail. Ce qui l'intéressait le plus, c'était l'argent. Lui aussi se droguait et se soûlait. Je me disais des fois : « Est-ce pour cela que nous venons au monde ? Ah, non ! Il y a l'enfer et le paradis. Du moins c'est ce que m'a dit ma mère... »

Certaines nuits, je dormais au café, sur les bancs, et d'autres je trouvais refuge dans la boulangerie espagnole. Une nuit j'ai vu la bande des boulangers s'emparer de leur camarade Yazidi, le ligoter en riant, lui enfoncer un chiffon dans la bouche. Ils s'amusaient. L'un deux retira son pantalon brandit son sexe et le frotta contre le visage et surtout le nez de Yazidi. Il répéta les mêmes gestes en collant ses fesses et ses testicules contre ses yeux et ses narines. Est-ce ainsi que les hommes s'amuse ? Je sortis de la boulangerie, affolé à l'idée de subir les mêmes plaisanteries que Yazidi, peut-être pire. En fait je préférais avoir peur dans la rue sombre que de rester entre les mains de ces gars. J'entendais parler autour de moi des viols de jeunes filles et de garçons.

Le patron habitait non loin de son café. Il entamait la soûlerie au café et la poursuivait au bordel. Cela pouvait durer plusieurs nuits. Il lui arrivait de faire la tournée des bordels de toute la région. Durant son absence je ne me gênais pas pour redoubler mes vols et profitais de la somnolence du serveur qui le remplaçait pour prendre quelques sous dans la caisse.

J'étais devenu quelqu'un de la famille. Je mangeais avec les enfants du patron et je dormais avec eux dans la même chambre, sauf les nuits où le vin me tenait éloigné d'eux. Sa femme se faisait souvent belle, mettait le kaftan et les bijoux et sortait. Elle rentrait tard dans la nuit et des fois ne rentrait pas du tout. Une femme bien en chair, très blanche de peau. Un visage rond et une poitrine énorme ; quant à ses hanches, elles étaient particulièrement larges. C'était une femme qui transpirait en permanence, ses habits légers collant à sa peau, comme si elle sortait de l'eau. Il m'arrivait de contempler son corps et d'être ravi quand elle me souriait. D'ailleurs, elle ne m'a jamais grondé. J'avais déjà vu son mari la battre, elle et ses enfants, comme mon père le faisait, mais avec plus de violence, avec nous. Je l'avais vu aussi embrasser ses gosses et parler avec douceur et tendresse avec sa femme. Mon père, lui, criait et frappait.

Il m'arrivait de rester une semaine sans voir mes parents. Je me reposais d'eux et de leurs problèmes. Je dormais peu et je maigrissais à vue d'œil. Malade. Le ventre de ma mère se gonflait de nouveau. Cette fois-ci je ne resterai pas à la maison pour m'occuper de son bébé. Révolue cette époque. J'étais devenu grand et d'une certaine manière je gagnais ma vie... J'imaginai le fœtus qui criait dans le ventre de ma mère. Je l'entendais. La maladie m'obligea à interrompre le service au café. J'appris comment capturer les moineaux. Je réussis à bricoler une balançoire dans le jardin, une planche de bois et deux cordes. Me balancer me procurait du plaisir. Mon petit sexe s'érigait suivant le mouvement du va-et-vient. J'appris aussi à nager dans une sorte de bassin qui retient l'eau avec laquelle on irrigue le jardin. Je me levais tôt pour voler fruits, poulets, œufs et poussins. Je connaissais parfaitement tous les nids et cachettes du verger. Je vendais mon butin aux épiciers du quartier. Je sentais de plus en plus le désir sexuel s'éveiller en moi. Il m'habitait avec force et insistance. Mes femelles n'étaient autres que les poules, les chèvres, les chiennes, les génisses... La gueule de la chienne, je la retenais d'une main avec un tamis. La génisse, je la ligotais. Quant à la chèvre et à la poule, qui en a peur ?...

Ma poitrine était comme endolorie. Les adultes à qui j'en parlais me répondaient : « C'est la puberté. »

J'avais mal aux seins surtout au moment de l'érection. Je découvris la masturbation de manière naturelle. Alors je ne me gênai pas. Je me masturbai sur toutes les images et les corps interdits ou tolérés. Quand j'éjaculais, je sentais comme une blessure à l'intérieur de ma verge.

Un matin, je montai sur le figuier et je vis Assia à travers les branches. Assia, ce devait être la fille du propriétaire de ce jardin. Elle marchait lentement vers le bassin. Elle va peut-être me voir et prévenir son père, un homme qui ne souriait jamais, tel mon père qui, par sa violence, devait ressembler à bien d'autres hommes. La fille se retourna comme pour observer quelque chose ou quelqu'un, ou pour entendre des voix. J'aperçus ses yeux. Noirs et immenses. Très vifs. Elle faisait presque peur. Si je ne la connaissais pas j'aurais dit une diablesse. Elle s'approchait avec délicatesse du bassin en se retournant. Avait-elle peur ? Pourquoi ce tâtonnement et ces hésitations ? Pourquoi marchait-elle ainsi ? Debout sur la marche qui mène vers le bassin, elle se regardait comme si elle était seule au monde. Elle retira sa ceinture. Son corps m'apparut dans toute son innocence. Sa robe s'ouvrit telle les ailes d'un oiseau qui tente en vain de s'envoler. Elle glissa sur ses épaules et je découvris son buste d'une blancheur éblouissante. Elle se retourna de nouveau. J'eus comme un vertige tant le plaisir était fort. J'étais ravi et stupéfait. Jamais auparavant mon corps n'avait connu un tel bouleversement. Je tremblai. Une figue tomba. J'en avalai une autre. Mon panier perdait ses figues. Le soleil se leva. Il était d'un rouge vif : un œuf renversé dans un plat bleu. Les animaux saluaient cet éveil. Certains chantaient et roucoulaient. Au loin brayait un âne que je ne voyais pas. En fait je ne voyais que celle qui... se dévêtait. Assia nue. Je m'imaginai toute la planète dans sa nudité : les arbres perdant leurs feuilles, les hommes abandonnant leurs habits, les animaux quittant leur chevelure. Nu. Tout l'univers se mettant nu. La robe glissa sur le corps d'Assia. Toute nue. Assia complètement nue. La fille du propriétaire du jardin était nue ! Un corps d'une blancheur lumineuse. Une chevelure d'un noir splendide. Une poitrine ferme. Le bout des seins bien visible. La toison de son pubis est trop noire. Je sentis une douleur dans ma verge. Elle avança sur les marches du bassin. Se retourna. Ma douleur s'amplifia. Ses cheveux lui couvraient tout le dos. Elle se baissa et son dos se découvrit. Sa chevelure, en se penchant, glissa sur ses épaules. Je découvris aussi ses fesses traversées par un fil de poils bruns. J'avais l'eau à la bouche, le miel à la bouche. Tout mon corps était secoué par un tremblement de plaisir. J'étais las, heureux sur la branche du figuier. Assia continuait sa descente dans le bassin. Lentement, évitant de glisser sur la verdure moisie. Elle contemplait l'eau et le jardin. Elle se mouillait les seins, l'aine et son bas-ventre avec crainte et prudence. Elle sursautait. Je descendis de l'arbre et, fier de moi, je regrimpai et attendis. Je mangeai les figues avec appétit. J'avais oublié mes petites affaires. Assia nageait, plongeait, jouait avec l'eau, comme une sirène. Elle apparaissait et disparaissait. Le jardin s'enveloppait des cris et chants des animaux. Tout était beau. Elle jouait avec son corps, se mettant sur le dos, sur le côté, les jambes en l'air, la tête dans l'eau... Quelle merveille ! Quelle beauté ! J'étais seul à la contempler.

Tremblante elle sortit de l'eau, une main sur les seins l'autre sur son pubis. Craintive et égarée. « Va, meurs ma bien-aimée ! » Elle retrouva sa robe qu'elle enfila à toute vitesse et disparut. « Va, meurs, belle... ! » La blancheur éblouie quitta ainsi le jardin pendant que moi j'éclatai d'un rire nerveux et fou. De nouveau l'âne se mit à braire. La nuit je rêvai d'Assia. Nue. Tantôt ailée, survolant l'espace, tantôt sirène ambiguë dans l'eau du bassin. Je l'ai suivie dans ses mouvements, nos corps mêlés, enlacés pour un doux sommeil au fond de l'eau, un sommeil où nous cessions de respirer sans mourir.

Je fus longtemps habité par cette image : le corps nubile dans sa nudité révélé. Assia restera dans ma mémoire. Image fugitive et initiation visuelle.

Je vis plus tard un autre corps, celui de Monat, une très jeune fille. Elle s'était accroupie sous l'arbre. Ses petites fesses blanches et son sexe imberbe étaient offerts au vent. J'étais derrière un autre arbre. Elle ne pouvait me voir. Étrange ! Pourquoi son pubis rose et sans poils ? Pourquoi la fente entre les cuisses s'ouvre béante dans toute sa laideur quand elle se baisse ? Cette déchirure s'ouvrait comme une bouche

édentée.

Un jour, je surpris notre voisine à moitié nue. J'étais venu chercher quelque chose pour la cuisine. Ses seins tombants, son ventre gras et ridé, tout son corps flasque. Étrange ! Si toutes les femmes n'ont pas la beauté du corps d'Assia, alors le corps de la femme est laid, définitivement laid...

Peu à peu j'allais être envahi et obsédé par mon sexe.

Mon pénis me démangeait à longueur de journée. Il me faisait mal. Nerveux et impatient. Je le caressais avec mes doigts pour le calmer. Il se dressait et se gonflait, devenait rouge et haletant. Mes testicules me faisaient mal quand je n'arrivais pas à satisfaire le désir. Devant moi l'image d'un corps, l'image d'Assia. Mes lèvres sur sa peau, sur ses seins, me laissant faire. Elle me caresse. Ses doigts sur mes lèvres. Sa bouche sur mon épaule. Nos corps de nouveau enlacés. J'imagine le rêve. Rêve rêvé. Étreinte de tendresse. Je poursuis l'image jusqu'à la cime du plaisir, jusqu'à la lassitude et le retour au réel.

Je suis allé voir Assia et lui ai tout raconté, tout ce qui s'était passé, depuis le bain dans le jardin jusqu'au rêve. Elle se mit à courir derrière moi un peu en colère. Je courais plus vite qu'elle, je la laissai me rattraper et nous tombâmes ensemble par terre. Je me levai pour m'enfuir mais elle me pardonna. Je l'invitai alors à partager avec moi un œuf dur. À l'époque, j'avais découvert une bonne technique pour faire cuire les œufs. Je les enveloppais dans un mouchoir mouillé ou dans une feuille de papier journal et, après les avoir enterrés, j'allumais un petit feu. Un repas simple. Des œufs cuits dans la chaleur de la terre et quelques fruits. Je la laissai rêvasser sous l'arbre, et m'amusai à surveiller son sommeil.

Elle avait un petit frère plus jeune que moi. J'avais du plaisir à être seul avec lui. J'aimais sentir son corps tout près du mien. Partager un repas avec lui avait quelque chose de sensuel.

Un nouveau jeu : gaspiller des boîtes d'allumettes. Je me mettais sur le bord du bassin, j'assemblais plusieurs allumettes et les jetais allumées sur les anguilles effrayées. Enfant impatient, la vue de cette flamme brève me rendait heureux. Quelques allumettes m'échappèrent, tombant sur la haie de roseaux secs. Je ne fis pas attention. Je continuai mon jeu jusqu'au moment où j'entendis des crépitements. Le feu était derrière moi. Pour l'éteindre je jetai n'importe quoi : des pierres, des brindilles... Je me cachai dans une écurie. Des cris. J'entendis des voix connues appeler au secours. Paniqué je m'enterrai dans une botte de foin. La nuit venue je me cachai dans l'étable. Il y avait là une vache hollandaise qui me fascinait. Je me mis à caresser ses mamelles gonflées de lait. Comme un bébé je les tétai. Elle me laissa faire. Je découvris ainsi une nouvelle demeure. Le jour je traînais dans les rues, le soir je m'engouffrais dans l'étable. La troisième nuit je tombai dans le piège tendu par mon père qui m'enferma dans la maison et me frappa avec son ceinturon. Les voisins défoncèrent la porte pour nous soustraire, ma mère et moi, à la fureur de mon père. Mon corps était en sang, et ma mère avait l'œil au beurre noir. J'avais mal partout et ne pouvais m'étendre nulle part. Ah, s'il était possible de dormir entre ciel et terre, suspendu aux nuages !

Quelques jours plus tard, je revins au café. De nouveau les menus travaux, le kif, le vin et le majoun. Dans la maison du cafetier, je vis sa fille, penchée, la robe relevée, faisant sa lessive. Elle m'apparut plus grande qu'avant. Après tout, elle était plus âgée que moi. Je l'observai longuement et sentis naître en moi une agressivité à l'égard du corps. La violence dont j'étais victime perturbait ma perception. La fille me regarda en souriant. Sa robe se soulevait au gré du vent. Je la fixai et pensai à Assia, plus belle certes, mais elle – elle s'appelait Fatima – me semblait plus proche de moi, et aussi plus facile à atteindre. Assia n'était en fait qu'un souvenir lointain. Fatima s'arrêta un instant, s'étira pour dissiper la fatigue. Ses cuisses à moitié nues étaient bien grasses. D'un geste elle détacha sa robe et sa tenue devint décente. Mécontent, je m'imaginai lui relevant sa robe, et elle la remettant, et moi la giflant, et elle se fâchant, et moi pour me venger mettant le feu à ses habits. Les flammes qui montaient lui procurant du plaisir. Qu'elle était belle dénudée par le feu ! Elle me dit dans sa fureur :

— Que veux-tu ? Tu rêves ? Tu es sur terre ou ailleurs ?

Déçu, je répondis :

— Il n'y a plus de sucre dans le café.

— Mais enfin, tu sais où on stocke le sucre. Il ne manquait plus que ça... Tu es étrange aujourd'hui...

Qu'est-ce qui t'arrive ? Je vais le dire à mon père.

La tête baissée j'allai prendre le sucre. Je trouvais toujours des prétextes pour entrer dans la maison quand Fatima y était seule. Ainsi je la déshabillais par le feu quand j'en avais envie. Elle prit l'habitude de mes prétextes, et moi je compris sa mauvaise humeur forcée. Des regards échangés et peu de paroles. Une nuit, nos corps se rencontrèrent pour la chaleur et le jeu. Ils se couvrirent mutuellement. Je la caressais. Dans mon esprit j'imaginai cette main de tendresse la battre avec force. Nos visages mêlés. Le sien au-dessus du mien.

On l'appela Achour. C'était le troisième enfant de la famille. Ma sœur Rhimou était assez grande pour le garder et s'en occuper.

Et moi toujours au même endroit. Un soir, comme il faisait beau, je bus du vin et pris un peu de haschich. Je m'installai sur la terrasse du café et fixai longuement le ciel étoilé. Quand je fermais les yeux, je retenais captives quelques étoiles. Le patron me bouscula :

— Lève-toi et sers un verre d'eau au monsieur.

Je le regardai sans lâcher mon rêve. Le salaud ! D'un geste il éteignit toutes mes étoiles.

— Et toi, pourquoi ne sers-tu pas le monsieur toi-même ? Tu es bien ici pour ça...

Il me donna une paire de gifles et me cracha dessus. J'éclatai d'un rire nerveux. Un des clients drogués intervint :

— Ne vois-tu pas qu'il est ivre et camé ?

Ce fut ma dernière soirée au café. Je partis vers les ténèbres de la ville, la tête pleine d'oiseaux. Je n'avais pas peur des fantômes, ni ceux des humains ni ceux des diables. Dans une ruelle sombre j'ai couru derrière un animal. Ce devait être un chat ou un lapin.

Juste après la fête de l'Aïd el Kébir j'accompagnai ma mère à la rivière. Elle se lava et nettoya la peau du mouton. Au milieu de la nuit, je l'entendis invoquer Allah. Elle avait oublié le couteau près de la rivière. Sans rien dire, je me rendis à la rivière et rapportai le couteau que je tenais fermement comme si je me battais contre un homme invisible. Comme si... Non ! Sur l'autre rive je vis une silhouette. Un fantôme. Un djinn. On m'avait dit que face au diable un couteau était très efficace. Je le plantai dans l'herbe et m'agenouillai, tremblant. Je tombai, incapable de crier ou de me retourner. Au moindre faux pas, au moindre regard jeté en arrière dans ma fuite je risquais les foudres du djinn. Je courus en trébuchant jusqu'à la maison. Mon cœur battait si fort qu'il devait se balader dans mon corps. Après cette épreuve je fus très malade. On a cru un certain moment que j'étais perdu. Un cheikh vint à mon chevet. Il était connu pour chasser les djinns qui habitaient les humains. Il donna l'ordre à ma mère d'égorger un coq noir, de me porter et de tourner sept fois autour du sang versé.

Guéri, je racontai l'histoire à mes copains. Ils m'ont tous cru. Pour les grands, le djinn n'était qu'un paysan qui rentrait tard chez lui. Mais la plupart des gens croient aux histoires de djinns. Ne sont-ils pas les soldats du mal envoyés par Dieu pour punir les hommes ?

Mon père ne tarda pas à me trouver du travail dans une fabrique de briques. Vingt-cinq pèsètes par semaine. Mes mains s'usèrent vite et se durcirent, marquées comme les blessures de la terre. Mon visage brunit et mon corps se raffermi. De là je partis chez un potier où je transportais des bols et des plats en terre à longueur de journée. J'avais grandi puisque je percevais moi-même ma paie. J'en donnais la moitié à mon père pour payer la nourriture et le gîte. Je n'en pouvais plus de pousser le chariot. Je me révoltai. Je profitai de l'absence de mon père pour confier à ma mère :

— Je ne suis pas un âne ! Seul l'âne passe sa vie à transporter des fardeaux.

— Que vas-tu faire ?

— Je sais ce que je vais faire.

Mon père me rappela quelques vérités au moment du repas :

— Ici on ne mange pas gratis. Si tu ne paies pas ta part, tu ne pourras plus vivre ici. C'est clair, n'est-ce pas ?

Je répondis la tête baissée :

— D'accord.

Je pensai intérieurement :

— Et toi ? Est-ce que tu travailles ? N'est-ce pas ma mère qui gagne la vie de tout le monde ? N'est-ce pas elle qui vend les légumes au marché de Trenkate ?

Je quittai la poterie et achetai une petite caisse de cireur. Je faisais le tour des cafés et des bars. Je ramassais les mégots. Je buvais les fonds de verre et mangeais les restes de nourriture abandonnés sur les tables par les consommateurs. J'étais un mauvais cireur. Les clients n'étaient pas satisfaits. J'essayais d'être aussi agile que les vrais professionnels, mais souvent la brosse m'échappait des mains. On se moquait de moi, on me jalousait aussi. Je me battais avec les autres cireurs. Je devins copain d'un vendeur de journaux qui devait avoir mon âge. Je jetai la caisse de cireur et me mis à vendre le *Diario de Africa*.

III

Nous déménageâmes. J'aidais ma mère au marché. Je criais face aux clients espagnols :

*Vamos a tirar la casa por la ventana
Quien llega tarde no come carne
debalde, debalde vendo hoy* ¹.

Tous les soirs je volais à ma mère un peu d'argent pour m'acheter du majoun et du kif, pour aller au café et parfois au cinéma. Un jour je rencontrai un copain. Il s'appelait Taferseti. Il était triste :

— Mon oncle est mort, me dit-il.

— Le pauvre !

— Il a tué sa femme et ses trois enfants et ensuite il s'est donné la mort.

— Mais comment et pourquoi ?

— Ils sont restés des jours sans manger. Il ne voulait pas mendier ni demander quoi que ce soit aux voisins. Alors il a construit un mur de l'intérieur et tout le monde est mort.

— Que la miséricorde de Dieu soit sur eux !

Nous achetâmes chez un épicier juif une demi-bouteille d'eau-de-vie et la bûmes sur la falaise du mont Dersa. Après nous décidâmes d'aller au bordel.

Dame Harrouda, connue par les gamins pour ses vertus d'initiatrice à la sexualité, nous dit :

— Vous deux, vous avez bu, n'est-ce pas ?

— C'est vrai. Mais toi tu es belle et nous te voulons.

Taferseti me regarda. Je rassurai Harrouda :

— Nous avons peu bu. Nous sommes gais et nous voulons simplement coucher avec toi.

Elle nous observa en souriant. Nous avons peur qu'elle refuse. Elle nous dit :

— Bon. Qui veut commencer ?

Mon copain me dit :

— Vas-y ! Vas-y le premier s'il te plaît.

Harrouda exigea d'abord l'argent. C'était normal. Elle vendait son corps et nous l'achetions. Elle se dévêtit tout en gardant sa cigarette aux lèvres. La fumée lui fermait les yeux. Ses lèvres très rouges et très grasses. Elle m'ordonna :

— Ouvre ta bouche.

J'avais peur. Elle déposa sa cigarette dans ma bouche entrouverte. Elle souriait. Elle me tourna le dos et me demanda de lui retirer son soutien-gorge. Mes mains sur son dos découvraient un duvet de poils.

Cela m'excitait. Elle se tourna vers moi, tenant ses seins entre les mains. Elle me reprit sa cigarette. Je lui souris pour dissiper ma peur. Son corps nu faisait peur. Je pensai : elle a fait de ma bouche son cendrier !

— Fume, me dit-elle.

Je pris une cigarette en tremblant.

— Déshabille-toi ! Pourquoi tu as peur ?

Mon sexe était dressé. Je me mis à enlever mes habits, le cœur battant. Assia. Fatima. Leur corps ne me procurait pas cette impression de peur. Nous nous touchions avec délicatesse et légèreté. C'était du flirt. Rien de grave. Rien de sérieux. Tandis que cette femme me faisait peur : elle me proposait de la pénétrer, d'entrer dans sa chair comme un couteau pénètre une plaie. Elle s'est mise sur le lit et a ouvert les jambes. Il n'y avait pas de poils sur son « truc ». Aussi imberbe que celui de Monat, ma voisine. Elle prit ma verge dressée entre ses doigts. Je pensai soudain : et si sa « plaie » avait des dents ! Je glissai entre ses cuisses avec crainte. Elle m'enveloppa de ses jambes et me serra très fort, appuyant sur mes petites fesses avec ses talons. Elle se donnait de la peine. Énervée, elle me dit :

— Tu ne sais pas encore pénétrer une femme.

Je ne savais quoi répondre. Je pensais aux chiens qui baisent et qui ne peuvent plus se détacher. Sa « plaie » était sèche. Elle me repoussa, mouilla ses doigts avec de la salive et les porta à sa « bouche » inférieure.

— Vas-y à présent...

J'hésitai.

— Qu'as-tu ? Vas-y, entre, ou alors débarrasse le plancher. Allez ! Entre.

Je repensai : et si sa « bouche » inférieure avait des dents... Elle changea de ton.

— N'aie pas peur. Je ne vais pas te manger. Tu es beau. Allez, pénètre-moi.

Je réussis à pénétrer sa plaie. Une vraie bouche pleine de salive et d'écume.

— Non ! Pas comme ça. Aïe ! Aïe ! C'est sans doute la première fois que tu couches avec une femme. Ne me touche pas là...

Je voulais lui dire qu'il m'était arrivé de jouer avec mes camarades du quartier. Je la pénétrai de nouveau. Je voulus l'embrasser, elle ferma ses lèvres et me donna sa joue. Ses seins m'échappaient. Harrouda était comme un poisson. Une femme-poisson. Elle retira ma main posée sur sa poitrine. Je détestais cette femme. Je détestais toutes les femmes de son genre.

— Non, cria-t-elle. Non. Ma chair n'est pas de la pâte à modeler. Tu es encore jeune pour faire toutes ces choses avec une femme.

Je pensais à Fatima. Plus belle. Plus gentille. Elle, non seulement elle m'avait donné sa bouche, mais elle m'avait laissé lui caresser les seins. L'opération du massage particulier ne dura pas longtemps.

— Allez, c'est fini !

Elle me repoussa. Je me retirai, quelques gouttes sur le gland.

— Oh, dit-elle, tu es en train de me salir le lit. Attends, je vais te montrer comment on se retire.

Elle essuya sa « plaie » avec un chiffon. Son derrière m'excitait. Je pensai : c'est vrai ! c'est une experte du sexe, mais c'est dommage elle se plaint trop.

— Tu viens de coucher pour la première fois avec une femme. N'est-ce pas que je suis la première ?

Je souris en hochant la tête.

— Tu penseras toujours à cette première fois. Et tu penseras à moi. Tu ne m'oublieras pas.

Je souris. Elle s'attendrit. J'étais toujours en érection. Recommencer. De nouveau déposer dans sa plaie mon poison blanchâtre.

— Allez, va-t'en. Lave-toi vite et va-t'en. Ton copain attend son tour.

Je remis mon pantalon. J'avais encore envie. Mon sexe devint mou et abandonna.

Taferseti me demanda inquiet :

— Comment est-elle ?

— Merveilleuse. Sans dents.

— Comment ? Elle n'a pas de dents ?

— Non. Il ne s'agit pas de sa bouche. Ce que je veux te dire, c'est que son sexe ne mord pas. Il te prend, te serre, t'aspire et te suce mais ne mord pas. Enfin tu verras. Il est tiède et doux.

On entendit la voix de Harrouda :

— Tu viens... ?

Je pensai : son « truc » n'est pas beau, mais sa chaleur est bonne. Il calme les nerfs et supprime le vertige. Enfin... il vaut mieux le pénétrer sans le voir.

Plusieurs fois par semaine nous tentions, Taferseti et moi, notre chance avec de nouvelles femmes. Certaines refusaient de nous recevoir les deux ensemble. Elles se ressemblaient toutes au lit. Les mêmes gestes. Les mêmes phrases. « Fais-vite » ; « Vas-y » ; « Au suivant »...

Nous cherchions celles qui nous laissaient toucher leurs seins, embrasser leurs lèvres et faire les choses lentement. À mon copain je fis cette remarque :

— Tu sais, coucher avec une femme sans l'embrasser et sans caresser sa poitrine, ça ne vaut rien. Ce n'est pas de l'amour.

— Oui, mais elles ne donnent tout qu'aux adultes, et même pas tous, seulement ceux qui les battent.

— C'est vrai. Mais sommes-nous encore des enfants ?

— Elles croient que nous sommes des petits.

— Écoute, ce soir on va essayer les Espagnoles.

— Bon. On verra comment on fait l'amour en espagnol.

Au bordel espagnol, une femme refusa de nous prendre l'un après l'autre :

— *Uno solamente. Nada de dos* ².

Je dis à Taferseti :

— Elle n'accepte qu'un seul.

— Vas-y avec elle si tu veux.

— Non ! Ou bien on y va ensemble, ou c'est pas la peine.

— Qu'elle aille se faire voir ailleurs !

— C'est dommage ! Elle est jeune et belle.

— C'est vrai, mais qu'elle aille quand même se faire voir ailleurs... elle et sa jeunesse. D'autres sont plus belles.

— Je sais.

Nous nous adressâmes à une autre, moins jeune mais plus calme. Elle paraissait bonne et jolie. L'autre était certes plus belle, mais que faire d'une beauté méprisante ?

— Que penses-tu d'elle, Taferseti ?

— Qu'importe, si elle accepte de nous prendre... Merde pour l'autre qui nous a refusés.

— Tu ne trouves pas qu'elle est un peu grosse ?

— Qu'importe. On va essayer et ensuite on verra une autre.

Je me dis : « La beauté tourmente. C'est une torture ! » Pile ou face.

C'était le tour de Taferseti. Il hésita.

— Non, Mohamed, vas-y toi. On a pris l'habitude. Toi d'abord, moi ensuite.

J'entrai. Elle appela Antonio et lui demanda une serviette et de l'eau. Antonio était beau. Les yeux maquillés, du fond de teint sur le visage, la poitrine naissante comme celle d'une jeune fille. Son pantalon lui serrait les fesses.

La femme se tourna vers moi et me dit :

— Tu ne lui donnes rien ?

Je lui glissai deux pèsètes dans la main et présentai un billet de quinze pèsètes à la femme.

— Non. Pas maintenant. Tu ne vas pas t'enfuir !

Elle me lava le sexe avec du savon et de l'eau chaude, appuya très fort le long du canal et l'examina avec les soins d'une experte. Les filles marocaines n'avaient pas tant de sollicitude et de précaution. Il m'était difficile de ne pas bander entre ses doigts.

— *Eres fuerte ! Eh !*

Elle se déshabilla. Son truc n'était pas rasé. Des poils sur le pubis et jusqu'au nombril. Elle ne se lava pas. Surprenant ! Elle se coucha sur le dos, leva légèrement les jambes en serrant les cuisses. Son « truc » avait disparu. Je me dis : « Pourquoi elle le cache ? Et pourquoi elle ne s'est pas lavée. Elle doit être très propre. » Ses seins aplatis ressemblaient à deux pains ronds. Elle ne me tint pas prisonnier entre ses jambes comme avait fait l'autre. Elle était là, étendue comme une sirène. On m'avait dit que le Prophète Jonas avait été avalé par un poisson. Elle croisa les jambes. Je vis la grande ouverture. Une position étrange pour moi. Elle me laissa l'embrasser sur les lèvres. Une bouche tendre. Un parfum doux derrière l'oreille.

— Attends une seconde. Retire-toi, comme ça tu me fais mal. Je vais changer de position. On sera mieux...

« Et si c'était une façon de me repousser ? » pensai-je.

La nouvelle position était aussi avantageuse pour moi que la première.

Je caressai ses seins. Elle me laissa faire. Gentille. Je remplis ma bouche de son sein. J'ai dû résister pour ne pas le mordre. Elle n'était pas pressée. Ses poils me gênaient.

— Comment est-elle ? me demanda Taferseti.

— Meilleure que toutes les autres. Elle donne tout son corps. Propre et parfumée. Et puis tu verras, elle est patiente.

— C'est vrai ?

— Tu verras toi-même.

Dans mon rêve, cette nuit même, ma bouche sur le sein d'une femme. Je tétais. Un lait abondant jaillissait m'emplantant le visage. Du lait. Beaucoup de lait. J'allais étouffer.

Mon petit frère Achour mourut brutalement. Je n'étais pas triste. Je le voyais marcher à quatre pattes et crier dans la maison, mais je ne le connaissais pas vraiment. Il m'arrivait rarement de penser à lui. J'étais trop préoccupé par mon corps et les plaisirs. Je remarquais aussi que ma sœur Rhimou grandissait, se transformait. J'étais accaparé par mes soucis et mon vagabondage. Je rêvais de tous les plaisirs. Je rêvais de la vie. Je dormais beaucoup plus dans les rues que dans les maisons.

Ma mère m'avança un peu d'argent. Avec Taferseti j'organisai un petit commerce de fruits et légumes. L'été on achetait des caisses de raisins qu'on allait revendre dans les marchés paysans. On abandonna vite ce commerce. Ça ne pouvait pas marcher. On dépensait tout ce qu'on gagnait dans les bars. L'hiver, les affaires ne marchaient pas très fort. De nouveau le manque. La misère. On se débrouillait un peu. De petits larcins. On allait à la gare routière pour porter les sacs et les valises.

Mon père se préparait à partir à Oran pour voir ses frères qui avaient émigré, eux aussi. Rhimou aidait ma mère au marché. Elle devait surveiller les petits voleurs. Un soir, elle fut agressée par le chef de la bande de notre quartier. Il s'appelait Comero. J'étais en train de me kiffer dans un café quand on vint m'annoncer la nouvelle. Ma sœur toute seule. Elle pleurait. Les gamins rassemblés autour de Rhimou m'indiquèrent où se trouvait Comero :

— Il est au café de Bab Toute. Pourquoi ne te bats-tu pas avec lui ? Tu es le plus fort. On te connaît. Tu peux le battre. D'ailleurs « grosse tête » l'a mis K. O. l'autre jour. Un seul coup de tête a suffi. Nous sommes avec toi. T'as pas ton pareil pour manier le rasoir...

J'achetai trois lames de rasoir et demandai à Comero de nous retrouver en dehors de la ville pour nous battre. D'abord avec les mains. Il était plus fort que moi. Je m'esquivai. Je lui échappai. Pas de prise sur moi. Je reçus quand même quelques coups. Je pris une lame de rasoir et me mis à lui taillader les bras et

le visage. Je le laissai en sang et prit la fuite, protégé, il faut dire, par les gamins.

La nuit, mon père m'arrêta grâce à la complicité d'autres gamins ennemis et m'emmena avec lui à Oran. Nous avons roulé toute la nuit. À l'aube le car s'arrêta à Kétama. Il faisait très froid. Je découvris la neige. Un voyage long, pénible, interminable. Les voyageurs étaient sinistres. La pauvreté, visible sur leur visage, sur leurs habits, dans leurs maisons. Je me rendis compte que les belles choses étaient la propriété des chrétiens. Nous mangions des galettes et des œufs durs.

Le car s'arrêta à quelques kilomètres de la douane espagnole. Ceux qui ne possédaient pas de passeports descendirent. Moi, je n'avais aucun papier. Nous traversâmes la rivière Moulouya sur le dos des passeurs. Le car nous reprit plus loin. Nous passâmes une nuit à Oujda, chez une famille que connaissait mon père. Le matin, j'étais plein de poux. J'en ai tué beaucoup. J'étais sale. Je me grattais tout le temps. Je toussais. Les gens chez qui nous étions étaient encore plus pauvres que nous. La famine, ils la connaissaient. Merde ! Quel voyage ! Le voyage de la famine.

1. En espagnol dans le texte. ↵

2. En espagnol dans le texte. ↵

IV

Nous sommes arrivés à Oran la nuit. Un homme qui parlait riffain nous conduisit dans le nouveau quartier où habitaient des gens que connaissait mon père. Nous fûmes reçus par des chiens méchants qui surgissaient des grottes habitées. J'ai failli être mordu. Je marchais devant mon père qui éloignait les chiens en leur jetant des pierres ou en les menaçant de sa canne. Il les insultait et m'engueulait :

— Avance, froussard ! Avance, que tu dévores la chair de ta putain de mère !

En marchant, je trébuchai et tombai. Il me frappa avec sa canne. Hurlant, je balbutiai des injures. Il me poussa en avant avec la crosse de la canne. Je ramassai un bâton pour chasser les chiens. Mes pieds étaient meurtris par les plantes piquantes et les pierres pointues. Il me frappait et m'insultait en criant. Je lui répondais par le silence. Heureusement que je me défoulais dans ma tête.

Un homme sortit d'une grotte. Ils se reconnurent, mon père et lui, et ils s'enlacèrent. L'espèce de grotte éclairée par deux lampes à huile était à peine suffisante pour deux personnes. Sa femme, vêtue de blanc, priait. Lui portait des habits déchirés aux couleurs fanées par le temps. Sa barbe datait de quelques jours.

La femme m'interrogea sur les frères et les sœurs nés en exil. Je lui répondis en disant à moitié la vérité. Il fallait bien mentir un peu. De toutes les façons, il était difficile de dire la vérité en présence de mon père. D'ailleurs qui avait osé le faire ? L'homme se renseigna auprès de mon père sur la situation des compatriotes riffains qui avaient émigré au nord et au sud du Maroc.

— Une vie misérable, répondit mon père. Le travail est dur dans les usines pour un salaire de misère. Malgré tout, les filles des riffains ne sont pas dans les bordels...

— Tu sais, tant que nous pourrons gagner un morceau de pain et une botte d'oignons, notre dignité sera sauve.

La femme fut peinée en apprenant la mort de mon frère Abdelkader. Elle l'avait connu dans le Rif. Je faillis lui dire que l'enfant avait été tué par mon père. Elle se tourna de nouveau vers moi et me dit :

— Tu devais avoir cinq ou six ans quand nous avons quitté le Rif. Cela fait longtemps à présent, huit ou neuf ans...

Le deuxième jour de notre arrivée nous retrouvâmes mon oncle Driss et ma grand-mère Raquiya. Ils habitaient au Douar Jedid. Ma tante s'était mariée avec un Marrakchi et vivait au quartier Serremine. Ma grand-mère, maigre et malade, me dit en me voyant :

— Tu es devenu grand. Bientôt tu seras un homme. Tu te marieras comme ton oncle Driss. Tu auras un travail et puis tu m'aideras un peu. N'est-ce pas ?

Mon père partit à la recherche du reste de sa famille, loin d'Oran. Moi, je suis resté chez ma tante. Trois mois plus tard une lettre nous parvint. On apprit que mon père était retourné à Tétouan et qu'il était

préférable pour moi de rester à Oran. Je travaillais avec le mari de ma tante dans la ferme d'un colon français. On trimait dans les vignes de cinq heures du matin à six heures du soir. Je tirais les mulets dans le sens du sillon. Mon teint brunit vite, la peau durcie par le soleil et les travaux. J'étais maigre mais pas faible. J'étais sous les ordres d'un vieillard tendre et sévère. Il se défoulait sur moi pour dissiper sa fatigue. Il me chagrinait quand il se moquait de moi en me traitant de kabyle :

— Votre pays n'a donné qu'un seul homme, Abdelkrim Khattabi.

Je ne savais pas encore qui était Abdelkrim Khattabi. Je passai six mois dans les vignes. Les dimanches je chassais les moineaux le matin, et le soir je descendais en ville. Je tentai plusieurs fois d'escalader les arbres. Je ne réussissais pas. Le tronc était lisse. Je n'avais pas de prise sur lui. Je me fâchai. Pour qui se prend-il cet arbre. Je volai un bidon d'essence dans le garage de la ferme et mis le feu à l'arbre. Je pris un plaisir malsain à regarder le tronc craquer dans les flammes. Je pensais que le feu allait s'étendre et emporter tous les arbres. Je me rappelai le jour où j'avais mis le feu dans la haie du verger Aïn Khabbaz. Je n'avais pas eu le loisir d'assister à l'incendie. L'arbre continuait à brûler. Personne ne vint. Le tronc lisse qui me résistait devint rugueux. Je pus alors l'escalader facilement.

Et si l'arbre était une femme ? Je me rappelai le jour où je m'imaginai en train de brûler la robe de Fatima. Pas loin de là, je trouvai un arbre plus modeste. Un arbre dont le tronc était à ma portée. Mes bras pouvaient l'enlacer. Je dessinaï sur le tronc le corps d'une femme. Je sculptai la femme. Deux creux pour les seins et un autre entre les cuisses. Tel était l'arbre – la femme. Je déposais tantôt deux oranges, tantôt deux pommes dans les deux trous. C'étaient des seins que je pouvais sucer ou mordre. Entre les cuisses de l'arbre je mettais un mouchoir imbibé d'huile ou de beurre. Sur ce corps sculpté, je déposais l'image des plus belles femmes.

Un jour, mon oncle m'appela :

— Tu n'iras pas dans les vignes demain. La femme du gardien de la ferme, tu sais, Monsieur Segondi, voudrait te voir. Si tu lui plais elle te gardera pour travailler chez elle...

J'étais content. Mais pourquoi à condition de lui plaire ? Elle me reçut gentiment. Une belle femme, brunette, encore jeune. Son allure me rappela la grâce et l'élégance d'Assia. Elle m'impressionna, mais j'eus une foule de pensées obscènes à son égard. Ainsi je me réjouissais déjà d'avoir trouvé de quoi alimenter de nouveaux rêves. Elle s'adressa à moi en espagnol. Je fis un effort pour retrouver les quelques phrases d'espagnol que je connaissais. Je sentais qu'une nouvelle ère commençait pour moi, car la belle dame me donna un peu d'argent et trois jours de congé avant même d'avoir travaillé. J'ai traîné dans la ville, allant de bar en café, du cinéma au cirque, avec une bouteille de vin dans la poche. La nuit, je dormais dans une baraque. Je n'étais pas seul. Tigre, le grand chien de ma tante me tenait compagnie.

La belle dame m'apprit les travaux domestiques et comment cuisiner quelques plats simples. Un jour je lui ai préparé un tajine marocain qu'elle aima beaucoup. Une fois par semaine, c'était le tour de la cuisine marocaine. Je me débrouillais très bien. Cette femme me donnait un peu de bonheur. Elle rendait ma solitude moins lourde. Je ne pensais plus à l'arbre-femme. Pourtant j'avais la nostalgie des filles de Tétouan. J'avais la nostalgie de ses bordels, avec leur misère, leurs insuffisances mais aussi la joie que faisaient naître en moi un corps de femme, une bouche, un sein, un dos de femme. À Oran j'étais un étranger. Je n'arrivais pas à trouver le chemin des bordels. Peut-être qu'avec un compagnon les choses seraient plus faciles. Mais comment se faire un copain dans cette ville où les gens ne sourient même pas ? Je voyais le patron de la ferme poser ses mains sur l'épaule de sa belle épouse ; je le voyais l'embrasser, l'aimer. Je leur servais le petit déjeuner au lit. L'homme, torse nu. Elle, en chemise de nuit. Je voyais ou plutôt devinaï sa poitrine. Pour la première fois elle me demanda de faire quelque chose de désagréable : laver les slips de son mari. J'avais dit oui, malgré moi. Enfin, un homme ne doit pas laver le linge intime d'un autre homme ! Je dis alors à ma patronne :

— Excusez-moi, Madame Monique, mais je ne laverai pas les slips de Monsieur.

— Et pourquoi ?

— Parce que ce sont les slips de Monsieur.

— Et alors ?

— Excusez-moi, Madame Monique, mais chez nous un homme ne lave pas les sous-vêtements d'un autre homme.

Elle rit puis dit :

— Et ceux d'une femme ?

— Ceux d'une femme... C'est... c'est autre chose... Un homme peut les laver si elle n'arrive pas à le faire elle...

Elle sourit :

— Tu es merveilleux ! Tu es formidable. C'est vrai que chez vous ça ne se fait pas...

En fait, je ne savais pas très bien. Vrai ou faux ? Je n'en savais rien. En tout cas c'était un problème. Je restai ferme dans ma position. Elle rit et passa à autre chose. Quelques jours plus tard son mari vint m'ordonner sur un ton désagréable de lui laver ses slips. Je refusai. Il insista. Sa femme lui demanda de ne pas trop insister. Ils échangèrent des mots en français, langue que je connaissais très peu.

— Mais pourquoi bon sang tu refuses de laver mes slips ?

— Parce que c'est comme ça...

— Alors va-t'en chez toi et ne reviens plus ici.

Et puis quoi encore ? me disais-je. Il ne manquait plus que ça. Laver la merde du patron. Non. Tant pis, je retournerai à Tétouan. Trois jours plus tard, ils me reprirent à la ferme. Le père de Madame Monique, d'origine espagnole, me témoigna de la sympathie. Il était étonné qu'un garçon de mon âge ne sache ni lire ni écrire :

— Mais chez toi, à Tétouan, on n'enseigne pas l'arabe et l'espagnol ?

— Si, il y a des écoles. J'en ai entendu parler.

— Et pourquoi tu n'y as pas été ?

— Parce que mon père n'a pas pensé à me mettre à l'école.

— C'est lui ou toi qui ne voulais pas aller à l'école ?

— Je ne sais pas. Moi, je n'aurais pas fui de l'école. Mais notre famille est très pauvre, et pour l'école ça demande des moyens, un peu d'argent.

Il regarda un moment mon front et dit :

— C'est dû à quoi cette cicatrice ?

— J'ai été renversé par un vélo au moment de traverser...

Les soirées d'été à Oran sont longues. Les vieux jouent aux dames. Les jeunes s'amuse à se battre avec des cannes. Les femmes restent chez elles ou s'assoient sur le seuil de la maison pour bavarder entre elles. Les enfants sont partout, jouent avec des objets qu'ils fabriquent.

Mes patrons m'emmenèrent avec eux à Sidi-Bel-Abbès. J'ai retrouvé le père de Monique. Il m'aimait bien. C'était celui qui m'aimait le plus. Je me suis promené dans la ville. Étrangère. La rue principale et la cathédrale m'ont plu. J'entendis des Espagnols bavarder entre eux. Tant de gens autour de moi. Je n'osais pas leur parler. J'étais seul. J'aperçus de loin un cirque : spectacle à cinq heures. On devait repartir à Oran à six heures. Je fumai, triste. Je bus deux verres de vin dans un bar espagnol. J'entrai au zoo qui accompagnait le cirque. Je m'arrêtai devant la cage d'un singe. Les enfants le taquinaient. Ils étaient méchants. Ce fut rapide : je reçus en plein visage les griffes du singe. J'étais en sang. Les gosses riaient et s'apitoyaient. Le gardien les éloigna. Le singe, furieux, montrait ses dents. J'oubliai ma douleur lorsque je vis un couple, qui devait travailler au cirque, s'embrasser amoureuxment. Ils étaient beaux et émouvants dans leurs habits de lumière. Je pensai : « Que c'est beau la vie du cirque ! » Des images et des souvenirs traversèrent mon esprit. Je revoyais le jardin d'Aïn Khabbaz. Assia enlevant sa robe. Mon corps glissant sur le corps de Fatima. Les putains de Sania. Les cuisses chaudes des femmes. C'était cela ma nostalgie !

Une parente de ma patronne mit de l'iode sur mon visage et me laissa dans le jardin, un jardin négligé et sauvage. Un lieu qui me remplit de tristesse : sous un dôme en roseaux, deux bancs délaissés, couverts de poussière. Des objets cassés, des étoffes déchirées, jetés dans ce jardin oublié. J'étais là à regarder ces choses du temps et de l'oubli. Des moineaux gazouillaient laissant tomber leurs crottes sur mes épaules. Le soir nous retournâmes à Oran. Les blessures sur mon visage commençaient à se cicatriser. Le dimanche je restai seul dans la ferme. J'allumai la radio puis l'éteignis. Je mis en marche le phonographe. Je ne comprenais pas les paroles des chansons, mais la musique m'emportait vers des horizons bleu et vert. Ma patronne savait que j'aimais beaucoup *Le Danube bleu*. Quand elle était de bonne humeur elle me disait : « Je vais te faire entendre ton disque préféré. Strauss est un grand musicien ! »

J'ouvris l'album de photos familial. Je le regardai rapidement. Ma patronne toute jeune ! « Grandis ! Grandis, vite ! » dis-je. En tournant les pages, les années défilaient. Je m'arrêtai devant une photo de plage : elle, sortant de l'eau, son mari étendu sur le sable. Sur d'autres photos, elle était toute nue, juste les mains posées sur son pubis. Debout. Penchée en avant, ou assise sur le divan, sa poitrine magnifique. J'entendis sa voix au fond de mes pensées :

— Tu aimes cette position ?

— Superbe !

Sur une autre photo, elle était étendue sur le divan, les mains derrière la tête, ses jambes légèrement écartées. Cette position m'excitait. C'était un appel violent à mon désir : « Tu es à moi ! » Qui a pris ces photos ? Son mari ? Si moi aussi j'avais un appareil, j'aurais photographié Assia s'approchant du bassin, se baignant nue, cherchant ses vêtements, effrayée, en fuite.

Je descendis dans la cave célébrer mon mariage imaginaire. Il y avait là des réserves de bon vin. Je me versai un verre, et pris du fromage et des olives. Je buvais lentement. Je goûtais avec joie. J'avais posé en face de moi la photo de Monique. Elle me faisait de l'œil. J'y insufflai de la vie. Monique s'étira montrant son buste. Elle devait être en ce moment dans les bras de son mari. Je pris une savonnette parfumée et un verre d'eau tiède. La photo provoque en moi la sensation d'un désir violent, comme dans un rêve. Était-ce la photo qui habitait mon imagination ou était-ce moi qui m'étais entièrement donné à cette image ? J'étais de plus en plus excité. Une violence traversait mon corps. Je sortis mon pénis et le caressai. Il gonfle, rougit et halète. Ma bouche s'emplissait de salive. Un ciel de toutes les couleurs s'imposait à moi. Toutes les couleurs et aucune de bien précise.

J'entendis des pas. Je fermai vite ma braguette. C'était Monique :

— Que fais-tu là ?

— ...

— Que fais-tu avec cet album ?

— ...

Elle prit son album, je la suivis.

— Qui t'a permis de regarder mes photos ?

Elle me donna une gifle. Ce fut pour moi un grand plaisir.

— Tu as bu ? N'est-ce pas... Je ne t'autorise absolument pas à faire ça ici...

Je m'en allai dans les champs en compagnie de Tigre, le chien. Je pensai au verre de vin et au parfum de la savonnette. Monique allait dire : il utilise aussi ma savonnette. J'eus peur : elle sait à présent que je me sers d'elle en son absence, que je l'introduis dans mon imaginaire.

Le train avait écrasé le bétail. Les ouvriers étaient là à constater les dégâts. Ils égorgèrent des brebis blessées. La nuit on entendit les cris des chacals venus dévorer les charognes. Si j'étais un agneau dans ce troupeau, les chacals seraient en ce moment en train de me déchirer le ventre. Tigre fut attaqué par les chacals ; il était tout en sang. Je réveillai ma tante qui le soigna.

— Ses blessures sont profondes, dit-elle. Il a dû être attaqué par cinq ou six chacals.

Je l'attachai dans ma cabane. Je le voyais en train de mourir à petit feu. Il mourut au milieu de la nuit. Le matin, j'emmenai son corps sur une charrette et l'enterrai sous un olivier. C'était la première fois que j'enterrais un corps. J'eus un sentiment étrange : pourquoi le destin a-t-il réservé une telle mort à ce chien ? Le berger était un idiot. Le chien aussi, mais au moins lui ne savait pas ce que c'est que la mort. Le monde doit déborder d'idiotie. Et moi, suis-je idiot ?

Je ne voulais plus revenir chez ma patronne. J'avais encore peur. Ma tante me dit :

— Si tu n'as pas envie de revenir chez Madame Segondi, à toi de voir. En tout cas il faudra que tu retrouves du travail.

Monique vint voir ma tante. Je faisais l'interprète. Ma tante ne parlait que le riffain et le dialecte marocain. Monique me parlait en espagnol. Elle en savait des choses. Elle me parut plus gentille. Les femmes ! Quel univers compliqué ! Je n'arriverai jamais à les comprendre. Quand on pense qu'elles vont provoquer une catastrophe, elles vous sauvent. Le contraire est aussi vrai. Tout dépend de leur état d'esprit.

Monique ne me détestait donc pas. Mais elle se sentait obligée de me faire des reproches :

— Tu n'es pas malade ?

— Non. Pas du tout.

— Alors pourquoi tu n'es pas venu travailler ?

Après un silence je dis :

— Tigre a été tué par les chacals cette nuit.

— Oui, je sais. Le mari de ta tante me l'a dit. C'était un beau chien. Le pauvre ! Où l'as-tu enterré ?

— Sous l'olivier.

— Tu as bien fait. Le mari de ta tante trouvera un autre chien.

Quelle peine ! Un chien s'en va, un autre arrive. Ô mon Dieu soit miséricordieux aussi avec les chiens !

Je me levai. Elle me retint. Je sentis sa main sur ma peau. Une sensation forte. Elle n'a pas dû en parler avec son mari. Lui, je le détestais comme mon père. Elle, je l'aimais. Je l'aimais comme ma mère. Je passais mon temps à rêver. Je rêvais que je m'envolais, que je vivais dans une cave tapissée de soie, illuminée de couleurs vives, parfumée d'encens. Je levais la main et on m'apportait un plateau rempli de tout ce que j'aime. Je claquais des doigts et apparaissait alors une jeune fille pure. Jamais approchée. Elle dansait nue au milieu de l'encens et de la lumière des bougies.

Un matin je surpris Monique se dirigeant vers la salle de bain. Elle avait pris un slip et du coton d'un tiroir. J'avais déjà remarqué du coton plein de sang dans la poubelle. D'où vient ce sang ? Je regardai par le trou de la serrure : Monique enleva sa culotte et s'assit sur le bidet. Que faisait-elle ? Elle urinait peut-être. Elle avait un beau derrière. Étrange ! Monique pisse ! Monique chie ! J'aurais voulu qu'elle ne fit rien de tel. Elle se lavait et passait ses doigts dans sa toison. Elle posait une serviette blanche dans sa blessure. J'avais déjà vu ce genre d'opération au bordel de Tétouan. Toutes les femmes perdent donc du sang ? Même Monique ? Monique la belle perd du sang ! Si c'est tout le temps, c'est tout simplement répugnant.

Je partis dans les champs avec un enfant des voisins. Il était plus jeune que moi. Je lui avais dit que nous allions chasser beaucoup de moineaux. C'était un enfant fin et beau. Il avait les joues roses et portait un short. Ses lèvres étaient d'un rouge vif. Nous mangeâmes de la viande grillée et des œufs durs sous l'olivier. Il fuma et but avec moi.

— Je fume et je bois pour la première fois, me dit-il.

Je lui dis, comme on m'avait dit à Tétouan :

— La prochaine fois tu ne tousseras pas en fumant et puis tu ne seras pas écoeuré. C'est toujours comme ça la première fois. Moi aussi je suis passé par là.

— Tu as eu le vertige toi aussi ?

— Oui, un peu.

Nous étions dans les champs de blé. Ses lèvres brillaient au soleil. Je me couchai sur le dos. Il vint près de moi. Je me rappelai une chanson qui commençait ainsi : « J'étais amoureux d'une enfant andalouse jeune, belle, brune... »

C'était un enfant. Le désir traversait tout mon corps. Un enfant. Mon pénis était déjà en érection. Mes yeux étaient mouillés de plaisir.

— Que veux-tu me faire ?

— N'aie pas peur. Tu es beau. Viens là contre moi.

Je le caressai. Mon envie était puissante et folle.

— Dis, je n'aime pas ce genre de chose.

Je le suppliai des yeux. Il essaya de se lever. Je le retins avec force. Mon corps tremblait de plaisir. J'étais fou de désir. Il se détacha et voulut s'enfuir. Je m'agrippai à ses jambes et montai sur lui. Je le possédai. Il était à moi.

— Je me plaindrai à ma mère. Je le dirai à mon père. Je me plaindrai...

Et même s'il se plaignait à toutes les mères du monde... Il me mordait la main. Il mordait dans la terre. Il me griffait. Je mordais sa nuque. Il s'arrêta de crier et de se débattre. La chaleur de nos corps nous unissait. Je caressai son pénis qui commençait à s'ériger dans ma main. Il avait du plaisir. J'embrassai sa nuque, ses cheveux, sa bouche...

Le salaud ! Il le dit à ses parents. Ma tante m'engueula. J'eus peur. Mais je niai tout. Je lui jurai que j'étais innocent. J'étais dégoûté par les plaisirs de mon corps. Je pleurais. Le lendemain, je vis ma tante demander pardon à la mère de l'enfant. Elle lui baisa la tête. Je crachai sur mon corps !

— Tu dois faire beaucoup de peine à ta mère à Tétouan ! Sois raisonnable !

Sans lui répondre, j'imaginai ce dialogue :

— Comment être raisonnable ? Comment ?

— Ne fais pas ce qui est mauvais.

— Mais j'aime ce qui est mauvais. Cela me procure du plaisir.

— Je ne te comprends pas.

— À Tétouan, je pouvais aller me perdre entre les cuisses des putains. Tu ne veux quand même pas que je me perde entre tes cuisses ! Monique appartient à son homme. Toi, à ton mari. Et moi ?

Ma patronne était complaisante avec moi. Elle me pardonnait ma paresse et mes rêveries. Elle me dit un jour :

— Tu voudrais bien revoir tes parents à Tétouan ?

Je pensais : « Donne-moi tes cuisses, je te donnerai toute ma famille ! »

Nostalgie. Tétouan. Les femmes, le vin et le kif. Folie. Tétouan est folle. Je suis le fou de Tétouan. Telle est ma nostalgie. À Oran, point de folie. J'irai chercher de par le monde un lieu pour ma folie.

— Écoute, me dit-elle. On va t'offrir un mois de vacances pour que tu ailles voir tes parents. Tu reviendras ensuite...

J'acceptai. Je voyais rarement ma grand-mère et mon oncle. Ils venaient de temps en temps. Mon oncle nous rendait quelquefois visite, mais je ne le voyais pas. Je n'avais pas beaucoup de tendresse pour eux. Je ne les aimais pas. Je ne les haïssais pas non plus. Je ne m'étais attaché à Oran que le jour où je devais la quitter. Un proverbe dit : « On entre à Oran pressé et on la quitte en s'enfuyant. » En route je pensais : Tétouan ou Oran ? L'une est une jolie prison et l'autre un bel exil. Je préfère la prison chez moi à la liberté en exil.

Je passai deux jours à Melilla et un jour à Nador. Je parlai d'Oran à des gens qui ne la connaissaient que de nom. L'un d'eux me dit : « Y en a qui émigrent vers Oran et toi tu la quittes ! »

V

En arrivant à Tétouan je savais que je n'allais plus retourner à Oran. Ma tante avait déjà écrit à ma mère pour lui dire que je lui causais beaucoup de problèmes à Oran et qu'il valait mieux pour moi rester à Tétouan. « Moi non plus je ne veux plus revenir à Oran », dis-je.

J'appris que durant mon absence ma mère avait eu une fille, morte en bas âge. Je remarquai que son ventre enflait de nouveau. Mon père jouissait comme d'habitude de son chômage. Il passait son temps à ne rien faire dans le Feddane. Il dormait beaucoup et mangeait comme un cochon, prisait du tabac et rentrait ivre la nuit. Il continuait d'insulter les gens sans épargner Dieu aussi parfois. Il n'aimait personne sur cette terre. Si un chat s'approchait de lui, il le prenait par la queue et le jetait violemment contre le sol. Quant aux animaux comestibles, il se montrait plutôt aimable à leur égard, du moins juste avant de les égorger. La brutalité avec laquelle il s'emparait de ces bêtes était encore plus terrible que la mort elle-même.

Rhimou, ma sœur, avait grandi. Ma mère comptait de plus en plus sur elle pour l'aider à vendre ses fruits et légumes. Les copains du quartier organisèrent une rencontre au sommet entre Comero et moi en vue d'une réconciliation. Mais je pensais toujours à la vengeance.

Les gamins me craignaient. Je les épatais souvent : j'arrivais à placer une ou deux lames de rasoir dans ma bouche et je parlais sans me blesser. Ils savaient que j'étais devenu maître dans la manipulation des lames de rasoir aussi bien pour jouer que pour me battre.

Le bordel de Sania était toujours le même. Seules les femmes avaient changé. Il y avait là de nouveaux proxénètes. Je retrouvai le plaisir de dormir dans les rues en compagnie des clochards. Un matin, je fus réveillé par une jeune fille tendre et jolie mais qui boitait. Elle me demanda si j'étais le fils de Madame Mimouna. Bien sûr que j'étais le fils de Mimouna.

— Mais que fais-tu dans les rues, pourquoi ne dors-tu pas chez toi ? lui dis-je.

— Mon père m'a mise à la porte.

Elle m'apporta du pain, du beurre et un verre de café au lait. Je n'avais pas osé lui refuser l'hospitalité au coin de cette rue. Je m'arrangeai pour partir très tôt le matin de ce lieu. Je n'étais plus sensible à l'affection des gens, des femmes comme des hommes. L'hiver, je dormais près d'une boulangerie. Je me ramassais comme un porc-épic et me collais au mur chaud juxtaposé au four. Lorsque je me réveillais au milieu de la nuit pour changer de position ou pour aller pisser, je découvrais toute une bande de chats autour de moi. J'aimais bien le rythme de leur respiration : lent et régulier, comme le bruit lointain d'une usine. J'aimais bien entendre une voix triste venue de loin. Ainsi certaines mélodies diffusées dans les cafés me parvenaient : tristes et merveilleuses : Ismahane, Oum Kalthoum, Abdelwabab, Farid El

Atrach...

Ils étaient mes chanteurs arabes préférés.

Un matin je fus réveillé par les questions d'un individu :

— N'es-tu pas le fils de Monsieur Haddou ?

— Non. Ce n'est pas moi.

Il insista :

— Ce n'est pas toi, Mohamed, le fils de Haddou qui vient de rentrer d'Oran ?

— Je ne suis pas son fils. Je ne connais personne du nom de Haddou.

— Comment t'appelles-tu alors ?

— Mohamed.

— Mais ton père c'est bien Haddou Ben Allai, et ta mère c'est bien Mimouna ?

— Je t'ai dit que je ne connais que moi-même.

— C'est qui ton père alors ?

— Il est mort.

— Mort ?

— Oui, depuis longtemps.

— Comment s'appelait-il ?

— Je ne sais pas.

— Comment ? Tu ne connais même pas le nom de ton père ?

— Je connaissais son nom mais je l'ai oublié. Quand il est mort, j'étais encore dans le ventre de ma mère.

Il me regarda un instant puis soupira :

— Telle est la volonté de Dieu. La volonté de Dieu !

Il me tendit deux pèsètes et me dit :

— Tiens. Achète-toi de quoi manger. Tu dois avoir faim.

Je lui répondis sèchement :

— Je n'ai besoin de rien. J'ai mon argent.

— Comment, tu as de l'argent et tu dors dans les rues comme les chats ! Tu es fou ou quoi ?

Je lui dis en colère :

— Le vieux chat c'est toi, et le vrai fou c'est toi.

Je le fixai des yeux et criai : « Aou ! Aou ! Aou ! » et partis en le laissant derrière moi en train de marmonner : « Au nom d'Allah le Clément, le Miséricordieux ! Qu'Allah nous préserve des enfants de cette époque ! »

Ma mère accoucha d'une fille. Ils la nommèrent Zohra comme l'autre fille qui venait de mourir. Elle aussi mourut peu après, mordue par un rat. Souvent mon père me poursuivait dans la rue, m'attrapait par le bras et me battait jusqu'au sang. Quand ses bras étaient fatigués il me traînait jusqu'à la maison et utilisait son ceinturon ; il me mordait la nuque, les oreilles et les mains, distribuant des gifles. Dans la rue, il ne pouvait pas me battre à sa guise. Les passants intervenaient. À chaque fois qu'il m'attrapait, je tombais par terre et ne me relevais plus. Je hurlais comme un fou. Il me tirait comme si j'étais un sac. J'arrivais toujours à lui échapper et m'enfuyais aussi loin que possible. Je le maudissais. Je haïssais toute l'humanité. Je crachais sur le ciel et sur toute la terre.

Je fumais du kif et buvais du thé avec des habitués du café. Nous décidâmes un jour d'organiser un vol, de quoi passer une nuit au bordel. Nous nous dirigeâmes vers le grand socco, là où il y avait une foule nombreuse. La main de mon père s'abattit sur moi. Je n'eus pas le temps de lui échapper, mais les copains de ma bande l'attaquèrent. Des coups violents furent échangés. Je l'entendis gémir et appeler au secours. Je le vis se défendre, cachant son visage en sang. Je m'éloignai un peu pour mieux observer le spectacle. J'aurais voulu participer à la bagarre. S'il y avait eu moins de monde je l'aurais fait. J'étais

vengé. Satisfait de voir couler son sang comme il m'avait fait couler le mien. Mon copain Abdeslam me rejoignit :

— Quel fils de pute ! Qu'est-ce qui t'est arrivé avec ce chien ?

— Rien. C'est mon père.

— Ton père !

— Oui, c'est mon père, mais il mérite encore plus que ça.

Un autre copain, Sebtaoui :

— Quel fils de rien ! Quel fils de pute ! Que s'est-il passé entre vous ?

— Tu sais, dit Abdeslam, c'est son père.

— Son père ! (Se tournant vers moi.) C'est ton père ?

— Oui. Il mérite encore plus. C'est un chien.

En arrivant au bout de la rue Talaà, je vis un homme soûl sortir d'une porte. C'était une nuit pluvieuse et froide. Abdeslam fit remarquer que la pluie allait adoucir l'atmosphère. L'homme tomba par terre et essaya de se relever avec difficulté.

Sebtaoui :

— Il est complètement soûl.

Nous entrâmes par la porte d'où cet homme venait de sortir. Une femme sentant l'alcool nous reçut. Un corps fin, mais un visage fatigué, usé. Elle prit le visage d'Abdeslam entre ses mains et l'embrassa sur la bouche en faisant du bruit. Elle lui dit :

— Que m'apportes-tu aujourd'hui ? Qu'apportes-tu à ta mère ?

C'était donc sa mère. Étrange. Une mère qui embrasse son fils comme un amant. Abdeslam lui répondit :

— Tout. Tout ce que tu veux. Tu auras tout ce que tu veux tant que je serai en vie.

Je vis Sebtaoui entrer dans une chambre éclairée d'où sortaient des cris et des rires d'hommes et de femmes. Abdeslam me présenta à sa mère :

— Maman, je te présente Mohamed, un nouvel ami. (Elle me regarda avec des yeux endormis.) Il va veiller avec nous cette nuit.

Elle prit mon visage entre ses mains et m'embrassa tendrement sur la bouche. Je pris plaisir à sentir ses mains et son visage tout près du mien, il en émanait un parfum mélangé avec l'odeur de l'alcool.

— Bienvenue chez nous, me dit-elle.

Elle me regarda de nouveau. Ses yeux étaient vraiment fatigués, traversés par une larme tardive, une larme qui les faisait briller. Je pouvais me voir dans ses yeux quand elle penchait sa tête en arrière. « Que me veut-elle, est-elle en train de m'ensorceler ? » me demandai-je. J'étais un peu inquiet. Abdeslam la regardait en souriant. Était-ce bien sa mère, ou était-ce une combine montée entre eux deux ? C'était peut-être son fils adoptif.

— Montez tous à la chambre, tous vos désirs seront satisfaits, nous dit-elle.

Je montai avec Sebtaoui au premier étage. Abdeslam resta parlementer avec elle.

Une gamine d'une dizaine d'année nous apporta un plateau avec des petits verres et une bouteille de cognac Terry.

— Il n'y a rien de meilleur que le cognac pour les jours de grand froid, dit Sebtaoui.

— C'est aussi un bon digestif, surtout que le dîner était gras, dis-je.

Le portefeuille que Sebtaoui avait volé contenait trois mille pèsètes.

— Abdeslam doit être en train de demander à sa mère de nous procurer trois belles jeunes filles de l'extérieur. Tu sais, ajouta Sebtaoui, beaucoup de filles ne se prostituent pas publiquement. Elles sont chez elles et attendent l'appel des maquerelles. Certaines sont mariées, d'autres sont tout à fait vierges.

— Mais tu crois qu'on peut coucher avec une vierge ?

— En fait, les filles vierges veillent avec l'ensemble. À la fin de la soirée elles rentrent chez elles ou

passent la nuit chez la maquerelle.

— Et si quelqu'un veut rester avec une fille vierge ?

— Dans ce cas-là il faut payer le prix de son dépuçelage.

— Combien ? Non, je ne fais que poser une question, lui dis-je.

— Dis, tu veux t'envoyer une vierge ?

— Pourquoi pas ?

— Tu sais, ça va te coûter entre mille et mille cinq cents pèsètes.

— Tu ne penses pas qu'il y a des jeunes filles chez la mère d'Abdeslam ? J'ai entendu des voix dans la chambre d'en bas.

— Oui, elle doit avoir sous la main deux filles professionnelles. Je les connais. Nous les avons pratiquées Abdeslam et moi. Cette nuit, il n'y a qu'une nouvelle qui boit du cognac pour calmer une rage de dents.

On entendit des voix fines.

— Les voilà, elles arrivent.

La mère d'Abdeslam apparut souriante suivie de trois filles en caftan. Un mariage ? Un vrai mariage ? La mère but un verre et disparut. Abdeslam apporta une cartouche de cigarettes blondes. Les filles s'installèrent entre nous sans vraiment choisir leur partenaire.

Pendant trois jours je ne mis pas le nez dehors. Les filles partaient le matin au bain et nous revenaient le soir lavées, maquillées, parfumées. Sebtaoui et Abdeslam les accompagnaient. Moi je préférais rester dans la chambre, dormir et rêver mes souvenirs de Tanger, de Tétouan et d'Oran. La nuit, la vie prenait un goût d'éternité. Je dépensais à peine trois cents pèsètes. La mère d'Abdeslam venait des fois me parler de sa vie, boire et fumer avec moi des cigarettes Virginia ou du kif. Le quatrième soir, Abdeslam et Sebtaoui ne revinrent pas. Elle me demanda d'aller à leur recherche. En sortant, j'eus le vertige. Je revins deux heures après. Elle se mit à pleurer :

— On ne les a pas arrêtés, non ?

Je ne savais comment la calmer. Je répétais :

— J'espère que non.

Elle ne me lâcha pas jusque tard dans la nuit. Elle avait toujours un verre de cognac à la main, elle se lamentait ou riait :

— Tu sais Mohamed, il y a en bas une jeune fille qui va dormir toute seule. Veux-tu dormir avec elle ? C'est gratuit. Je m'arrangerai avec elle.

Je lui souris, bus mon verre d'un trait. Elle se pencha sur moi, me prit par le menton et m'embrassa avec volupté sur la bouche. Elle me dit :

— Tu me rappelles beaucoup mon frère Sallam. Il avait le même âge que toi quand il a été renversé par une voiture.

Elle remplit de nouveau son verre et trébucha. Pour la première fois je voyais une femme ivre. Elle sortit péniblement de la chambre et cria :

— Yasmina, monte !

Elle lui murmura quelque chose à l'oreille, sans doute à mon sujet. La jeune fille vint vers moi dans son caftan. Elle était intimidée. Elle dit :

— Le froid persiste malgré toutes les pluies.

Je lui versai du cognac dans de la limonade. Nous échangeâmes peu de mots. Je sentis que sa présence allégeait sensiblement mon ennui.

Je lui pris la main et voulus lui dire par le regard et le sourire :

— Je ne comprends pas beaucoup de choses dans le monde. Et toi, Yasmina ?

Les yeux souriaient :

— Moi non plus je ne comprends pas grand-chose dans cette vie.

Il fallut éteindre la lumière pour ne pas passer toute la nuit à nous regarder comme frère et sœur.

VI

Les voisins me réconcilièrent avec mon père. J'étais devenu discipliné et aidais sérieusement ma mère au marché. Mais mon père m'obligeait à renoncer à veiller dans les cafés. C'était dur pour moi. Une grande concession. Car la nuit, c'était tout ce que je possédais. C'était mon univers.

Un matin, deux policiers en civils, un Espagnol et un Marocain, vinrent nous voir au marché. Le Marocain m'ordonna de le suivre. J'ai pensé tout de suite à Abdeslam et Sebtaoui. Ma mère était au dépôt des légumes. Je priai le vendeur de menthe de jeter un coup d'œil sur la marchandise durant mon absence. Ils m'emmenèrent au commissariat. Le Marocain me demanda où étaient Abdeslam et Sebtaoui. Je répondis tout ignorer les concernant. Il me donna une paire de gifles et me tint par la chemise :

— Si tu ne dis pas la vérité, on te foutra le visage à l'envers, tu piges ?

Le flic espagnol demanda à son collègue de m'emmener chez l'officier. En entrant, ce dernier s'exclama :

— Ah, c'est donc toi !

J'offrais à Julio, son fils, les moineaux que j'attrapais. Ils étaient souvent déjà morts, mais il n'en savait rien. Moi je ne pouvais les consommer. Je connaissais aussi sa femme qui m'envoyait faire des courses et que j'accompagnais parfois au marché.

— Où habitent tes parents à présent ?

— Au quartier de Tranqât.

— Ta mère vend toujours des légumes ?

— Oui.

— Et toi, que fais-tu ?

— J'aide ma mère dans sa bicoque.

— Mais tu accompagnes aussi des pickpockets dans leurs méfaits.

— Non. Jamais.

— Tu ne connais pas Abdeslam et Sebtaoui ?

— Je les vois au café de Tranqât mais je ne les fréquente pas.

— Tu ne sais pas où ils peuvent être en ce moment ?

— Non. Je ne sais pas.

— Depuis quand tu ne les vois plus ?

— Depuis plus d'une semaine.

Il regarda une feuille écrite sur son bureau et soupira :

— Aïe ! Aïe !

Puis dit :

— Bon, tu peux t'en aller. Mais fais attention. Qu'on ne te prenne pas un jour avec des voleurs.

Je le remerciai et partis. Je me mis à cracher les petites étoiles du sang que j'avais avalé pendant l'interrogatoire.

Le soir, je rencontrai mon ami Taferseti au café de Tranqât. Je fumais du kif, pensif. Lui sentait le vin et était gai. Il m'invita à aller avec lui à une soirée qu'organisait son frère dans les jardins Qitâne. Il acheta une bouteille de porto Malaga et nous nous en allâmes. Il me dit qu'il avait déjà assisté plusieurs fois à ces soirées et qu'à un certain moment on faisait venir une fille qui dansait toute nue. J'étais étonné :

— Toute nue ? demandai-je.

— Même plus que toute nue.

— Quoi de plus ?

— Tu verras toi-même.

Taferseti avait un petit capital. Il s'était mis à son compte et vendait des fruits et des légumes. Il vivait seul, loin de sa famille et disait même avoir une petite amie, une jeune et belle femme divorcée après trois mois de mariage. Nous avons pris un taxi. En arrivant je m'inquiétai un peu :

— Où est le jardin ?

— À quelques minutes d'ici.

C'était une belle nuit. La pleine lune. Des étoiles. L'air tiède.

— Elle m'aime. Elle est capable de se tuer pour moi si je le lui demande. Quelquefois je la bats jusqu'au sang. Elle part fâchée, et je me dis : c'est la dernière fois. Deux jours après, elle revient.

— Et toi, tu l'aimes ?

— Oh ! Je ne sais pas. Je me suis habitué à elle. Si l'habitude c'est de l'amour, alors, oui, je l'aime.

— Alors pourquoi tu la bats ?

Nous nous arrê tâmes un moment et bûmes quelques gorgées de porto.

— Je pense qu'elle doit trouver son plaisir quand je la bats. Elle me contrarie.

Je pensai alors que Taferseti commençait à se conduire en homme avec les femmes.

— Tu as de la chance.

— Pourquoi ?

— Parce que tu as une femme qui est à ta disposition.

Il sourit, flatté :

— Toi aussi tu auras une femme.

— Peut-être.

Des chants et de la musique nous parvinrent d'un jardin.

— Ils ont déjà commencé.

Une porte en bois. Des lampes à pétrole. Une voix :

— Qui est là ?

— Ton frère Taferseti.

La voix en solo. Très belle :

*« Ô nuit, dure, ou ne te prolonge pas.
Il faut que je veille, que je veille cette nuit
Si j'avais l'amour auprès de moi
Je n'aurais pas chanté la lune. »*

Des hommes et des femmes assis sous un arbre. Le jardin était parfumé. Le musc sentait fort. Je me dis : « C'est ça le paradis ! » Sur le sol des tapis et des coussins. Le frère de Taferseti nous accueillit en nous offrant deux verres de vin :

— C'est terrible. Du vin Muscatel.

Nous étions les plus jeunes. Un homme murmura dans l'oreille d'une jeune fille qui disparut un

moment. Une femme, la trentaine, servait le vin. Les musiciens jouèrent de la mandoline et du derbouga. L'homme appela :

— Anissa ! Anissa ! Anissa !

Ce nom fut répété par tous en même temps. Anissa apparut. Elle marchait en dansant. Elle dansait et nous souriait. Elle était nue sous sa combinaison. Le diable dansait dans son corps. Un diable ivre. Taferseti me dit à l'oreille :

— As-tu déjà vu dans ta vie quelque chose d'aussi beau !

— Non. Pas même au cinéma. Je n'ai jamais vu une fille danser les seins presque nus.

— Voilà. Regarde. J'espère qu'ils vont lui faire comme la dernière fois. Tu sais, ils l'avaient installée toute nue dans une bassine, ils y ont versé plusieurs bouteilles de vin espagnol et se servaient ensuite dedans.

Les mots du chant andalou disent :

*« Ô nuit, tu as retenu la beauté
Et le bonheur est venu
À toi la gloire et la perfection
Mais la dignité est plus belle
J'ai atteint mon but et mon espoir
Dans une moitié de lune
Notre durée est faite de joie
Et nous sommes réunis
La joie et la paix sont arrivés
Et nous sommes réunis. »*

VII

S'il y avait quelqu'un dont je souhaitais la mort, c'était bien mon père. Je le haïssais comme je haïssais aussi les gens qui pouvaient lui ressembler. Je ne me souviens plus combien de fois je l'ai tué en rêve. Il ne restait qu'une chose : le tuer réellement.

Je refusais de dîner. Je préférais sortir pour aller au cinéma. Je mangeais le poulet aux petits pois en imagination. Ma main tremblait quand je coupais un morceau de viande dans le plat face à mon père. Pourquoi me mettait-il dans cet état de démence ? Pourquoi me faisait-il peur ? Car je mangeais à l'affût comme un chat. Son égoïsme nous dominait même quand il était absent. Sa volonté était notre choix. Pour tout cela, je préférais manger ma part seul, à l'écart. « C'est une mauvaise habitude que de manger seul », entendais-je. Je répondais intérieurement : « Moins mauvaise que la présence du père. » Mon père c'était Dieu, ses prophètes et ses saints réunis. Quelle terreur ! Il était parvenu à me dégoûter de tout ce que j'aimais manger.

Ma mère me dit un jour :

— Ton père est absent aujourd'hui. Viens donc manger avec nous.

— Non. Je ne veux pas.

— Viens et mange.

— Non. J'ai dit non. Tu comprends ?

— Et pourquoi ?

— J'ai déjà mangé un poulet aux oignons, aux olives et aux amandes.

— Mais où ça ?

— Ici même, lui désignant ma tête.

— Mais tu es fou. Fais attention. Il va rentrer et te trouver en train de manger seul.

Mon amour pour elle se mêlait à la haine que j'avais pour mon père. Il arriva avec un paquet de tripes. Les tripes me font vomir depuis le jour où j'ai vu des gens en manger après l'enterrement de mon oncle.

— Pourquoi tu ne manges pas ? me dit-il.

— Je n'ai pas faim.

— Tu mens. Tu n'es pas rassasié, du moins pas tant que je le désire.

— Je te jure que je suis rassasié.

— Je te connais très bien, fils de cette pute !

Ma mère intervint puisqu'il était question d'elle :

— Si j'étais putain, les gens le sauraient.

Elle reçut quelques gifles. Il dit :

— Arrêtez de bouffer, sinon je vous ferai avaler vos chiffons.

Puis se tournant vers moi :

— Tu vas manger tout ce plat tout seul. Tout seul. Tu vas tout avaler. Seul.

J'acceptai vite avant de recevoir les coups.

— Bon, alors commence tout de suite.

Ma mère dit :

— Mais tu es devenu fou. Tu vas le tuer ce gosse.

— Il n'a qu'à crever, et toi tu crèveras aussi.

Il était debout et donnait ses ordres. Il m'apparut comme un monstre. Nous étions son bétail. Il était capable de nous égorger. Rhimou s'était faite toute petite, repliée sur elle-même ; ma mère pleurait. Il me dit en me frappant :

— À partir d'aujourd'hui tu mangeras tout ce qu'on te donnera. Pas de refus. Tu avaleras tout, même de la charogne.

Je reçus un coup. Je sentais ma bouche se remplir de sang. Un goût salé et doux. Je mangeai. Notre haine s'approfondissait. Si j'avais été plus fort que lui, je lui aurais fait manger la serpillière.

Je repris connaissance à l'hôpital municipal. Je respirais difficilement. Ils m'avaient lavé l'estomac. De retour à la maison, j'entendis sa voix :

— Où est-il ?

— Il dort.

— Il faut qu'il dîne avec nous.

— Il est fatigué. Il m'a aidé toute la journée au marché.

Ma mère lui mentait à mon sujet. Elle me protégeait un peu. C'est pour cela que toute ma haine était dirigée contre lui. Il parlait tout seul. (Pas de concession. Pas de retour en arrière. Il ne fallait pas perdre la face.) Il était à table, seul. Son visage se transforma quand il me vit. Quand il est là, même les absents deviennent présents. Il nous maudit absents ou présents. Il nous faisait venir quand ça le chantait. Je vous l'ai dit : il est comme un Dieu. Mais qui lui a donné ce pouvoir ?...

— Où est ta mère ? demanda-t-il.

— Elle est allée au dépôt acheter les légumes.

— Qui a-t-elle laissé dans la bicoque ?

— Rhimou.

— Et toi ?

— Elle ne voulait pas.

— Et tu viens là à la maison pour bouffer !

— Non. Pas du tout.

— Moi, je te connais. Tu croyais que j'étais allé au Feddane. Tu n'es qu'un enfant de putain. Ce n'est pas vrai ce que je dis ? C'est comme si je n'étais pas celui qui t'a mis au monde. Peut-être que ta mère a couché avec un autre homme. On peut avoir confiance dans le diable mais jamais en la femme. D'ailleurs je remarque que tu ne me ressembles pas du tout. Peut-être que tu ressembles à ta mère. Elle est toujours de ton côté. Vous êtes complices. Vous vous soutenez. Vous ne donnez aucune importance à ce que je dis. N'est-ce pas ? Dis. Parle, gosse maudit ! Je sais que tu me détestes. Tu espères ma mort. (Enfin il dit quelque chose de sensé.) Tu aimes ta mère. Tu n'as d'amour que pour elle. (Ceci est aussi vrai. Mais est-ce que je t'aime, toi ?) Je vois cet amour dans vos yeux. Elle te traite comme si tu étais encore un bébé. Tu as encore son lait sur la bouche. Elle, c'est ta mère, oui, mais moi je suis ton père. S'il y a quelqu'un qui aime que tu lui donnes quelque chose, c'est moi, moi, moi seul. Tu dois m'obéir tant que je suis en vie. Tu m'entends ? (Oui je t'entends, héritier de Dieu sur cette terre dominée par les pères.) Mais ce n'est pas sérieux de parler avec toi. Tu ne me vois pas. Tu fais comme si j'étais absent, même quand je suis là devant toi. Tu m'entends, fils maudit. (Je t'entends, ambassadeur de Dieu sur terre.) Alors, qu'es-

tu venu faire ici ?

— C'est ma mère qui m'a envoyé.

— Et pourquoi ?

— Pour nettoyer la chambre.

— Tu me rappelles tous les menteurs du monde. Si elle t'a foutu dehors de la bicoque, c'est parce que tu lui voles la caisse. Elle ne t'emmène pas avec elle au dépôt parce que tu en profites pour voler le bien des gens. Les marchands et les porteurs me disent tout ça sur toi. Tu remplis tes poches de fruits. Je cherche un moyen de me débarrasser de toi. (Moi aussi !) Je te hais. (Moi aussi, espèce de criminel.) Va-t'en à présent. Va rejoindre ta mère. Va aider Rhimou à la bicoque.

Je descendis les marches en tremblant. Je n'oubliais pas le cinéma. Je pensais encore à ma mère qui mentait pour me protéger de la violence de ce dément. C'est pour cela que je ne la détestais pas. Je remontai discrètement les marches. Je l'observai. Il mange comme un sauvage. Il m'aperçut au moment où j'accrochais une corde à la fenêtre.

— Où vas-tu, bâtard ? Viens par là.

Je me lançai dans le vide et m'accrochai aux fils électriques. Il m'injurait et essayait de me rattraper dans le vide.

— Attends, sale gosse. Tu verras. Je t'aurai !

Je suis resté suspendu avec la peur de le voir surgir en bas pour m'accueillir. J'eus un peu le vertige. Je pris mon souffle et tombai sur le sol, touchant une poubelle et quelque chose de vivant. J'entendis cette plainte : « Ma tête ! ô ma tête ! C'est un voleur ! Au voleur ! Arrêtez-le... »

Je glissai en courant. J'étais pieds nus. Je ne distinguais pas les melons jaunes des pastèques vertes ni des têtes mêlées aux fruits. Un gardien espagnol essaya de m'arrêter. Je le fis danser. J'entendis le sifflet du gardien. Tout le monde me courait après. Je fuyais. Pas question d'être pris. Surtout pas par mon père. Il devait certainement faire partie de la horde. J'étais comme un ballon qui devait absolument éviter le filet. Je m'engouffrai dans un cinéma. Avec mes mains je tenais mes orteils en sang. De temps en temps je regardais derrière moi. L'image de mon père me poursuivait jusqu'au cinéma, jusque sur l'écran. Je suis le héros du film, celui qui venge les victimes de l'injustice. Avec mon arme je tire plusieurs rafales sur mon père. Des balles dans la tête, dans le cœur. Mon père est mort, comme le méchant du film. C'était ainsi que je désirais en finir avec lui.

En sortant du cinéma, j'allai à la place du Feddane. J'étais prêt, comme le héros du film, pour le meurtre. Mon père baignait dans son sang. Et moi triomphant.

Des enfants et des vieillards endormis sur les bancs de la place, comme des poissons morts sur la plage. Un lieu où on pouvait dormir sans problème. J'avais soixante-quinze pèsètes sur moi. Je les cachai dans la terre, près d'un pot de fleurs. Mon père, encore lui. Dans le rêve. Il me poursuivait. Je sentis une main qui fouillait mes poches. Je laissai faire. C'était un homme plus grand que moi. Fouiller n'était pas grave. Je l'aidai même en me tournant lentement, lui facilitant l'opération. Il s'en alla. Je le vis rôder autour des autres.

Un rêve se terminait à Tétouan. Un autre commençait à Tanger. J'étais encore à Tétouan et je me perdais déjà dans les rues de Tanger.

VIII

Je me réveillai en sursaut. Un gosse me secoua : « Lève-toi, la police arrive, la police ! » En m'enfuyant je me rendis compte qu'on m'avait volé soixante pèsètes ainsi que mes chaussures. Je dis au gosse :

— J'ai été volé.

— Combien ?

— Soixante pèsètes.

— Que Dieu te les rende ! Tu as de la chance !

— Que veux-tu dire ?

— Ils violent quand ils ne trouvent rien à voler.

En arrivant au cimetière de Sidi Bouaraqya, je demandai :

— Mais où allons-nous ?

— Suis-moi et n'aie pas peur.

Nous entrâmes dans le monde du silence éternel. C'était là qu'on avait enterré mon frère Abdelkader. Quand mon père sera mort, j'irai voir sa tombe et je pissurai dessus. Sa tombe ne sera bonne que pour un dépotoir où on viendra chier et pisser.

Nous marchâmes sur les tombes. Il y avait là tout un coin réservé pour une famille. Le gosse sursauta et cria :

— Saute, qu'est-ce que tu attends ?

Il installa plusieurs morceaux de carton par terre et me dit :

— C'est ici ta demeure.

Il fit de même pour lui. J'étais assis, les mains sur mes genoux. Il me posa quelques questions :

— D'où es-tu ?

— Je suis riffain.

— Et ta famille ?

— À Tétouan.

— Vous habitez là-bas ?

— On habitait ici à Tanger et ensuite on a déménagé à Tétouan.

— Tu es en fuite ?

— Oui.

— Moi aussi.

— D'où viens-tu ?

— De Jbel Habibi. (C'est donc un montagnard.)

— Pourquoi tu as fugué ?

— La femme de mon père m'a chassé.

— Et ta mère ?

— Elle est morte. Tu fumes ?

— Oui.

Il fumait des blondes. J'avalai profondément la fumée. Je toussai mais j'eus du plaisir. Je lui demandai :

— Tu connais Tétouan ?

— Oui, mais pas vraiment. Je me suis enfui de Tétouan deux mois après notre installation là-bas.

— Que fait ton père ?

— Porteur. Et le tien ?

— Rien. Il était soldat dans l'armée espagnole, et puis il a déserté. Il a été arrêté et mis en prison.

Depuis qu'ils l'ont libéré, il chasse les mouches sur la place du Feddane.

— Et qui vous nourrit ?

— Ma mère vend des légumes et des fruits dans les tranqât.

— Et toi qu'est-ce que tu fais ?

— J'aide ma mère, et des fois je fais des petits travaux.

— Pourquoi tu t'es enfui ?

— Mon père me battait beaucoup. Parfois il me suspendait à un arbre et me frappait avec son ceinturon. À l'époque on habitait à Aïn Khabbaz.

— Moi aussi mon père me battait quand son épouse se plaignait.

— Et à présent qu'est-ce que tu fais ?

— Porteur. Parfois voleur. Bon. Je suis fatigué. Je vais dormir.

Il était une heure de l'après-midi quand je descendis au port. Pieds nus et fatigué. Je bus un verre d'eau. Je passai devant une bicoque où on vendait de la purée de fève. Si j'avais eu une pèsète j'aurais avalé un bol de purée de fève. J'avais très faim. Le soleil tapait fort. La faim et la canicule. Je ramassai un poisson mort par terre. Il puait. J'avais la nausée. Je l'ai lavé et j'ai mâché sa chair avec dégoût. Il était pourri. Je le mâchais et remâchais sans parvenir à l'avalier. Les cailloux pointus me faisaient mal aux pieds. Je mâchais le poisson pourri comme une gomme et puis je le crachai. Je gardai longtemps son odeur dans ma bouche. Je l'écrasai de mes pieds. Je mâchai le vide. Mes intestins se touchaient en faisant du bruit. Ma tête tournait. Je vomis un liquide jaunâtre par la bouche et le nez. Je respirai profondément. Mon cœur battait violemment. Il me fallait un oignon pour arrêter ce vertige. J'étais en sueur. Je pensai au gosse qui m'avait sauvé de la rafle la nuit dernière. Pourquoi ne m'a-t-il pas réveillé ? Il a dû essayer, mais sans succès. Nous ne connaissons même pas nos noms.

Un pêcheur accoudé dans une barque mangeait une galette. Je le regardais, je le fixais comme si c'était moi qui la mangeais. Je le regardais en espérant qu'il jette quelque chose en ma direction. Mon souhait était que le pêcheur mâche du vide, comme moi je mâchais un poisson pourri. Il regardait la vieille ville. « Jette, jette ton morceau de pain comme moi j'ai jeté le poisson pourri », disais-je intérieurement. Il fut appelé par un de ses compagnons. Il jeta la galette dans l'eau et s'en alla. J'avais l'eau à la bouche. Je sentais le goût de la galette dans ma bouche. Mon corps fut secoué et reprit sa vigueur. J'enlevai ma chemise et mon pantalon et plongeai dans l'eau. Je tournai autour de la galette. Le pêcheur riait. Je m'emparai du morceau de pain et l'émiettai entre mes doigts. Un morceau de merde flottait tout autour, mêlé à une nappe de pétrole noir sécrétée par le moteur des bateaux. Je nageai jusqu'à l'échelle de la jetée. Un autre morceau de pain et de la merde flottaient. En montant je ratai une marche et me retrouvai dans l'eau. J'avalai quelques tasses d'eau. J'étais dégoûté. Je grattai mes doigts contre la pierre. En arrivant sur le quai, j'avais l'impression d'être de nouveau dans l'eau. Mon corps était enduit d'huile et

de pétrole. J'étais devenu sourd. Sonné. Je ramassai mes habits et m'en allai. J'entendis le pêcheur m'appeler. Je me retournai :

— *Eh ! Chico ! Ven aquí ! Solo es una broma ! Ven ! Toma otro pan* ¹.

Un autre pêcheur :

— *Pobre chico ! Pobre !*

Je continuai mon chemin. Sur l'asphalte des petits poissons écrasés. J'avais encore en moi cette sensation pénible d'être dans l'eau. Je regardai le ciel. Plus nu que la terre. Le soleil tapait fort. J'étais très fatigué. Je n'en pouvais plus. Un chat s'étirait tranquillement dans l'ombre. Il me regardait indifférent. Il respirait en toute impunité. Je ramassai de nouveau un poisson mort. Il puait encore plus que le premier. Je me mis à vomir. Je vomis tellement qu'il ne restait plus rien dans mon corps. Je marchais. Égaré. Fatigué. J'avais peur de succomber sans pouvoir me relever. Je pensais aux vagues qui viennent s'échouer sur le sable. Je frottai mon corps avec les algues et le sable. Mes cheveux étaient gluants. J'avais la peau toute rouge à force de frotter, mais j'étais un peu moins sale.

Le soir, je m'étendis sur les marches face à la gare. Je proposais mes services aux voyageurs. Aucun ne me laissa porter ses affaires. Je n'entendis que des cris : Fous le camp ! Va-t'en ! Maudit soit le vagin qui t'a mis au monde ! Vous avez envahi cette ville heureuse, comme des sauterelles !

Insulté, humilié, méprisé. Je reçus quelques coups. Je suis resté imperturbable, La seule fois où je réussis à porter une valise, je fus bousculé par un porteur plus grand que moi qui me la retira en me poussant loin derrière lui.

Toute cette peine pour un peu de pain ! Maudit soit ce pain ! Le chat de tout à l'heure est plus heureux que moi. Il peut manger du poisson pourri sans en être dégoûté. Je deviendrai voleur et mendiant. Mais j'ai seize ans. Sebtaoui avait raison ! « C'est une honte pour un jeune de tendre la main. Il vaut mieux voler et laisser la mendicité pour les gosses et les vieillards. »

Un gars vint s'asseoir près de moi, sortit un paquet de cigarettes brunes et me proposa de fumer. Je pris une cigarette avec l'intention d'en finir avec ce corps sec et vide. J'avais la bouche sèche et le cœur palpitant.

— Tu es malade ?

— Non, répondis-je.

Il voulait m'allumer la cigarette. Je lui dis :

— Non, merci. Plus tard.

Il se leva :

— Attends-moi, je reviens.

Je humai la cigarette. La fumer c'était risquer de vomir. Or je n'avais plus rien à vomir. J'entendis le bruit lointain d'un avion traversant le ciel. Il revint et me tendit un sandwich de sardines en conserve. La cigarette me tomba des mains. J'étais trop faible. Il avait sur lui une bouteille de vin. De sa poche il sortit un verre, il le remplit et le porta à ses lèvres en disant :

— D'où tu es ?

— Du Rif.

Il but son verre, et se lécha les lèvres.

— Depuis quand tu es à Tanger ?

— Depuis hier.

— Où dors-tu ?

— Dans la rue. N'importe où.

Je mangeais à grandes bouchées. Je ne mâchais même pas. J'avalais. Il me tendit un verre de vin. Je le bus d'un trait. Je fumai ensuite et bus un deuxième et un troisième verre.

— Veux-tu dormir chez moi ?

Je le regardais. Son visage n'était ni sincère ni innocent. Cette bonté était suspecte.

— Non. Merci. J'ai un oncle qui habite Aïn Keteouet. Je vais chercher sa maison et dormirai chez lui.

— Comme tu veux.

Il ramassa son verre. Le mit dans la poche et dit :

— Au revoir. Prends soin de toi.

Je ne lui en voulais pas. Il avait fait taire les oiseaux dans mon ventre. Je me suis promené le long de l'avenue d'Espagne. Les restaurants sont bondés de monde. L'odeur des brochettes dans l'air. Un air doux. Les choses se clarifient dans mon esprit. Les hommes regardent le cul des belles passantes. Une voiture s'arrête à mon niveau. Un vieillard me fait signe :

— Monte !

Je pris place à côté de lui. Que me voulait-il ? C'était la première fois que je montais dans une aussi belle voiture. Il roulait lentement. Je lui demandai en espagnol où nous allions.

— Faire un tour. (Il fit un geste de la main.) Un petit tour.

Il allait certainement me demander quelque chose de pas très honnête. Enfin, je n'étais pas dupe. Je n'avais pas peur. J'étais capable de me défendre en cas de... Il me demanda si j'étais de Tanger. Non, je suis de Tétouan.

On se dirigeait vers les environs de la ville. Un pédéraste. J'en étais sûr. Il arrêta la voiture dans un coin sombre. La ville scintillait derrière nous. Il alluma la lampe intérieure de la voiture et passa sa main sur ma braguette. C'était donc ça, le petit tour ! Le vrai petit tour commençait. Il déboutonna ma braguette avec lenteur, éteignit la lampe, se baissa sur moi et se mit à me sucer méthodiquement. Moi je bandais. Je n'osais pas le regarder en face. Il marmonnait :

— Bravo ! Bravo ! Tu es viril.

Il me caressait les testicules et léchait la verge. Je sentis ses dents. S'il me mordait ? Pour aller plus vite, je m'imaginai en train de violer Assia à Tétouan. J'éjaculai dans sa bouche. Il poussa un râle comme un animal. Il sortit un mouchoir et s'essuya la bouche d'où pendait une goutte de sperme. Son visage rouge, les yeux dehors et les lèvres molles. Je fermai ma braguette et me croisai les bras comme si rien ne s'était passé. Les femmes ne manquent pas dans ce pays. Pourquoi ces hommes recherchent-ils les garçons ? Il m'offrit une cigarette. On écouta de la musique. Il rêvait et regardait ailleurs. Moi aussi j'étais las. Je pensais à Oran. Je pensais à Monique la belle. Monique ! Pour moi, aujourd'hui, ce n'est plus qu'un nom. Je le prononce et l'oublie. Triste et heureux. J'avais envie de pleurer. Que faire avec ce vieillard qui m'a sucé ? Je vais me mépriser et aussi mépriser les autres.

En rentrant, on n'échangea pas un mot. Il m'arrêta au même endroit où il m'avait péché et me tendit un billet de cinquante pèsètes. Il me salua et me dit au revoir ! Sa main était molle. Au revoir !

Je respirai un air pollué et pensai : cinq minutes. Cinquante pèsètes. Est-ce une pratique particulière aux vieillards ? Un nouveau métier parmi d'autres, en plus du vol et de la mendicité. Je sortis le billet de cinquante pèsètes et l'examinai. Ce sexe, lui aussi, doit contribuer à me faire vivre ! Il travaille et prend du plaisir. Je repensai au vieillard. Trouve-t-il le même plaisir à sucer la verge d'un garçon que moi à embrasser les seins des femmes ? Suis-je devenu un prostitué ?

Au grand socco je m'attablai dans un restaurant et commandai un plat de poisson. En face de moi deux gaillards. Des maçons peut-être. On buvait l'eau d'un ancien bidon d'huile des moteurs. L'eau avait un très mauvais goût. D'autres gens misérables, attablés au fond de la salle. On mangeait tous en silence. Seul le bruit des cuillères et des couteaux. La voix du patron commandant les gamins interrompait ce silence. De temps en temps des clients remerciaient Dieu à haute voix. Je payai quatre pèsètes et sortis dehors. Une belle femme passait. Je bandai. Des chansons égyptiennes ou marocaines me parvenaient des cafés et restaurants. Un jeune homme soûl, la poitrine nue, s'arrêta devant un café et se mit à maudire Dieu en désignant le ciel. Deux hommes pas très sûrs d'eux l'arrosèrent d'eau et l'emmenèrent au fond du café.

Où a pu passer le gars qui m'a donné un coup de main hier au cimetière ? Si je ne le retrouve pas,

serai-je capable d'aller dormir seul parmi les morts ? En tout cas, le cimetière n'a pas de porte ni de gardien. Ouvert jour et nuit. Disponible. Sans richesse. Les morts n'ont pas peur, ne sont pas tristes et ne se disputent pas. Chacun à sa place. Un mort remplace un autre mort. Si le monde est ancien c'est que toute la terre n'est qu'un immense cimetière. Je retrouvai les cartons à l'endroit où on les avait laissés. Il n'était pas là. J'allumai une des cinq cigarettes achetées tout à l'heure. Avec trois allumettes jointes et allumées j'essayai de déchiffrer les signes d'une stèle. Je compris, d'après les chiffres, que le mort – je n'ai pas su si c'était un homme ou une femme – avait vécu cinquante et un ans. Il y avait aussi une étoile de David. Une étoile juive dans un cimetière musulman ! Étrange ! Pourquoi vivre si on doit mourir ? Des tombes familiales soignées me servaient ainsi de lit. Que veut dire tout cela ? Mon sexe se vend bien à cinquante pèsètes. Qu'est-ce que cela veut dire ? Trop de questions compliquées. Tout ce que je sais, c'est que la vie il faut la vivre. Je fumai avec plaisir un mégot et m'endormis.

Tôt le matin je me réveillai. À côté de moi dormait un autre gars que je ne connaissais pas. Je vérifiai mes poches. L'argent y était. C'est vrai. Il n'y a pas plus sûr qu'un cimetière. J'ai l'impression que les gars se respectent plus morts que vivants.

Je m'achetai des espadrilles pour mes pieds fatigués. Je pris mon petit déjeuner dans un café populaire puant l'odeur du kif. La cigarette du matin me rappelle toujours la première cigarette de ma vie.

De nouveau une journée. Que faire ? Voler au marché comme je le faisais avant avec Sebtaoui et Abdeslam ?

Une femme, une étrangère, dépensait pas mal d'argent au marché. Je l'observai. Son porte-monnaie était plein. Elle le glissait dans son sac. Elle me remarqua et serra son sac sous le bras. Elle me fit honte. Je quittai le marché. Quelle misère ! Ceux qui possèdent n'ont pas honte, eux. Je passai la journée à

traîner dans les rues. Les corps des femmes m'excitaient. Je m'engouffrai dans un w. - c. public et me masturbai en pensant à un cul de femme qui m'avait terriblement impressionné. Le soir, je découvris que je pouvais dormir dans le marché Foundak Chajra. Il suffisait de payer une pèsète. On dormait où on pouvait. Il y avait là une écurie. Les hommes dormaient sur le toit, au-dessus du bétail. Foundak Chajra c'était un ensemble, un complexe rudimentaire : cafés, restaurants, boutiques, putains, etc.

En montant l'escalier, je rencontrai un homme soûl qui me caressa le visage en me disant :

— Où vas-tu beau gosse ?

Je le repoussai et continuai mon chemin. Il rigolait :

— Beau gosse ! Tu frappes ! Tu t'enfuis !

Il tenait à la main une bouteille vide :

— Attends-moi beau gosse. Je vais remplir cette bouteille et je reviens vers toi. Ne t'en vas pas.

J'eus peur. Je l'entendis dire : « Dieu t'a envoyé vers moi cette nuit ! Terrible. Ce gosse est terrible. Cette nuit, je ne le raterai pas ! » Sur le toit il y avait une dizaine d'hommes. Certains dormaient, d'autres fumaient du kif et bavardaient. L'un d'eux essayait d'embrasser un gamin sur la joue. Une voix lui dit : « Laisse-le tranquille. Pas maintenant. Tu feras tout ce que tu voudras avec lui tout à l'heure. Arrête de déconner. On dirait que tu n'as jamais vu un garçon ! »

En voyant ce spectacle je me disais que mieux valait le cimetière que ce bordel. Une voix m'interpella :

— Hé ! beau gosse ! Sois le bienvenu chez nous ! Viens boire un verre avec nous. Viens.

Mon cœur palpitait. J'aurais dû avoir sur moi un couteau ou une lame de rasoir. Je descendis les marches en courant. Je trouvai un coin dans l'écurie et m'accroupis. En fumant une cigarette je me demandais si Dieu avait créé exprès cet univers d'anarchie ? L'odeur des bêtes me donnait la nausée. Je m'endormis replié sur moi. Je passai la nuit ainsi, assis, de peur qu'ils me violent. À côté, une jument dormait debout. Au milieu de la nuit je sentis un liquide fort et chaud m'inonder. Je pestai contre le monde. La jument ouvrait et fermait son sexe. Je partis en courant. À la porte, le gardien me demanda si

j'allais revenir :

— Non, jamais !

— On t'a fait quelque chose ?

— Une jument m'a pissé dessus.

— Mais pourquoi tu as dormi entre ses pattes ? Pourquoi tu n'as pas dormi sur le toit ? Va au bain. Il ne faut pas dormir avant de t'être lavé, sinon tu vas tomber malade.

— Garde tes conseils.

La nuit était tiède. Les rues désertes. Aller au bain ? J'étais plein de cette urine. Je me grattais. En passant près du cimetière juif je vis trois clochards qui buvaient. L'un d'eux m'appela.

— Viens ! Où vas-tu. Viens beau gosse. Viens avec nous.

Il se leva et vint vers moi. Un autre lui dit :

— Laisse tomber. On n'a pas besoin de gosses pour le moment.

J'ai couru jusqu'au grand socco. Le clochard a disparu. La nuit, le petit socco était l'empire des ivrognes, des drogués, putains et pointeurs. J'achetai une savonnette. Rue de la Marine, deux policiers en tenue m'arrêtèrent.

— Tes papiers.

— J'en ai pas.

— D'où es-tu ?

— De Tétouan.

— Où habites-tu à Tétouan ?

— Quartier Tranqât.

— Aux Tranqât exactement ?

— Oui, derrière le bain juif.

— Tu connais Moulay Ali ?

— Oui, c'est notre voisin. Il vend les légumes près de notre bicoque.

— Que fais-tu ici toi ?

— Rien. Je cherche du travail.

— Où vas-tu à présent ?

— J'étais en train de dormir au Foundak Chajra et une jument m'a pissé dessus.

— Une jument ?

— Oui.

Ils se regardèrent, puis l'un d'eux me dit :

— Tu connais Dar Debagh ?

— Non.

— Viens avec nous.

Ils m'indiquèrent une porte : « Là tu trouveras une fontaine. Lave-toi. Et ensuite tu laveras tes habits. »

L'eau était tiède. J'ai épuisé la savonnette. J'entendais les cris des joueurs de cartes dans les cafés qui protestaient contre les tricheurs. Un homme vint et me dit :

— Que fais-tu là ? Tu es fou ? Ce n'est pas bien de laver les habits la nuit. C'est un mauvais présage.

— Une jument m'a pissé dessus !

— Une jument ?

— Oui.

— Bon... lave-toi bien, et lave aussi tes habits.

J'essorai longuement mes habits et les remis sur moi. J'allais et venais le long de la gare pour les sécher. Où dormir ? Dans un vieux wagon ou sur la plage ? La plage n'a pas de gardien. Le train, c'était plus risqué. Je me rappelai la réflexion du gars : « Ils violent quand ils ne trouvent rien à voler. » J'avais vingt pèsètes sur moi. Ils violent et violent aussi bien sur le sable que dans un wagon. Ils peuvent même

égorger. Le wagon ? Moins de risques ? Les pierres me faisaient mal. J'avais peur de déchirer mes espadrilles. Je marchais lentement. Je montai dans un wagon de marchandises en m'éclairant avec une allumette. Et si quelqu'un m'agressait ? Je pris deux pierres pointues à tout hasard. En remontant dans le wagon j'entendis une déchirure dans mon pantalon. Je crachai sur le monde. Je m'étendis. Il faut acheter un couteau ou une lame de rasoir. Il faut aussi rencontrer un fauché de mon espèce.

Qu'est-il devenu le gars qui m'avait sauvé ?

-
1. En espagnol dans le texte. (Hé, petit, viens ! Ce n'était qu'une plaisanterie ! Viens ! Tiens du pain !) ↵

IX

Au café Tchato (nez écrasé), je venais de perdre le dernier sou au jeu. Mon copain Kebdani gagnait. Il me restait vingt-cinq pèsètes en poche.

— Tu devrais t'arrêter, me dit-il. Aujourd'hui tu n'as pas de chance.

— Garde tes conseils. Je sais ce que je fais de mon argent et aussi de moi-même.

Au début de l'après-midi j'empruntai cinq pèsètes à Kebdani et m'achetai de quoi manger.

C'était un dimanche. Le grand socco battait son plein. Il ventait. Un ciel lourd. Les cafés, restaurants et boutiques des Marocains étaient fermés. Certains avaient accroché le drapeau marocain à côté du drapeau noir. Les cafés populaires profitaient de la situation pour faire des affaires. Je demandai à Tchato en quel honneur ces drapeaux. Il me répondit de sa voix nasillarde :

— Aujourd'hui c'est jour de malheur.

— C'est quoi jour de malheur ?

— Tu ne sais pas ce que c'est ?

— Non.

30 mars 1912. Date du protectorat français sur le Maroc. C'était pendant le règne de Moulay Abd Hafid.

Ce dimanche, nous étions le 30 mars 1952. Cet anniversaire était un jour horrible. C'était donc ça le jour de malheur.

— Que voulons-nous des Français aujourd'hui ?

— Nous voulons leur départ. Aujourd'hui se termine le contrat du protectorat.

— Dis, on demande aussi le départ des Espagnols ?

Il me regarda, prenant patience :

— Écoute ! Je n'ai pas le temps de tout t'expliquer. Va au fond du café et demande aux camarades de t'informer.

Kebdani avait gagné trois cents pèsètes environ quand il décida d'arrêter le jeu.

— Termine le jeu avec nous, ordonna un partenaire.

— Si je ne veux pas continuer, vous allez me forcer ?

— Oui. Allez reprends tes cartes.

— J'ai faim, je vais déjeuner.

Les trois autres joueurs protestèrent.

— Nous avons tous faim. Ce n'est pas une raison. Ou alors, si tu persistes dans ton refus, qu'on partage ce que tu as gagné. C'est la meilleure solution.

Kebdani ricanait. Il me prit ma pipe de kif. Ils le menacèrent de nouveau :

— Elle va mal se terminer cette affaire. Il faut continuer le jeu.

Tchato cria de loin :

— Je ne veux pas d'histoires dans mon café. Si vous voulez vous battre, sortez dehors.

Tchato avait renoncé à percevoir un pourcentage sur les gains des joueurs. Plus personne ne venait jouer chez lui.

On entendit une voix grave et forte :

« Citoyens ! Ô Marocains ! Vous n'êtes pas sans savoir que ce jour est jour de malheur. Il y a quarante ans exactement, en 1912, le protectorat français s'est installé au Maroc et depuis nous ne sommes plus libres ! »

— C'est Marwani, le fou, celui qui vend des galettes pakistanaïses, dit Kebdani.

— Mais que disent les gens ?

— Ils vont dire que c'est un fou qui fait de l'agitation.

— C'est toi qui es fou. Lui, il sait ce qu'il dit.

— On dit aussi que c'est un indicateur et qu'il travaille pour le service de renseignements espagnol.

— Ce n'est pas impossible. Mais pour le moment il défend les Marocains.

— Nous n'avons pas le droit de l'accuser.

— Je vous assure qu'il travaille pour le compte d'une organisation espagnole secrète qui milite pour faire de Tanger une zone internationale qui serait sous sa coupe.

Tchato excédé cria :

— Arrêtez ces spéculations. Je ne veux pas de discussions politiques dans mon café. Allez au socco et discutez tant que vous voudrez.

Marwani cria de nouveau, levant ses mains au ciel :

— Dehors le colonialisme !

La foule répétait après lui :

— Dehors ! Dehors !

Marwani. — Vive le Maroc libre et indépendant !

La foule. — Vive ! Vive !

Marwani. — À bas les traîtres !

La foule. — À bas ! À bas !

Marwani. — Al Djihad ! (La guerre sainte !)

La foule. — Al Djihad ! Pour l'amour de Dieu ! Al Djihad, citoyens !

Une jolie femme monta sur une caisse en bois et poussa des you-you. D'autres femmes la suivirent. Nous sortîmes du café tout en restant derrière les tables et les chaises entassées. Tchato dit de sa voix toujours nasillarde :

— Rentrez à l'intérieur.

Je sautai la barrière :

— Tu viens, Kebdani ?

Il hésita un moment puis me rejoignit. Un des joueurs lui dit :

— Reviens à ta place. Ne fais pas attention à ce que dit cette gueule de con !

— La gueule de con c'est celle de ta mère, lui dis-je.

Il me cracha dessus. Je lui crachai au visage. Il m'envoya une chaise sur la tête. Je l'évitai :

— Je crache sur le vagin de ta mère !

Il essaya de sauter la barrière. Je pris la chaise. Furieux il dit :

— Tu verras plus tard ! Je te montrerai à qui tu as affaire. Je cracherai dans le trou de ton cul quand tu seras entre mes mains.

Je lui répondis en ramassant mes organes génitaux dans ma main :

— Voilà ce que tu attraperas.

Tchato intervint :

— Foutez-moi le camp. Allez vous battre dehors.

Nous nous en allâmes Kebdani et moi.

— Ils voulaient te retenir pour te soutirer ce que tu as gagné.

— Je ne suis pas un enfant. Je connais bien les fils du bordel.

— Tu sais, ils trichaient en jouant. Tu t'en es rendu compte ?

— Bien sûr. Mais je les ai laissé tricher tant que je gagnais.

La foule devenait de plus en plus dense. Marwani menait les gens. Kebdani me dit :

— La plupart des gens que tu vois là ne sont pas de Tanger.

— D'où viennent-ils alors ?

— Du Rif. Regarde leur type.

— Donc ce sont les Espagnols qui sont derrière.

— C'est ce que j'ai dit tout à l'heure au café.

La foule courait vers la gare des autobus. Il y avait là un grand amas de pierres pour les travaux publics. Les manifestants s'en emparèrent et se dispersèrent dans plusieurs directions. Un groupe attaqua le commissariat. Partout pillage et destruction. Kebdani et moi étions dans le groupe qui s'attaquait à Sammarine. Une pierre atteignit un policier qui perdit son casque blanc, le visage en sang. D'une main il retenait le sang et de l'autre il s'apprêtait à sortir son arme. Les révoltés le pourchassaient avec des pierres. On cassa une grande horloge. Il était 13 h 30. Une vitrine brisée. Je dis à mon compagnon :

— Prenons quelques montres et des appareils photo.

— Non.

— Pourquoi pas ?

— On ne sait pas ce qui va arriver ensuite. Il se peut qu'on soit arrêté et fouillé par la police.

— Mais regarde, les autres ne se gênent pas.

— Ça les regarde ! S'ils se jetaient dans un puits, devrions-nous faire de même ?

— Cet exemple ne vaut rien. C'est de la peur.

— Vole tout seul. Moi je m'en vais.

On entendit des bruits de balles du côté du commissariat.

— La police commence à tirer sur la foule, dit Kebdani.

Des cris. La panique. La vitrine du Rex est brisée. Les manifestants armés de pierres viennent dans notre direction. Les enfants et les femmes crient, hurlent. Les magasins sont abandonnés.

Kebdani me tira par le bras :

— Viens. Barrons-nous avant de recevoir une balle.

On se cacha derrière le comptoir d'un juif changeur de monnaies. Des coups de feu. Des éclats de verre. Tout près de nous un homme gisait dans son sang. Un policier marocain courait, son revolver à la main.

— Baisse la tête, il ne faut pas nous faire repérer, dit Kebdani.

— Regarde à travers cette fente. Tu vois bien ?

— Oui, je vois bien, mais tais-toi.

La foule dans la panique. Un jeune gars voulait se cacher à nos côtés. On le mit dehors. Deux autres gars aidèrent un troisième à monter sur le toit d'une boutique. Les coups de feu s'approchaient de plus en plus de notre cachette. Le cri d'un homme abattu.

— Ils viennent d'en tuer un autre, fit remarquer Kebdani.

— J'entends et je vois !

Un policier apparut avec une mitraillette. Le gars sur le toit s'abattit sur lui. Le policier avait le visage par terre pendant qu'il se faisait tabasser très violemment.

— Tu connais ce flic ? me demanda Kebdani.

— Non.

— C'est l'inspecteur Barcia. Son père est marocain. Sa mère est espagnole.

Le gars s'empara de la mitraillette. Il ne savait pas comment l'utiliser. Il la jeta par terre en la maudissant. Arriva un autre flic qui tira plusieurs coups de revolver sur le gars. Une balle dans le dos. Une autre dans le ventre. Je n'avais jamais vu un homme mourir en dehors du cinéma.

— Eh bien, tu le vois à présent.

— Ils doivent tuer ailleurs.

— Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ? Ils ne vont pas leur distribuer des gâteaux.

Kebdani avait le front en sueur.

— Hé, tiens le coup, Kebdani !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu ferais mieux d'avaler ta langue.

— Mais tu trembles.

— Je tremble. Avale ta langue ! Tu veux voir nos tripes étalées sur le trottoir comme celles de ce gars ?

— Tu es un froussard.

— D'accord. Mais avale ta langue.

Arriva un troisième flic. Ils aidèrent l'inspecteur à se relever.

— Ça va ?

— Ça va. Ça va, répondit l'inspecteur.

— On a abattu ce chien.

Ils s'approchèrent du gars. Ils touchèrent son corps de leurs bottes et s'en allèrent vers le petit socco.

— Dis, tu ne crois pas qu'il faut qu'on quitte cette cachette avant qu'ils ne nous découvrent ?

— Mais où veux-tu aller, Kebdani ?

Des rafales de mitraillette. Nous étions vraiment au centre de la bataille.

— Allez va, vole...

Je sortis le premier. Le corps du gars abattu bougeait encore. Il criait de douleur.

Kebdani de plus en plus angoissé :

— Disparais, je te dis. Va, avant qu'ils ne nous fassent disparaître.

Les flics couraient dans tous les sens. Kebdani s'arrêta au niveau de « la pente des Français » pour pisser. Moi aussi j'eus envie de pisser. Il ne manquait plus que ça. Arrivés à la place de la Fontaine-Neuve, nous rencontrâmes un homme qui peinait à transporter un couffin très lourd.

— Nous avons de la chance, dit Kebdani. Nous sommes sauvés. C'est Kabil. On va le suivre jusqu'à sa grotte à Sidi Bouknadel.

Il m'avait parlé de cet homme avec qui il avait travaillé un moment comme porteur.

— Est-ce bien le contrebandier qui joue comme il veut avec l'argent ?

— Oui, c'est lui. Il a beaucoup d'argent. De quoi nous couvrir de la tête aux pieds.

Pourtant son apparence était celle d'un homme pauvre, sans le sou. La place était vide. De temps en temps un homme la traversait en courant. Kebdani cria :

— Kabil !

L'homme s'arrêta, posa le couffin par terre et attendit.

— Où vas-tu Kabil ?

— À la baraque. Viens avec moi. Tu y verras Sallafa et Bochra. J'ai rasé le crâne et les sourcils à cette sale putain.

Nous prîmes le couffin et suivîmes le bonhomme. Kebdani lui demanda s'il était au courant de ce qui se passait dans la médina.

— Je ne sais pas au juste. Que se passe-t-il ? J'ai vu des gens courir, c'est tout.

- Tu n’as pas entendu de coups de feu ?
- Si, mais un bruit lointain. Que s’est-il passé ?
- Les forces de l’ordre tirent sur les Marocains.
- Et pourquoi ?
- À cause de l’anniversaire du 30 mars.
- Avec quoi se défendent les Marocains ?
- Des pierres.
- Y a-t-il eu des morts ?
- Ils tirent sur tout Marocain.

On entendit une voix qui nous conseillait de nous éloigner. Un homme portant un blessé était suivi par deux autres hommes.

Kabil se renseigna sur moi.

— C’était un vendeur ambulancier. Il vendait de la soupe et du poisson frit. Il a laissé tomber son boulot. Le patron ne lui donnait que cinq pèsètes par jour, lui expliqua Kebdani.

La baraque se trouvait sur les hauteurs de Sidi Boukna-del. Elle a deux portes, l’une menant vers la place Amrah, l’autre donnant sur la côte. C’était bien la baraque d’un contrebandier. Sallafa chantait avec une petite voix une chanson de Farid El Atrache : « Qui t’oublie, oublie-le et que t’importe la distance... » Son crâne et ses sourcils étaient rasés. Son visage était celui d’un adolescent, imberbe. Elle portait une vieille robe à rayures blanches, noires et dorées. Bochra était étendue sur le matelas en train de fumer une pipe de kif. Sa robe rouge et bleue avec des fils dorés. L’ensemble me rappela les trois jours et trois nuits passés chez la dame Aziza à Tétouan. À l’époque, j’avais mille pèsètes. À présent, j’étais fauché et sans travail. Un plat de poisson aux tomates et aux pommes de terre était sur le feu. Sallafa, un peu soûle, nous lava les mains. Elle me regarda, sourit puis éclata de rire, tout en me versant de l’eau sur les mains. Elle était soûle. Devant Kabil, elle riait toujours, et lui n’appréciait pas. Il lui retira le vase d’eau des mains :

- Lâche ce vase, sale pute. Tu as fini de jouer ?
- La sale pute, c’est ta mère, tu sais ! lui répondit-elle.

Kabil la menaça. Kebdani prit le vase et versa l’eau sur les mains de Kabil.

— La prochaine fois je ne me contenterai pas de te raser le crâne et les sourcils, mais je te jetterai de la falaise.

— Essaie, si tu es un homme ! Essaie et on verra qui ira sur la falaise.

Bochra sortit de sa réserve et dit :

— Vous avez fini de faire du bruit ? Sinon je m’en vais.

Le tajine de poisson était délicieux, très épicé. On but du vin et on évoqua le jour de malheur. Oum Kalthoum chantait ses vieilles chansons. On fuma du kif. Je m’étais un peu assoupi. Kebdani me réveilla :

- Reste avec elles si tu veux. Nous, on fait un tour.
- Je reste dormir un peu.

Ils fermèrent la porte à clé. Je venais de voir en rêve une rangée d’hommes nus dans une grande place. Ils défilaient un par un devant trois ou quatre personnages nus derrière une table sur laquelle ils avaient posé des outils de chirurgie. Ils leur arrachaient le sexe et le jetaient dans un baril. Autour de la place, derrière des barricades, des femmes nues pleuraient ces hommes.

Bochra et Sallafa dormaient, l’une sur le côté droit, l’autre sur le ventre. Sallafa était lasse comme une noyée. Son cul magnifique m’excitait beaucoup. Je l’entendis dire :

— Il est parti ce chien de proxénète.

Elle se leva et alluma la lampe. Elle s’étira et mit bien en valeur sa poitrine et son cul, érigée à la mesure de mon désir.

— Toi aussi tu dors ? me dit-elle.

— Non. Je me repose un peu.

Elle prit la bouteille de vin et deux verres.

— Viens par là pour ne pas réveiller Bochra.

« Elle commande ! Dois-je la suivre ? Elle dirige tout ici ! » J'avais un peu le vertige. Une petite migraine. Bochra était calme. Elle dormait. Les femmes sont complices. Elles se comprennent bien dans ce genre de circonstances.

L'autre chambre était couverte de très belles choses. Dans un coin, des caisses en carton entassées. Elles devaient contenir de la marchandise. Elle se mit sur le lit et moi sur le matelas.

— Viens près de moi. Tu as peur de Kabil ?

— On ne se connaît pas. C'est Kebdani qui me l'a fait connaître tout à l'heure.

— Il est incapable de faire quoi que ce soit même s'il te trouve dans mes bras. Je le connais bien. C'est comme un chien qui aboie mais ne mord pas.

(C'est possible. Mais il peut me foutre dehors. Toi et lui vous resterez ensemble. Il doit t'aimer. Et c'est toi qui commandes !)

Je suis près d'elle. Elle remplit les deux verres. Elle avait de grands yeux. Ils étaient rouges de sommeil. Elle alluma une cigarette blonde et me la mit entre les lèvres, en alluma une autre pour elle. Je me souvins de Harrouda à Tétouan qui me mettait sa cigarette dans la bouche.

— Et si Bochra se réveille ?

— C'est ma sœur.

— Ta sœur ?

— Comme ma sœur.

— Ah, je comprends.

Elle me regardait, souriante. Ses petites lèvres, comme une bague. Rouges comme une fraise.

La femme qui a une petite bouche doit avoir un petit vagin. C'est ce qu'on m'avait dit. Elle but et se mit sur le dos, pensive. Elle me serrait la main puis la lâchait. Elle s'amusait. Elle jouait. Sa main tiède aux doigts fins et longs réveillait en moi un grand désir. Je m'étendis tout près d'elle. Je fumais et regardais une poupée accrochée au mur. Je serrais sa main. Je me rappelai le visage du jeune homme qu'on a refoulé de notre cachette. J'avais des regrets. La tête frappée contre la pierre. Du sang. Un homme par terre.

Nous étions silencieux. Des moments de calme et de bonheur. Kabil, les connaît-il avec elle ? Nos corps bougeaient en même temps. Des sourires. Nos yeux dansaient.

— Attends. J'enlève ma robe.

Elle se déshabillait lentement. J'étais de plus en plus excité. Son slip était rose. Ses seins pas très grands, comme des citrons. L'arbre-femme à Oran. Des seins en citron. C'était une femme en bois. L'homme désire la chair.

— Enlève tes habits.

— Il est préférable que je reste habillé, si Kabil revenait...

— Ils ne reviendront pas avant trois ou quatre heures. Je les connais bien.

— Où doivent-ils être en ce moment ?

— Je ne sais pas. Je sais qu'il tarde quand il sort avec un de ses amis. Il redouble de folie quand il est accompagné. Ils sont peut-être allés au bordel.

— Mais la situation n'est pas normale aujourd'hui dans la ville.

— Tu sais il n'y a pas que des bordels. Il y a aussi des maisons particulières.

Son visage d'adolescent avait la forme d'un cœur. Je fermai les yeux et mis ma tête entre ses seins chauds. Ce corps brûlant sur lequel j'étais étendu calmait toutes inquiétudes. Ses doigts dans mes cheveux. Les yeux fermés, je tendis ma main vers sa tête. J'oubliai qu'elle était rasée. Ses poils drus chatouillaient la paume de ma main. En passant mes doigts du front à la nuque, ses poils se redressaient.

Kabil assouvissait sa jalousie en la rasant. Ma langue jouait avec ses seins que j'embrassais et suçais. Ma bouche était pleine de son sein droit, dur et ferme. Toucher l'autre sein la chatouillait beaucoup. Je m'amusais à aller d'un sein à l'autre. Elle cachait le sein gauche de sa main. Je le voulais. Nous étions comme des enfants. Elle ouvrit ma braguette. Mon sexe dressé et ferme entre ses doigts. Elle le caressa longuement allant du gland aux testicules. Elle le frotta contre les lèvres de son vagin. Sa toison noire et drue. Sauvage comme sa tête. Je voulais la pénétrer. Elle se contentait de m'exciter. Mon sexe lui appartenait. Elle le serrait entre ses doigts. Elle l'étouffait dans la paume de sa main. Elle le mesurait. Et moi je m'amusais à compter ses vertèbres. Elle le lâcha. Je la pénétrai. Je ressortis. Elle me tira vers elle avec ses bras et ses jambes. « Sois fort, ô sexe aveugle ! Sois un bon ami pour ce vagin ! »

Bochra cherchait Sallafa. Je me mis sur le bord du lit et demandai :

— Dis, Bochra est-ce que Kebdani est revenu ?

— Pas encore.

Je partis dans l'autre chambre et entendis Sallafa dire à Bochra :

— Il n'est pas rentré ce con de proxénète ?

— J'ai peur qu'ils soient arrêtés après les événements.

— Qu'il crève !

Je me lavai vite dans les toilettes. Sallafa était légère et souriante. Elle me prit le visage entre les mains. Mon cœur battait fort. Elle m'embrassa sur la bouche comme elle l'aurait fait avec un enfant. Elle me sourit et partit aux toilettes. Elle me rappela la fille de Aïn Ketéouet. Où est-elle à présent ?

Bochra, assise, triste, la tête entre les mains. Elle se leva et mit un disque d'Oum Kalthoum. C'était une belle chanson d'amour. Des images de Tétouan défilèrent dans ma tête : Aïn Khabbaz, les fumeurs de haschich, les ivrognes, le café où j'ai travaillé. J'avais les larmes aux yeux. Mon enfance me parut tout d'un coup assez belle.

Kabil et Kebdani entrèrent, fatigués.

— Qu'y a-t-il de nouveau ?

Il baissa le volume de l'électrophone :

— C'est fini. Ils ont blessé et tué un grand nombre de Marocains.

— Où étiez-vous ? demanda Sallafa.

— Nous étions occupés à une affaire.

— Dis plutôt que vous étiez au bordel chez Saïda la noire, ou bien chez Zahra la folle ou bien encore chez la Puce.

— Ferme ta sale gueule, dit Kabil.

— La sale gueule c'est toi, cria Sallafa.

Kebdani me prit à part et me demanda de sortir un moment avec lui. Dehors l'air était frais. Les lumières des bateaux ancrés dans le port étaient belles. Il me dit :

— Je vais t'apprendre quelque chose de nouveau qui te concerne.

— Quoi ?

— Kabil est d'accord pour que tu travailles avec nous demain.

— C'est important. Très important.

— Il y a une condition.

— Laquelle ?

— Que tu restes ici dans la baraque cette nuit et toute la journée de demain, jusqu'à l'heure de notre rendez-vous.

— Et pourquoi cette condition ?

— Écoute, Kabil ne te connaît pas bien. Il a peur que tu ne gardes pas le secret de notre boulot.

— Oui, je comprends.

— Moi, je te connais, je lui ai parlé de toi et je l'ai convaincu de ton sérieux, de ta fidélité et de ton

courage. Il lui est déjà arrivé d'être trahi par des gars qui travaillaient avec lui. Ils l'avaient vendu aux flics et aux gendarmes. Parfois, ce sont les flics qui envoient des gars pour travailler avec les contrebandiers. On les piège ainsi. On sait tout d'avance, l'heure et l'endroit et le genre de marchandise. Les porteurs sont parfois très bien payés par les flics, en tout trois ou quatre fois le prix que leur donne le contrebandier.

— Étrange.

— Et en plus ils se sentent protégés. Tu sais, Kabil est un brave homme. Son défaut : l'avarice. Parfois cela pousse les gars qui travaillent avec lui à le voler. Il n'est généreux qu'avec les femmes, des femmes du genre de Sallafa.

— Dis, tu crois qu'il est jaloux de Sallafa ?

— Il sait qu'elle est capable d'ouvrir ses cuisses même à un singe.

— Mais alors ?

— Malgré tout, il l'aime.

— Mais pourquoi il lui a rasé le crâne et les sourcils ?

— Pour qu'elle ne parte pas. Parfois elle disparaît des semaines.

— C'est comme cela qu'il l'aime alors !

— À la folie.

— Et où elle va quand elle le quitte ?

— Elle se soûle et se prostitue dans les maisons d'amis.

— Et elle, elle l'aime ?

— Est-ce que ce genre de femme aime ? Elle aime son argent ; elle le lui dit. Un jour je l'ai entendue lui dire : « Tes jours se perdent avec moi. Il faut te trouver une autre femme à aimer. Il faut que tu comprennes que moi je ne t'aime pas. »

— Qu'est-ce qu'il répond, lui ?

— Il ne la croit pas. Il pense qu'elle l'aime à sa manière. Je ne l'ai pas vu la frapper.

— C'est un étrange personnage.

— Lui est persuadé qu'elle lui a jeté un sort.

— Tu penses que c'est vrai ?

— Non. C'est une légende. Il est amoureux d'elle. C'est tout.

— Mais comment a-t-il réussi à lui raser le crâne et les sourcils ?

— Il l'a soûlée puis il a mis du haschich dans le thé. Il l'a rasée quand elle dormait.

— Comment a-t-elle réagi en se réveillant ?

— Elle a cassé quelques objets et a juré de se venger.

— Et Bochra ?

— C'est une amie de Sallafa. Elle devient folle quand elle la quitte.

— Bochra n'a-t-elle pas d'amant ?

— Je ne sais pas. Je crois qu'elle n'aime qu'elle-même. Son tempérament est difficile. Mais c'est une brave fille. Elle parle peu et n'emmerde personne. Elle dit souvent des choses justes.

— Oui, je l'ai remarqué.

On alluma des cigarettes. J'ai pensé qu'il fallait dire à Kebdani ce qui s'était passé entre Sallafa et moi, mais j'ai eu peur qu'il se montre jaloux ou même qu'il en parle à Kabil. En rentrant dans la baraque, Oum Kalthoum chantait toujours de sa voix belle et pure :

« J'envie les coupes qui viennent à tes lèvres

Écarte-les loin de toi. »

X

Je suis resté dans la cabane avec Sallafa. Les deux hommes étaient sortis. Bochra partit voir sa mère. Kabil et Kibdani avaient dû aller préparer l'opération du soir. Sallafa nettoyait la chambre et moi j'étais pensif, inquiet, considérant ma nouvelle situation. Je demandai du vin à Sallafa qui promit d'ouvrir une bouteille. Elle sourit et disparut. Nous jouions à l'amour, mais l'inquiétude gagnait du terrain. Le souvenir des poires volées dans le jardin. L'image de cette cabane où le propriétaire m'avait enfermé. Serai-je à la hauteur ? Je regardai la mer par la petite fenêtre. Un ciel de nuages. Une mer perturbée. Au loin passaient les navires. Je la sentis juste derrière moi. Elle me communiquait sa chaleur :

— Qu'est-ce que tu regardes ?

Étais-je devenu son amant ? La misère et l'amour n'est-ce pas merveilleux ?

— Je regarde la mer. Je n'ai jamais voyagé en mer. Mon rêve : partir très loin sur la mer. Et toi, as-tu déjà voyagé en mer ?

— Moi ? (*Rires.*) Demande-moi plutôt si je suis déjà sortie de Tanger. Je n'ai jamais voyagé.

Elle venait vers moi en marchant sur un petit nuage.

— Jamais quitté Tanger ?

— Non. Jamais. Où veux-tu que j'aille ? Et avec qui ? J'ai l'impression que si je quittais cette ville je ne reviendrais jamais.

— J'ai la même impression.

— Et pourquoi ?

— Je ne sais pas.

Elle me regarda, les yeux grands ouverts, comme pour me dire : « Ma réponse ne te plaît pas ? » Je n'arrivais pas à soutenir son regard. Je baissai les yeux et regardai vers la porte. Elle commençait à m'énerver.

— Vers où tournes-tu les yeux ?

— Vers la porte.

— Tu penses à quelque chose ?

— Je pense à la porte.

— Pourquoi ?

— Je ne supporte pas de me trouver derrière une porte verrouillée.

On s'est assis. La bouteille de vin et deux verres sur la table.

— Moi aussi je ne supporte pas qu'on m'enferme, mais je me suis habituée.

— Je suis incapable de m'habituer et je ne désire pas m'habituer. J'ai l'impression d'être dans une

prison.

Nous étions là derrière cette porte fermée. Elle, la maîtresse de Kabil, et moi le porteur de Kabil, un porteur en qui il n'a pas encore confiance. Casser la porte ? Non, ce serait tout gâcher. Tout. Mon amitié avec Kebdani, mon lien avec Sallafa, et aussi la possibilité de travailler avec Kabil.

— Arrête de réfléchir. Ouvre cette bouteille. J'ai quelque chose à te dire.

— Quoi ?

— Si tu veux, quittons Tanger tous les deux.

Je la regardai en fixant ses yeux :

— Partir où ?

— N'importe où. À Casablanca, par exemple.

J'ai pensé lui rappeler sa tête et ses sourcils rasés. Je n'ai pas osé lui faire de la peine.

— Et qu'est-ce que nous allons faire là-bas ?

— N'importe quoi.

— Moi je ne sais rien faire, et toi que feras-tu ?

— Je suis capable de travailler n'importe où, bonne chez les Français par exemple. Tu sais ma copine Fadila, elle a très vite trouvé du boulot chez des Français.

J'ai repensé à ce que me disait Kebdani à propos de Sallafa qui perdait la tête quand Bochra la quittait.

— Et Bochra ?

— Elle viendra avec nous.

Mais elle est folle. Je lui dis, agressif :

— J'ai compris.

— C'est une brave fille. Tu ne t'en es pas rendu compte ?

— Je n'ai rien dit de désagréable sur elle. Je t'ai juste posé une question.

— Mais enfin, tu ne la connais pas. Quand tu la connaîtras bien, tu la considéreras comme une sœur.

Ainsi Bochra allait devenir notre sœur. Elle qui a les pieds sur terre. Quant à nous, nous étions plutôt des farfelus. Nous échangeâmes nos verres, Sallafa et moi. Nos bras se croisèrent et nos mains mêlées portèrent le verre à la bouche. Un jeu plaisant que je ne connaissais pas. Elle se pencha sur moi ; ses yeux réclamaient ma bouche. Elle m'embrassa en laissant passer le vin de ses lèvres aux miennes. Cette femme m'initiait à des plaisirs insoupçonnés.

Une clé tourna dans la serrure. Farid Atrache chantait : « Quand reviendras-tu, mon âme ? » Sallafa passive, ni triste, ni gaie. À quoi pense-t-elle ? Peut-être qu'elle est énervée parce que je n'ai pas répondu à sa proposition. Kebdani est entré portant un couffin plein de provisions. Il était fatigué.

— Kabil est arrivé ? demandai-je.

Il me regarda étonné. Je m'excusai.

— Pardon ! Je pensais à autre chose. Quelles nouvelles ?

— Une catastrophe.

Il donna le couffin à Sallafa et lui demanda de faire frire tout le poisson. Elle lui dit sur un ton de reproche :

— C'est maintenant que tu viens ?

— On était occupé à une affaire.

— Et que m'importe, moi ? Tu aurais dû m'apporter les courses à temps.

Quelle menteuse !

— Dis, il est arrivé quelque chose ? demandai-je.

— À présent les choses sont claires. Il s'avère que ce sont les Espagnols qui ont tout manigancé. Les événements, c'est une de leurs provocations.

— Donc ce qu'on disait sur Marwani était juste.

— C'est possible. Qui sait ? Ce que tout le monde sait c'est que les Espagnols sont responsables des événements du jour de malheur.

— Ils ont donc dû profiter de la date du 30 mars, utilisant ainsi les Marocains comme des boucs émissaires.

— Ça paraît probable.

— Oui, c'est une catastrophe.

— Des dizaines de Marocains sont morts, et il n'y a eu que six ou sept enterrements. On a fait la prière de l'absent à la Grande Mosquée.

— Et les autres morts ?

— Ils doivent les dissimuler pour éviter la colère de la population. La plupart des hommes tués ne sont pas de Tanger. Ils doivent les enterrer clandestinement.

Je lui demandai si on pouvait se balader dans les rues.

— Oui, bien sûr. Mais ils patrouillent et ils arrêtent les suspects. La police collabore avec l'armée.

— Et Kabil, où est-il ?

— Il est allé chez ses parents. Bochra n'est pas rentrée ?

— Pas encore, dit Sallafa. Tu devrais aller la chercher. Elle doit avoir peur de revenir toute seule. Va, sois gentil.

— Je ne sais pas où elle habite.

— Elle habite à Dar Baroud, près du café Maqina. Tu demandes aux gens si tu ne trouves pas. Elle est connue dans le quartier.

— Il faut qu'elle revienne seule. Les gens ne sortent que si vraiment ils ne peuvent pas faire autrement. Il n'y a pas de gosses qui jouent dans les rues.

Sallafa s'énerma :

— Ça suffit. C'est la fin du monde. Tu ne veux pas y aller, c'est tout.

— Non, ce n'est pas ça... mais...

— Ça suffit. Ne dis plus rien.

Elle ajouta, comme si elle se parlait :

— Je sais ce que j'ai à faire. Je vous jure que si vous me trouvez encore ici avec vous vous pouvez me pisser sur le visage.

Kebdani se tourna vers moi :

— On a tout mis en ordre. Prépare-toi pour le boulot cette nuit. Il y aura trois autres porteurs. On aura deux voitures. Une pour la marchandise, l'autre pour les hommes. Je m'occuperai du transport de la camelote dans une barque, du chalutier à la jetée. Toi tu seras avec les trois porteurs qui feront le transport de la jetée à la voiture. Il faut que tu sois courageux, fort et surtout rapide. Il arrive qu'on soit surpris par les gendarmes pendant les opérations ou à notre entrée dans la ville. Dans ces cas-là, il faut que tu suives les instructions de Kabil et de son associé que tu connaîtras ce soir. La même chose peut se produire en ville, au moment de la livraison, mais cette fois avec les flics en civil. Je ne te cache pas que ce boulot comporte des risques, du danger et de l'aventure. En cas de fuite, ils tirent. Tu comprends ?

— Oui, je comprends.

— Des fois le patron s'entend avec les gendarmes. Mais des fois ils n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la somme... Alors là on peut craindre l'intervention violente.

— Que veux-tu dire par violente ?

— Les opérations se font avec des armes.

Kabil possède des armes ! Important. Primordial pour moi de le savoir. Je dois donc faire attention avec Sallafa. Qu'est-ce qui peut l'empêcher de nous tirer dessus s'il nous trouve tous les deux dans le lit ?

— Dis, Kabil est armé ?

— Ah ! Voilà que tu t'occupes de ce qui ne te regarde pas. Je te dis simplement ce qui pourrait arriver. On n'en a rien à foutre de savoir si Kabil et ses copains sont armés ou pas. Ce n'est pas notre affaire.

— Oui, je comprends. Mais je ne fais que demander.

— Je te dis des choses que je ne dis pas aux autres porteurs.

— Oui, je le sais.

Il se tourna vers Sallafa :

— Où est le sebsi ?

— Je ne sais pas. Cherche-le.

Sallafa commençait à se venger de lui. On avait fumé elle et moi un moment dans la chambre à coucher. J'ai fait semblant de chercher avec lui dans la chambre de séjour. Il le trouva dans l'autre chambre. Je mis sur l'électrophone *Quand vient le soir* d'Abdel Wahab.

J'étais le plus jeune de l'équipe. Le chauffeur conduisait très bien, ne dépassant pas 70 km/h. Dans les virages il fait du 30 ou 40. Vers deux heures du matin on était au cap Spartel. Notre voiture s'arrêta derrière une grosse auto noire. Un homme en sortit, grand de taille, fort. Il devait avoir entre quarante et cinquante ans. Il s'approcha de nous et demanda au conducteur :

— Comment est la situation sur la route ?

— Bonne. Aucun mauvais signe.

Cet homme devait être l'associé de Kabil. Il nous dit :

— Soyez des hommes !

Et, posant sa main sur mon épaule, il me dit :

— Tu es de quelle région du Rif ?

— De Beni Cheiker.

— Je connais les Cheikri. Les Riffains sont courageux. Je les connais bien. Ils étaient avec moi pendant la guerre civile espagnole. Sois un homme comme les hommes de ton pays.

J'étais soulagé. Il offrit des cigarettes à tout le monde. Il m'épatait. Il avait une personnalité qui attirait et fascinait. Ce serait dégueulasse de trahir un homme de cette qualité ! À côté, Kabil paraît un adolescent. Lui aussi est bon, mais c'est un faible. Il faut que je sois à la hauteur, et fidèle.

— Vous êtes prêts ?

— Oui.

On descendit une falaise difficile. On marchait dans les rochers, entre les arbres et les herbes hautes. Est-ce qu'on va remonter par ici avec la camelote sur le dos ? L'associé de Kabil me dit :

— Appelle-moi Kandoussi.

Ce devait être son nom de boulot. Le chemin était vraiment dur. Il me fit remarquer :

— Fais gaffe de ne pas tomber quand tu transporteras la marchandise. Ce qui se trouve dans les caisses est fragile. C'est cassable.

En arrivant sur la côte, il sortit une lampe et se mit à envoyer des signaux lumineux. D'autres signaux lui répondirent. Kabil était là, assis. À ses côtés, un tas de cordes et un tas de sacs.

— Ah, enfin arrivés ! Tout va bien ?

— Tout va bien.

On entendit le bruit d'un moteur. Des signaux furent échangés. La mer était un peu agitée. Le bruit s'approcha. Kandoussi nous demanda d'être prêts. Le moteur s'arrêta. Un autre signal. La barque accostait. Elle tanguait entre les vagues. Deux des porteurs enlevèrent leurs chaussures et leurs pantalons et marchèrent dans l'eau. La barque était tout près des sables. On la vida. On déposa les caisses sur le sable. Ni lourdes ni grandes. Elles devaient contenir quelque chose de précieux. Peut-être des montres. Kandoussi demanda à Kebdani s'il y avait un danger à revenir en barque.

— Je ne crois pas.

— Si tu penses qu’il y a le moindre danger à ce que tu ramènes la barque au port, on peut très bien la garder ici, et on verra le matin...

— Non. Aucun risque.

— Alors, attention aux rochers.

— Oui, je sais. Je connais bien cette région.

Je dis au revoir à Kebdani qui me dit :

— O. K. Au revoir ! Je te retrouve dans une heure à la cabane.

La barque devait être tirée par le chalutier jusqu’au port de Tanger. Les deux porteurs dans l’eau poussèrent la barque vers la mer. J’ai vu Kebdani disparaître lentement dans la brume et les bruits des vagues. On mit deux caisses dans chaque sac. Kandoussi me dit :

— Si tu ne te sens pas capable de porter deux caisses, n’en porte qu’une.

— Je suis capable d’en porter trois, si tu veux.

Je lançais un défi à ma force et à mon âge. J’étais maigre, c’était pour ça qu’il doutait de mes capacités.

Ce travail valait mieux que de mendier ou de voler. C’était mieux que de livrer mon pénis à la bouche d’un vieillard ou d’aller vendre la soupe et le poisson frit aux ouvriers et aux paysans dans le grand socco ou dans Foundak Chajra. Ce travail me faisait vivre l’aventure et me donnait l’occasion de mettre à l’épreuve ma virilité, à dix-sept ans. Une nouvelle étape de ma vie commençait en ce matin de brume.

On reprit le même chemin pour remonter les caisses. Kabil nous suivait les mains vides. Kandoussi portait une caisse. Kabil devait être fatigué et ces aventures ne l’excitaient plus. J’avais un peu mal à l’épaule et aux genoux. J’avais dû mal porter mon sac. Je ne voulais pas changer de position de peur d’attirer l’attention de Kandoussi qui pourrait croire que j’étais fatigué. Si je n’étais pas à la hauteur, il ne m’utiliserait pas une autre fois. Kabil me paraissait comme un personnage en trop. Devais-je suivre ses ordres ? Pourquoi ces sentiments d’antipathie à son égard ? Il est bon avec moi. Non. Il faut me débarrasser de ces sentiments malsains même si ça me soulage et m’aide à escalader les pierres. Il faut tenir bon. Tenir à tout prix, malgré la douleur et la fatigue. J’avais la bouche sèche et je haletais. Le manque de souffle, c’était certainement à cause de la cigarette et du kif. Sallafa était à l’origine de cette fatigue. On a fait l’amour quatre fois hier. J’ai envie d’elle à présent. Je coucherai avec elle si cette opération réussit et si j’arrive à la cabane avant Kabil et Kebdani. Mais je n’avais pas de clé. Mon salaire me paraissait sans grande importance, vu que j’avais tout à la cabane. Cet argent n’était pas négligeable en dehors de l’aubaine de la cabane. J’aurais voulu que Sallafa soit avec nous. Elle ne porterait rien mais marcherait devant nous. Je l’aimais ? Je commençais à l’aimer ? En même temps j’avais à son égard des sentiments de haine. Envie de l’insulter et de la gifler pour provoquer sa mauvaise humeur. Je l’aimais quand elle était en colère, plus que quand elle était calme. Je l’aimais triste. Je l’aimais folle. Je l’aimais dans son comportement avec Kabil, dans son combat.

Les deux conducteurs nous attendaient en haut, sur le bord de la route. On déposa les caisses dans la première voiture et Kandoussi y prit place. Kabil et nous autres porteurs montâmes dans la seconde voiture. Nous étions devant. Une distance, toujours la même, nous séparait. Ce devait avoir un sens. Pas une parole échangée en route. De temps en temps mon voisin toussait et respirait avec difficulté. On passa à côté du cimetière des chiens. Les deux voitures s’arrêtèrent au croisement de Boubana. Kabil descendit. Il demanda à notre conducteur de nous déposer où ça nous arrangeait, et il me dit en me tendant la clé de la cabane :

— Va à la cabane, n’ouvre à personne, sauf à Kebdani.

Le chauffeur de l’autre voiture monta avec nous, à la place de Kabil. Les deux patrons ne devaient faire confiance à personne. Ils étaient restés seuls avec la camelotte qu’ils devaient cacher en un lieu secret. Kabil devait avoir une autre clé de la cabane. J’espère qu’il restera occupé jusqu’à demain matin.

— Où voulez-vous que je vous dépose, camarades ? dit le chauffeur qui puait le vin.

— Laisse-nous au grand socco, dirent les deux porteurs.

— Moi, à la place de la Casbah, dit un autre.

Le porteur qui toussait :

— Moi aussi.

On se regarda sans se parler.

Au grand socco, on vit deux flics se promener. Les rues étaient désertes. D'autres flics gardaient des immeubles. J'avais peur d'une vérification d'identité.

Il nous déposa à la Casbah.

— Moi je vais de ce côté.

— Moi aussi, dit le porteur qui toussait.

Je n'osais pas lui parler de l'opération. Un moment, il me dit :

— C'est Kibdani ton ami ?

— Oui.

— C'est un brave garçon. C'est la première fois que tu fais ce boulot ?

— Oui, la première fois.

— Et Kabil, c'est ton ami aussi ?

— C'est Kibdani qui me l'a fait connaître. Et toi, tu le connais bien ?

— Non. Je connais Kandoussi. Un homme courageux, sérieux, quand il promet quelque chose, il le fait.

Il est très aimé des porteurs de contrebande.

— Oui, je suis de ton avis. Je l'avais remarqué.

À un croisement, je m'arrêtai et lui dit :

— Bon, moi je vais par là.

— Tu habites donc avec Kabil ?

— Non, je ne suis qu'un invité. Je n'ai pas où dormir.

On se salua et je m'en allai dans les ténèbres de la rue déserte. Je n'entendais que le bruit de mes pas. Des chats se disputaient. Un chat et une chatte. La femelle est en fuite, comme d'habitude. Pourvu que Sallafa ne soit pas en fuite aussi. Faire l'amour à la fin de la nuit ! Une expérience nouvelle pour moi.

Je tendis l'oreille. J'ouvris la porte. La chambre à coucher était allumée. Sur la table une demi-bouteille de vin, le sebsi et une blague de kif. Elle dormait sur le côté, repliée sur elle-même. J'allumai dans l'autre chambre et je vis deux couvertures et deux oreillers sur le matelas. Une pour moi et une pour Kibdani. Je me déshabillai. Je l'entendis bouger dans le lit. Elle avait changé de position. Je m'assis sur le bord du lit et posai ma main sur son épaule. Elle avait du mal à se réveiller. Je m'étendis à ses côtés. Elle me dit :

— Tes pieds sont gelés.

Ma main se promenait sur son corps. Une prairie. Un jardin. Un verger. Des fruits et de la douceur. Ma main sur ses seins, sur ses hanches, sur son pubis. Là, elle me la retira :

— Ne me touche pas là. J'ai mes règles. Dors, si tu as envie de dormir.

— Tu as tes règles ?

— Oui, j'ai mes règles. Tu ne savais pas ça chez les femmes ?

Monique dans la salle de bain, assise sur le bidet. Une serviette rouge de sang. Sallafa avait la même chose que Monique.

— Oui, je comprends. Je sais. Mais ça dure combien de temps ?

— Trois jours au moins.

Faire l'amour à l'aube ! C'était foutu ! Mon sexe dressé, nerveux, essayait de la pénétrer par les fesses.

— Un peu de pudeur. Je ne veux pas de ça !

— Juste une petite balade. Et puis ce sera tout !

— Tu es fou ! Qu'est-ce que tu racontes ?

— Et pourquoi pas ?

— Ça ne se fait pas avec les femmes. C'est honteux et aussi interdit, c'est un péché. Tu comprends maintenant !

— Interdit ? Péché ?

— Oui, un péché !

Je me mis sur le dos et regardai mon sexe dressé. Comment faire pour le calmer. Elle est têtue. Très têtue. Et ce soir particulièrement. Je lui pris sa main et la déposai sur mon sexe. Elle ne bougea pas. Point de caresse. J'essayai de pousser sa main à le caresser. Elle se mit en colère :

— Laisse-moi. Tu ne peux pas dormir sans faire tout ça ?

J'avais ma main autour de mon sexe, elle allait et venait.

— Mais que fais-tu ?

— Laisse-moi. Il faut que je le caresse pour qu'il se calme.

— Tu vas me salir. Va de l'autre côté et fais-lui ce que tu veux.

Je passai à l'autre chambre sans le lâcher et je pensai tout d'un coup à Assia nue entre mes bras. Je me mis sous la couverture et offris à ce sexe impatient l'impression de la chaleur et de l'amour.

Le matin nous prîmes notre petit déjeuner ensemble. Elle était triste, rêveuse, absente. Moi aussi, j'étais un peu fatigué. Je regrettais ce viol imaginaire. N'est-ce pas une forme de folie que d'imaginer le corps d'Assia, de la dépuceler, de l'aimer alors que je ne sais plus rien d'elle, si elle est morte ou vivante ? J'aurais mieux fait de dormir dans la chaleur de Sallafa. Sa présence m'aurait suffi. Ses gestes, ses mouvements. Assia c'était un néant dans mon esprit. Alors le néant était l'objet de ma masturbation. Était-ce le fait d'avoir ses règles qui la rendait si triste ? Les femmes et le sang...

Personne ne vint. Et si Kebdani était tombé dans un piège ? C'était mon meilleur ami. Sallafa était-elle triste à cause de l'absence de Bochra ? Il avait raison Kebdani quand il me parlait de ces deux femmes. Qu'allait-elle devenir si Bochra tardait à revenir ? L'absence de Kabil ne la rendait pas triste. Je ne sais pas. C'est complexe. Elle était plongée dans un monde lointain, comme si une grande nostalgie l'avait emportée, comme si elle regrettait quelque chose de perdu à jamais. Il valait mieux pour moi sortir et la laisser à elle-même. Une mélancolie régnait sur la ville.

— Je vais voir ce qui va se passer aujourd'hui dans la ville. C'est intéressant un lendemain d'émeute et de massacre.

Elle me regarda un instant, la tête baissée, toujours absente. Elle fixait le vide ou quelque objet invisible. J'étais debout sur le point de partir. Elle leva la tête vers moi et dit :

— Est-ce que Kabil t'a payé pour le travail d'hier soir ?

— Non. Pas encore.

— Attends-moi un moment.

Elle se leva et se dirigea vers la chambre à coucher. Je ne l'avais jamais vue aussi triste. Elle ressemblait à Bochra ainsi. Elle avait parlé de Kabil sans insultes. Qu'est-ce qu'elle allait me faire comme surprise ? J'étais de plus en plus inquiet. Elle apparut soudain avec trois montres dans une main et deux billets de cent pèsètes dans l'autre. Sa tête était couverte d'un très joli foulard bleu. Elle ressemblait à présent à ces femmes pharaoniques dont j'ai vu l'image sur des pages de magazines. Je l'ai regardée, étonné et intimidé.

— Tiens, prends ça. Vends ces montres, et garde l'argent. Ne dis rien à personne. Fais attention. Ne les vends pas dans les coins où on connaît Kabil. Le travail avec les contrebandiers ne peut être éternel. Tu as intérêt à chercher un autre boulot.

Je perdis les mots que j'avais préparés pour les lui dire. Je cachai les montres et l'argent dans mes poches. Je regardai la clé dans la serrure :

— Tu vas fermer de l'intérieur ?

— Oui.

J'ouvris la porte et sortis. Quand je fus loin je me retournai. Sallafa était au seuil de la porte, s'essuyant les yeux. Je ne bougeai pas. Je la regardai sans rien dire. Je savais que c'était la dernière fois que je la voyais. C'était un adieu. D'ailleurs, toutes les autres filles, je ne les ai plus revues : la fille de Aïn Ketéout, Assia, Fatma. Je m'en allai sans me retourner. Mes yeux étaient mouillés. Je voulais garder l'image de cette fille sur le seuil de la porte. Elle devait me regarder partir. Je me refusai toute tentation de me retourner pour vérifier cette sensation. Nous étions animés par la même force qui m'interdisait le retour comme elle obligeait Sallafa à rester au seuil de la porte, incapable de rentrer ou de me rejoindre soit pour aller vers des lieux inconnus soit pour rester ensemble dans la cabane. C'était aussi un adieu à la cabane, et peut-être aussi aux gars que j'y ai connus ¹.

1. J'écris ces mémoires en 1972. Vingt ans ont passé. Je n'ai plus revu Sallafa et Bochra. J'appris en 1963 que les deux filles étaient entrées travailler en 1952 au bordel Prosper (on dit *bousbir* en arabe) à Casablanca. Quelques mois après, Bochra se maria avec un garçon de café d'El Jadida. Ce fut un échec. Elle retourna à la prostitution au même endroit. Aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'elles sont devenues. ↵

XI

Après avoir quitté la cabane, je n'ai pas dessoûlé. J'étais avec Leïla dans sa chambre. On l'appelait Leïla la pisseuse. Hamid Zaïlachi, un compagnon, m'expliqua pourquoi on l'appelait ainsi. Elle urinait en dormant. Lalla Zhor, la patronne de la maison, nous servait elle-même. Les filles bavardaient en élevant la voix. En deux nuits de présence dans cette maison, j'ai fait l'amour avec trois d'entre elles. Je préférais Rachida. Elle était fine et très souple au lit. Je passerai cette nuit avec Leïla. Je saurai si sa réputation est vraie. Elle versa du vin dans deux verres et dit :

— On va commander une autre bouteille. N'est-ce pas ?

— On va prendre une autre bouteille, puis une autre, puis une autre jusqu'à l'ivresse, lui dis-je rêveur.

Elle se leva, dégagea le voile de la porte et appela Lalla Zhor. Se retournant vers moi :

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es triste. T'est-il arrivé quelque chose ? Tu n'es pas content d'être avec moi ?

— Non, ce n'est pas ça. Je pense à certaines choses.

Elle s'est assise et me sourit. Elle alluma une cigarette et me la mit entre les lèvres puis en alluma une autre pour elle. Je pensai à Sallafa et j'observai le corps de Leïla. Il était plus enveloppé et plus beau que celui de Sallafa. J'aimais sa longue chevelure raide et noire. Une chevelure pour me couvrir. Je regardai ce corps très attentivement.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Je ne te plais pas ?

— Je t'ai déjà dit que je pensais à certaines choses.

— N'y pense pas trop. Ça te rend triste.

On entendit la voix de Lalla Zhor :

— Me voici. Pour une bonne chose, si Dieu le veut.

— Entre, Lalla Zhor, dit Leïla.

Son parfum arabe très fort emplit la pièce :

— Me voici. Bonsoir !

— Une autre bouteille, demanda Leïla.

— Je vais passer la nuit avec Leïla. C'est combien ?

— Rien que soixante pèsètes. Pour un autre c'est pas moins de cent pèsètes.

Je payai la nuit et le vin. Une voix de jeune fille :

— Lalla Zhor...

— Je descends. Ouf ! Ce qu'elle crie, Rachida ! Je vais vous envoyer le vin avec Rachida ou avec Alioua El Aroussia.

Des pas. On frappa à la porte. Lalla Zhor demanda qui était là. Je reconnus la voix de Kandoussi.

— C'est la bonté qui nous arrive, dit Lalla Zhor. Vive celui qui te voit. Pourquoi une si longue absence ? Tu nous as manqué.

Il se tourna vers moi :

— Tu es caché ici. Je t'ai cherché partout, comme un fou. Allez, viens. Lève-toi !

Lalla Zhor lui dit avec sa gentillesse habituelle :

— Kandoussi ! Reste un peu avec nous. Prends quelque chose à boire.

Il s'excusa et lui promit de revenir quelques jours plus tard.

— Et toi, tu reviendras cette nuit ? me demanda Lalla Zhor.

— Bien sûr ! J'ai payé !

— Frappe à la porte si tu la trouves fermée.

— Quand reviendras-tu ? demanda Leïla.

Kandoussi lui répondit :

— Il reviendra quand il voudra. S'il tarde va te coucher, mais seule, pas avec un autre client.

Leïla sourit. Lalla Zhor dit :

— Tu peux être tranquille pour ton copain. Nous n'avons pas sept visages. Nous n'en avons qu'un seul pour tout le monde.

En descendant l'escalier je demandai à Kandoussi :

— Où est Kibdani ?

— Ici ce n'est pas un lieu pour parler. Tu sauras tout ce qui est arrivé quand on sera dehors.

Dans le quartier de Beni Charqui nous rencontrâmes de nombreux hommes soûls. Kandoussi en connaissait certains qui le saluaient respectueusement. Nous marchions sans parler. Arrivés à la place du petit socco, il me dit :

— Dans quel café veux-tu qu'on se mette ? Au Fuentès, au Central ou dans La Espagnola ?

— Où tu veux.

On s'installa au Central, au fond à l'écart. Kandoussi prit un verre de gin et moi un verre de cognac.

— Mais où étais-tu ? Je t'ai cherché partout.

— J'étais ici, à Tanger.

— Et où tu dors ?

— J'ai trouvé un truc dans la Casbah, sur la route de Ben Abou.

— Ce n'est pas la maison qui est mitoyenne de l'école ?

— Oui, exactement.

— Mais tu habites dans le lieu de refuge des voleurs, des aventuriers et des putains.

— Dans les hôtels ils exigent une carte d'identité. Tu sais bien que je n'en possède pas.

Le garçon espagnol nous servit puis, au moment où il partait, Kandoussi me dit :

— Kibdani est mort.

Les yeux écarquillés, je dis d'une voix faible :

— Mort ?

— Oui, mort. Que Dieu ait son âme et lui accorde sa miséricorde. Que Dieu nous fasse mourir tous en musulmans !

Je bus d'un trait mon verre et appelai le garçon. J'allumai une cigarette. Kandoussi vida son verre.

— La même chose ? dit le garçon.

— Une bouteille entière de cognac, dis-je.

— Bon, je boirai avec toi.

— Mais comment il est mort ?

Le chalutier avait fui les gendarmes et Kibdani a dû rentrer seul au port. La barque s'est brisée contre les rochers. On a retrouvé son corps. L'épave de la barque a échoué sur le sable. C'était écrit dans le

ciel, une telle fin !

Triste, j'essayai de commenter :

— C'est vrai. Tel était son destin. Mais ce n'est pas juste.

Le garçon apporta une bouteille de Terry et s'en alla.

— Et Kabil ?

— Arrêté.

— Pourquoi ?

— Ils veulent l'accuser de la mort de Kebdani. La police sait qu'il travaillait avec lui.

— Est-ce qu'ils ont saisi le chalutier ?

— Non. Ils l'ont arrêté, fouillé et laissé partir.

— Où est-il en ce moment ?

— Entre les mains de la police secrète.

— A-t-il avoué ?

— Jusqu'à présent il n'a rien dû avouer.

Je bus mon verre et le remplis de nouveau.

— Tu vas t'enivrer si tu continues à boire à ce rythme. Dis-moi, pourquoi tu as laissé la clé à Sallafa ?

— C'est elle qui me l'a demandée. Je ne pouvais pas refuser. C'est elle qui commande dans la cabane.

— Je sais. Elle s'est enfuie. Elle a ramassé tout ce qu'elle a pu et a disparu.

— Où ?

— Je n'en sais rien. Ce qui est presque sûr, c'est qu'elle a quitté Tanger.

— Elle s'est enfuie donc ?

— Ça se termine toujours ainsi quand on vit avec les putains.

— Et Bochra ?

— Elle a certainement dû partir avec elle. Elles ne se quittent jamais.

Ainsi elles ont dû partir à Casablanca. Je jetai un regard sur la place où déambulaient les amants de la nuit et du vin et dis :

— La vie reprend son cours normal après le jour des événements.

— Mais la situation n'est pas très bonne dans l'ensemble du Maroc. Des événements plus graves risquent de se produire. Je pense que le temps est arrivé où les Marocains vont réclamer leur indépendance.

— Kebdani m'a dit qu'il n'y a eu que six enterrements alors que tout le monde sait qu'il y a eu des dizaines et des dizaines de morts parmi les Marocains.

— C'est vrai. On commence à voir des corps sur le sable, rejetés par la mer.

— Ils ont jeté les corps des victimes à la mer ?

— On pense que les autorités espagnoles ont mis des Marocains vivants dans des sacs cousus et les ont jetés au fond de la mer. Certains cadavres ne portent aucune trace de balle, aucune blessure. Des gens ont trouvé le corps d'un jeune homme sur la côte de Larrache les poings encore liés.

— Étrange.

— On s'attend à ce que la mer rejette d'autres cadavres. Tu sais, c'est une longue histoire. Pour en parler, il faut du temps.

Il but un verre et ajouta :

— J'ai cinq cents pèsètes, ton salaire, pour le boulot que tu as fait avec nous. Je pensais te les donner cette nuit. Mais vu ton état je préfère te les remettre demain.

— Comme tu veux.

— Je te les laisserai chez Sidi Mostafa, le propriétaire du café Raqaça. C'est un homme bon et honnête. Tu le connais ?

— Oui. J'ai été plusieurs fois dans son café.

Kandoussi craignait que je dépense toute la somme en une seule nuit.

— J'ai autre chose à te dire.

— Quoi ? dis-je.

— Il est important que tu gardes le secret de notre affaire. Les trois porteurs qui ont travaillé avec nous sont des hommes courageux. Aucune crainte à avoir de ce côté-là. Mais on ne sait pas ce qui peut arriver. Si jamais on t'arrête et qu'on t'interroge, tu nieras tout, tu ne diras pas que tu travailles avec nous. Ils te frapperont. Sois courageux et n'aie pas peur d'eux.

— Sois tranquille.

— Heureusement, tu n'es pas connu parmi les porteurs dans le milieu de la contrebande.

— Tu penses qu'ils ont torturé Kabil ?

— Je ne pense pas, mais on ne sait jamais. Forcément, pour le faire parler, ils utiliseront la torture.

— Et la camelotte, est-elle en lieu sûr ?

— On l'a livrée à son propriétaire, l'Hindou, le matin même.

— Je comprends.

— À présent, il vaut mieux que tu ailles dormir dans un hôtel. En tout cas essaie de changer de lieu de séjour. Je vais essayer de te trouver une chambre pour moins de cinquante pèsètes par mois.

— Qui dort dans la cabane en ce moment ?

— Personne. En partant, Sallafa a laissé la clé chez l'épicier. La cabane c'est fini, surtout après l'arrestation de Kabil.

— Tu veux dire qu'elle est surveillée par la police ?

— Qui sait ? Peut-être.

On se leva. La bouteille était encore à moitié pleine. Je lui dis :

— Tu permets que j'emporte la bouteille ?

— Prends-la, mais surtout ne reviens pas chez Leïla la pisseuse.

— Je n'y pense absolument pas. Je m'en vais dormir.

— Tu es encore jeune et la vie est devant toi. Les jours seront longs.

Il paya le garçon pendant que j'attendais dehors. Il me serra la main en me disant :

— Je crois que tu es capable d'aller seul à ton hôtel.

— Je ne suis plus un enfant.

Il sourit et partit.

Je pris la rue des commerçants. Les ruelles étaient fréquentées par les ivrognes, les putains et les pédéras. C'était minuit. À la place de Jnane Qabtane, un jeune homme soûl me barra le chemin. La rue était déserte :

— Ah ! Beau gosse, où vas-tu ?

— Est-ce ton affaire ?

Il tendit la main vers ma bouteille.

— Et cette bouteille, ne nous est-elle pas destinée ?

— Lâche-moi et va-t'en.

J'essayai de l'éviter.

— J'habite tout près d'ici, me dit-il sur un ton agressif. Là, dans la ruelle Zinana. Viens avec moi, on va passer la nuit ensemble.

Il ajouta en essayant de me caresser la joue :

— Pourquoi tu es si difficile ?

— Que veux-tu au juste ?

— Passer la nuit ensemble.

Je pris la bouteille par le goulot et lui dit, menaçant :

— Pourquoi tu ne passerais pas la nuit avec ta mère ou avec ta sœur ?

Il se mit à hurler :

— Tu insultes ma mère. Je vais te régler ton compte sur-le-champ.

Je reculai, il se rua sur moi en m'envoyant son pied dans le bas-ventre. Je vis les étoiles de la douleur. Avec mes mains je protégeais mes organes. Il me donna un autre coup de pied au même endroit. Je tombai en me roulant sur les marches. La bouteille se cassa. Il me restait le goulot tranchant entre les mains. J'évitai un coup de poing au visage, mais en reçus un autre à mon bras. Les coups pleuvaient. La voix d'une jeune femme criait d'une fenêtre :

— Ça suffit. Arrête. Ne le frappe pas. Il est plus jeune que toi.

J'évitai un autre coup. Il perdit l'équilibre et tomba sur la nuque. Je ramassai toutes mes forces et lui envoyai un coup de pied en plein visage. La jeune femme criait :

— Mais arrêtez ! Vous allez vous entre-tuer !

Il cachait son visage pour parer aux coups. Avec le bout tranchant de la bouteille je lui déchirai la main avec laquelle il se protégeait. Il hurla comme une bête :

— Mon visage ! Ô ma mère ! Mon visage ! Que Dieu maudisse ta religion !

Je pris la fuite le laissant avec sa douleur et ses injures. La jeune femme dit :

— C'est ce que vous vouliez ! C'est bien ce que vous cherchiez !

En courant je ratai quelques marches. J'avais du sang sur le visage et sur la main qui tenait la bouteille. J'entendais ses hurlements lointains. Je mis un mouchoir sur mon nez qui saignait. En arrivant au Derb Ben Abbou je trébuchai et tombai. Je laissai là la bouteille et le mouchoir et me traînai jusqu'à la porte de la pension. Les fenêtres étaient ouvertes et la chambre éclairée. J'appelai Zailachi d'une voix affaiblie. Il se pencha à la fenêtre. Il était avec Naïma et Fouzia. Il dit :

— Mohamed ! Qu'as-tu ?

— Viens vite !

Une seconde après il m'ouvrit la porte. Il était pieds nus et tenait un couteau à la main. Tout en essuyant le sang de ma bouche avec la manche de mon pull, je lui dis :

— Je me suis battu avec un ivrogne. Je crois qu'il me suit.

Bouchta se pencha à la fenêtre et dit :

— J'arrive !

— Il est seul ? demanda Zailachi.

— Oui ! dis-je en crachant du sang.

— Espérons qu'il t'a suivi !

Zailachi partit en courant, je le suivis en trébuchant. Au tournant, il ralentit. Il s'arrêta puis jeta un coup d'œil sur la ruelle.

— Où l'as-tu laissé ?

— Au niveau des marches de Jnane Qabtane.

Bouchta nous rejoignit pieds nus et armé d'un bâton. Le gars avait disparu. La jeune femme à la fenêtre nous dit :

— Il est parti. Soyez raisonnable. Vous avez réveillé tout le quartier.

Des hommes et des femmes étaient sur les terrasses et aux fenêtres pour suivre les événements. Une flaque de sang à l'endroit où je l'avais laissé. Nous suivîmes les traces de sang. Il avait disparu.

— Rentrons ! dis-je.

— Il l'a échappé belle, le fils de pute ! dit Zailachi.

Je leur ai raconté en détail comment l'incident s'était déroulé. Bouchta nous suivait sans rien dire. Il était connu pour ne pas être très courageux, mais sa présence parmi nous était réconfortante. Hamid me demanda si je connaissais la jeune femme à la fenêtre.

— Non. Qui peut-elle être ?

— Elle s'appelle Fatiha la Charifa. Son mari était un flic tuberculeux qui se soignait à domicile. Un de

ses amis venait souvent le voir à la maison. Fatiha buvait et fumait avec cet ami. Des fois, le mari les accompagnait et buvait jusqu'à cracher du sang. Je crois qu'il savait que sa femme le trompait avec son ami. Un soir il les a surpris en plein flirt. Il a sorti un couteau, mais l'ami avait un revolver. Il a tiré et il a tué le flic tubard. Enfin, il est mort à l'hôpital.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait à la femme ?

— Es l'ont interrogée et puis ils l'ont libérée.

Bouchta fit ce commentaire :

— Les histoires de femmes et de l'amour sont souvent sales.

Hamid continua :

— Elle a eu deux filles avec son mari. Elle a été élevée par les chrétiens qui en ont fait une infirmière dans leur hôpital de la mission catholique. Elle parle trois langues, mais son esprit est dans son sexe, comme la plupart des femmes.

Naïma le Sourire et Fouzia l'Amour étaient à la fenêtre. Hamid leur demanda d'ouvrir. La porte n'était pas fermée. En rentrant dans le hall de la pension, j'entendis les voix et les rires des pensionnaires. Le gardien, un alcoolique, vint vers nous :

— Ça s'est bien passé ?

Hamid répondit :

— Maudite soit la religion de la vie et maudit celui qui l'aime.

Ils veillaient dans ma chambre. Hamid, Zaïlachi et Bouchta profitaient de mon absence. C'était l'unique chambre avec fenêtre donnant sur la rue Ben Abou.

Bouchta s'adressa à sa petite amie :

— Fouzia, va à la cuisine et mets un peu d'eau à chauffer.

Hamid remarqua la déchirure de mon pantalon :

— Viens avec moi dans l'autre chambre.

Il sortit un pantalon de laine de sa valise et me le donna :

— Attends que Fouzia apporte l'eau chaude pour nettoyer tes blessures.

J'ai demandé un verre de cognac. Fouzia vint avec l'eau chaude et Naïma avec le cognac. Fouzia me demanda de me déshabiller. J'hésitai.

— Tu aurais honte ?

J'étais à côté d'elles en tricot de peau et en slip. Elles s'occupèrent de moi. J'avais du plaisir à me laisser faire. Hamid ouvrait une nouvelle bouteille de cognac quand on entendit frapper très fort à la porte. Je voulus me lever. Hamid m'en empêcha :

— Reste où tu es. Ça doit être un proxénète pour frapper aussi fort.

De nouveaux coups sur la porte.

— Qui est là ? demanda Hamid.

Une voix répondit de manière agressive :

— Ouvre la porte !

Les filles :

— La police ? Seule la police s'annonce avec une telle violence.

Bouchta :

— Cache la bouteille.

J'étais assis sur le matelas, Bouchta et les filles sur le lit. J'étais inquiet. La bouteille à la main je regardai par la fenêtre. Je vis deux policiers en tenue. Hamid ouvrit la porte.

— Pourquoi as-tu tardé à ouvrir ? dit l'un d'eux.

Il le bouscula sans même lui laisser le temps de répondre pendant que l'autre flic envahissait notre chambre :

— Des filles, de la boisson. Allez, parlez !

Il me réclama la bouteille que j'avais gardée, l'examina :

— Vous buvez du cognac Terry ! Tes papiers !

— Je n'en ai pas.

Se tournant vers Bouchta :

— Et toi ?

Il sortit sa carte d'identité et la lui tendit. Il la regarda et la mit dans sa poche. Quant aux filles il leur dit :

— Vous vous prostituez à votre âge ! Mettez vite votre djellaba.

Hamid et moi nous étions liés par les mêmes menottes. Il y avait dans le hall trois jeunes gars et deux filles surveillés par la police. Deux gars avaient les mains attachées, le troisième partagea ses menottes avec Bouchta. Les filles nous suivaient, elles avaient les mains libres. Nous sommes passés par le chemin qui mène vers la Casbah. Les deux gars murmuraient quelque chose. Le flic cria :

— Silence ! Il est interdit de parler.

Sur la place de la Casbah, des jeeps nous attendaient. Nous sommes montés dans deux voitures, la deuxième réservée aux filles. Nous étions une bonne prise pour la police, cette nuit. Arrivés au souk du blé, notre voiture partit vers le poste de la brigade criminelle et l'autre vers le grand socco. Ils devaient certainement les emmener au poste de police du petit socco.

Ils nous firent entrer dans un bureau et nous fouillèrent un par un. Ils nous retirèrent les ceintures, les lacets de chaussures et l'argent. Ils nous laissèrent les cigarettes et les allumettes. Ils trouvèrent un canif chez les trois gars.

— Que faites-vous avec ça ? On verra plus tard.

Après avoir enregistré nos noms, un flic nous emmena, Zaïlachi et moi, dans une cellule où croupissaient trois prisonniers. Deux d'entre eux se réveillèrent. Il nous enleva les menottes et nous poussa violemment au fond de la cellule. Il ferma la porte avec une grande brutalité. Dans ces lieux, tout geste doit être exécuté dans l'intention de punir. Je touchai mon poignet gauche qui me faisait mal. Je regardai la porte verrouillée. Elle était encore plus solide que les deux autres portes derrière lesquelles il m'était arrivé d'être enfermé. Plus j'avancais plus les portes devenaient solides. Mais là j'étais dans une vraie prison. Hamid s'était assis par terre les bras sur les genoux :

— Assieds-toi. Tout ça arrive à cause du vin et des femmes dans un pays musulman gouverné par des chrétiens. Nous ne sommes ni des musulmans ni des chrétiens.

J'étais assis en face des deux hommes éveillés. Le sol était gelé. Sur les murs et le plafond, la moisissure de l'humidité. Dans un coin, un w. - c. et un robinet d'eau. En fait tout ce dont l'homme a besoin devient ici un objet rare et un moyen de punir. Une odeur insupportable nous envahissait de temps en temps. Hamid nous offrit des cigarettes. Le troisième gars accroupi dormait toujours.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda Hamid.

— Soûl.

— Tant mieux pour lui, surtout avec ce froid. Et vous, vous êtes là depuis combien de temps ?

— On a été arrêté ce soir. On jouait aux cartes dans le café Debbou.

C'était toujours le même qui parlait. L'autre fumait sans dire un mot, la tête baissée. Il ne relevait la tête que pour tirer profondément sur sa cigarette. Le matin on grelottait de froid. À chaque fois que l'un de

nous se levait pour aller au w. - c., on retenait notre souffle en cachant notre visage entre les genoux. On but beaucoup d'eau. Ça m'arrive à chaque fois que je me soûle. Hamid se mit à faire de la gymnastique. Il était de bonne humeur :

— Viens faire comme moi si tu veux te réchauffer.

— Non. Pas maintenant.

Les autres le regardaient avec curiosité.

— Viens ! Tu es paresseux ! Il n'y a pas mieux pour te débarrasser de la fatigue et du froid.

— Mes blessures me font encore mal. Si je fais les mêmes mouvements que toi, je saignerai de nouveau.

Il haletait et respirait difficilement. Il cracha dans les w. - c. Il ouvrit le robinet d'eau, se lava le visage et mouilla ses cheveux. Il s'accroupit et urina. Il versa de l'eau sur son sexe et se lava les mains. Il but un peu d'eau et revint s'asseoir à sa place. Des gouttes d'eau tombaient de ses doigts. Il baissa la tête. Il respirait calmement. Il leva la tête. Nous nous regardâmes en souriant puis il éclata d'un grand rire. Je n'arrivai pas à arrêter mon rire. Il dit :

— Fils de pute ! Ils nous ont cueillis comme le chat prend les souris.

— Où ont-ils emmené les filles ?

— Au commissariat du petit socco.

— Est-ce que tu penses qu'ils vont nous juger pour des histoires de mauvaises mœurs ?

— Non, je ne pense pas. Nous n'avons pas perturbé l'ordre. On était en train de boire avec deux putains. C'est tout.

— Combien de jours vont-ils nous garder ici ?

— Aujourd'hui nous sommes samedi, n'est-ce pas ? Donc il faut compter lundi ou mardi. Tu as de la chance. Bouchta aussi a de la chance, c'est un simple tailleur.

— Moi, j'ai de la chance ?

— Oui. Tu n'as pas d'antécédents. Tu n'as jamais été en prison. Moi, j'ai pas mal d'antécédents. Ils vont m'accuser de vols que je n'ai pas commis.

— Pourquoi ils n'ont pas mis Bouchta avec nous ici ?

— C'est un hasard. Je ne pense pas qu'ils l'aient mis dans l'autre cellule intentionnellement. Ils le libéreront lui aussi lundi ou mardi.

— Comme ça, aussi facilement...

— Tu verras.

— Et les filles, Naïma et Fouzia ?

— Elles aussi seront libérées. Dans le pire des cas, ils vont les obliger à intégrer le bordel obligatoire pour la visite médicale hebdomadaire. Je pense que Bouchta va épouser Fouzia.

— Il l'aime ?

— Je ne sais pas. Mais il a dit qu'il voulait vivre avec elle.

— Et toi ?

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Tes liens avec Naïma ?

— Tu es fou. Elle fait partie de toutes ces putains que je connais. Je ne suis pas né pour épouser une putain.

J'entendis des pas derrière la porte. Tous nos regards se fixèrent sur cette porte. Nous faire peur. Nous intimider. Tous ces gestes et ces mouvements, tous ces bruits, pour punir et pour faire peur. On fit entrer deux vieillards. L'un portait une théière géante, un grand panier et des tasses en aluminium, et l'autre tenait un grand sac blanc plein de pain. Ils nous saluèrent. Un flic était derrière eux. Ils nous offrirent du pain et du thé vert. Le flic nous dit :

— Vous avez un quart d'heure pour vider vos tasses.

Les deux vieillards s'en allèrent et le flic verrouilla la porte. Il ne ferma pas la lucarne. Le pain et le thé nous ont réchauffés. On mangeait en silence. Hamid me conseilla de ne pas manger tout le pain. Il fallait en garder un morceau pour le lendemain, car en prison on ne donne à manger qu'une fois par jour. Hamid offrit une cigarette aux autres prisonniers. Nous en partageâmes une autre Hamid et moi. Les deux

gars arrêtés au café Debbou mangèrent tout leur pain. Le troisième, à l'instar de nous deux, garda plus de la moitié de sa ration. Je bus beaucoup d'eau du robinet. On fumait en silence. Je sentais un peu de chaleur circuler dans mon corps. On buvait le thé à petites gorgées.

Passer sa vie dans ce lieu, entre ces murs, dans cette misère ? Jouer nos rôles, ceux qui composent notre vie, les jouer jusqu'à la lie, jusqu'au dégoût, jusqu'à avoir la nausée de notre passé et de notre présent. On finira par atteindre le silence éternel, disparaître les uns après les autres. Le plus malheureux sera le dernier à disparaître.

L'homme qui nous avait servi le thé vint reprendre les tasses, suivi par un flic. Nous avalâmes la dernière gorgée et nous déposâmes les tasses dans le grand panier. Il nous dit en partant :

— Que Dieu nous dispense de ce boulot et vous d'être là !

Certains répondirent :

— Amen !

Le flic referma la porte avec la même brutalité. Cette violence ne me choquait plus, ne m'effrayait plus. Avec le temps on s'habitue à tout, même à la violence. D'ailleurs on ne fait plus attention à tous ces gestes et mouvements, ni même à notre situation.

Hamid sortit un crayon et se mit à écrire sur le mur.

— Qu'est-ce que tu écris ? lui demandai-je.

— Deux vers du poète tunisien Qassen Chabbi.

— Et qu'est-ce qu'il dit ce poète ?

— Voilà ce qu'il dit :

*« Si un jour le peuple désire la vie
Il faut que le destin réponde
La nuit s'achèvera quoi qu'il arrive
Et le joug se brisera absolument. »*

— Formidable !

— Tu comprends ce qu'il veut dire ?

— Non, mais c'est formidable. Je sens que c'est très beau. Qu'est-ce qu'il veut dire ?

— Vouloir la vie. Voilà ce que ça signifie.

— C'est quoi vouloir la vie ?

— Cela veut dire que si un peuple ou un homme est opprimé, s'il est en esclavage et s'il veut se libérer, Dieu répond à cette volonté, comme l'aube répond et comme les chaînes se brisent grâce à la volonté de l'homme.

— Je comprends à présent.

Les gars suivaient avec attention les explications d'Hamid. Je lui dis :

— Tu as de la chance.

— Moi ?

— Oui, toi, tu as de la chance.

— Et pourquoi ?

— Parce que tu sais lire et écrire.

— Toi aussi tu peux apprendre à lire et à écrire quand tu veux.

Il écrivit quelque chose sur le mur et me demanda de lire en soulignant les lettres avec le crayon :

— Je ne sais pas.

— Ça, c'est Alef. Et ça, c'est quoi ?

— Je ne sais pas non plus.

— C'est un Ba. Et celui-là ?

— Ta.

— Comment ? Tu sais ?

— Parce que j'ai toujours entendu les gens dire Alef, Ba, Ta...

— Tu as raison.

Je répétais avec lui les trois lettres, puis il dit :

— De ces trois lettres on peut sortir certains mots connus, par exemple : AB (père), BAB (porte), BAT (passer la nuit), etc. Tu sais, un jour je t'apprendrai. Tu as de bonnes dispositions pour cela.

Je lui demandai de me répéter les vers du poète tunisien et les appris par cœur.

Le soir, le troisième gars se mit à marcher dans la cellule. Il était très perturbé. On ne disait rien. Il prit

sa part de pain qu'il avait gardée, l'émietta et la jeta dans les w. - c. Je regardai Hamid. Il me murmura :

— Ce n'est pas notre affaire. Il est libre de faire ce qu'il veut de son pain et aussi de lui-même.

Les deux autres gars le regardaient, mécontents, je pensais : si ce gars se mettait à pratiquer sa folie, ça pourrait mal tourner. L'un des deux lui dit :

— Pourquoi tu as jeté le pain dans les w. - c. ?

La réponse fut rapide et violente :

— Je suis libre de faire ce que je veux de mon pain.

— Mais tu as jeté un bien d'Allah.

— Je suis libre.

L'autre intervint :

— Tu es de la merde.

— C'est toi la merde.

Il se mit ensuite à se taper la tête et les mains contre le mur jusqu'à ce que le sang coule. Hamid se leva et frappa à la porte. Le gardien ouvrit :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Un des gars s'est cogné la tête contre le mur. Il saigne.

Hamid revint s'asseoir en disant :

— C'est tout ce qu'il y a à faire.

Le gars, provocateur, commenta :

— C'est la punition immédiate d'Allah.

Deux flics en civil et un gardien pénétrèrent dans la cellule.

— Qu'est-il arrivé ? demanda un flic en civil.

Hamid prit la parole.

— Il a émietté un morceau de pain et l'a jeté dans les w. - c. Ensuite il s'est mis à frapper le mur avec ses mains et sa tête.

— Que s'est-il passé juste avant ?

— Rien, répondit Hamid.

— Pas de bagarre ?

— Non. Pas de bagarre. Demandez-lui quand il reprendra connaissance.

Ils regardèrent les traces de sang sur le mur.

— On verra plus tard s'il ne s'est pas disputé avec l'un de vous avant de se cogner contre le mur.

Le gars était par terre, comme endormi, le sang coulait de ses blessures. Un quart d'heure plus tard des infirmiers le transportèrent. Il avait perdu beaucoup de sang.

— Il doit être malade, dis-je.

— Il n'a qu'à faire ce qu'il veut de son propre corps. Il doit être très accoutumé au kif et à l'alcool, dit Hamid.

Un des gars dit :

— C'est la malédiction de Dieu ou celle des parents.

Un autre :

— Allah punit chacun selon ses actes.

Nous n'avions plus de cigarettes et les mégots étaient trop courts. J'en fumai un quand même.

Le lundi matin nous nous réveillâmes fatigués. Hamid ne fit pas sa gymnastique. De nous tous il était le moins fatigué. Il devait avoir l'habitude de la prison. J'avais envie de vomir. Les deux gars étaient

accroupis. Si quelqu'un va aux w. - c., je ne pourrai pas me retenir de vomir. Mon état me rappelait cet après-midi au port. Triste mémoire ! On ouvrit la porte, et le gardien m'appela. En me levant je sentis une fatigue dans les genoux et un peu de vertige. Je fis mes adieux aux gars, comme si je n'allais pas revenir. Je suivis le gardien en traînant mes chaussures sans lacets. Quitter cette cellule c'était déjà une forme de liberté. On pénétra dans une petite salle. Un appareil photo à trépied y était au milieu. Le gardien s'éclipsa. Le photographe m'installa sur un banc face à l'objectif. Il faisait chaud. Tout me paraissait chaud. Évidemment ! Je sortais d'un frigo ! Il régla la position et me demanda de regarder l'objectif et de ne plus bouger. Il me prit d'autres photos de profil. C'était pour le dossier. Ainsi, je constituais mon premier dossier chez la police. Je déposai mes empreintes digitales ; je dis mon nom, je l'épelai. Un flic en civil entra et dit quelque chose au photographe qui était un Marocain. Ils parlaient tantôt en français tantôt en espagnol. Il me tendit une feuille de papier tapée à la machine :

— Sais-tu signer ?

— Non.

Le flic dit en espagnol :

— Comment ? Quelle question tu lui poses ! Il est comme la plupart des Marocains, analphabète.

— Oui, c'est naturel, dit le photographe.

On m'ordonna de signer avec le pouce. Je n'osais pas leur demander ce qu'il y avait d'écrit sur la feuille. Je lui dis que de toutes les façons je n'avais rien fait de grave.

— Ce n'est pas mon affaire, répondit-il. Descends voir le gardien qui t'a amené ici.

Le flic me demanda quel métier je pratiquais.

— Nada ! lui dis-je.

— Avec quoi tu vis alors, si tu ne travailles pas ?

— Oh, comme ça ! Je fais n'importe quel boulot.

— Allez, va !

Je traînai ma chaussure. Je ne trouvai pas le gardien en bas. Je restai dans le couloir, la porte ouverte. Je voyais les gens passer dans la rue. Deux hommes entrèrent, en passant ils me bousculèrent. Des flics en civil ? Le gardien vint me trouver :

— C'est terminé avec le photographe ?

— Oui.

Il me fit entrer dans le bureau. Il y avait là deux autres flics. Ils me firent signer du pouce une autre feuille écrite. Je laissai de nouveau mes nom et prénom. Ils me remirent mon argent, la ceinture et les lacets. Qu'ont-ils écrit me concernant sur cette feuille ? Ils peuvent tout écrire et tout me faire dire tant que je ne sais pas lire. Je n'osais pas leur demander de la lire avant que je la signe. Peut-être me remettraient-ils en prison si je faisais cette demande. Le gardien me dit :

— Va-t'en à présent.

Je sortis du bureau, oubliant ma fatigue. À la sortie je butai contre un homme. Je m'excusai. Il me poussa contre le mur en hurlant :

— Regarde devant toi, espèce d'âne.

Je me baissai pour ramasser une chaussure que je venais de perdre. Seule la police est capable d'une telle brutalité ! Dehors je remis ma ceinture et nouai les lacets de mes chaussures. C'était un jour

ensoleillé et froid. Je respirai profondément, j'entrai dans un petit restaurant situé au grand socco et commandai de la purée de fève. Je mangeai en pensant à l'argent que Kandoussi avait laissé pour moi chez le propriétaire du café Raqaça.

XII

Le réveil sonna. Je tendis la main dans l'obscurité et l'arrêtai. C'était cinq heures du matin, j'avais encore envie de dormir. Dans une heure le bateau allait entrer dans le port. Je regardai Naïma qui dormait tranquille, sans soucis. Je n'aime pas vivre avec une femme qui ne s'occupe pas, qui ne sait qu'ouvrir les jambes, à moi ou à d'autres.

Bouchta s'est marié avec Fouzia. Naïma doit penser que je finirai par l'épouser. Je m'habillai et pris le panier de marchandises. J'éteignis et sortis sans faire de bruit. Au rez-de-chaussée, je me lavai le visage avec une eau glacée. Je réveillai le concierge. Il frappa de ses mains quelque chose d'imaginaire, c'était une habitude quand on le réveillait.

— Hé, Abdeslam, je suis Choukri. Je vais sortir, lève-toi pour fermer la porte derrière moi.

Il soupira puis se leva, fatigué. Il m'ouvrit la porte :

— Que Dieu t'aide.

Je le saluai et m'en allai dans la rue déserte. La nuit a englouti toute la misère. Les gens qui ont une bonne étoile ne sont jamais obligés de se lever à cette heure-là.

Je m'arrêtai un instant en haut de Bab Aça et jetai un regard sur la mer. Elle était un peu agitée. À l'entrée du port, Boussaf était en train de manger de la purée de fève pour son petit déjeuner. Il commanda un bol pour moi. Je me suis mis d'accord avec lui pour qu'il travaille avec moi pour trois mille francs. Il me dit :

— J'ai entendu dire que les bateaux vont être pleins de Juifs qui fuient en Palestine.

— Ceux qui m'intéressent ce sont les soldats français et les Dakarois qui partent pour l'Algérie. Ils ne marchandent pas trop. Les Juifs sont pour la plupart des commerçants. Même ceux qui ne le sont pas s'y connaissent en affaires.

— Mais ils quittent le Maroc pour toujours. Ils sont obligés d'acheter des cadeaux pour avoir des souvenirs de la dernière ville qu'ils ont vue au Maroc.

— On verra.

On prit place dans la petite barque. Boussaf ramait. Je pensais à Oran et à ce vieil homme qui hurlait après moi : « Allez va ! fais attention à droite, espèce de Riffain paresseux. Tes yeux sont encore pleins de sommeil, je dirai à Monsieur Segondi qu'il te prenne pour éplucher les patates pour sa femme. Allez frappe bien les mulets. Tu ne sers qu'à éplucher les patates et à laver la vaisselle... »

On partait à la même heure travailler dans les vignes. Le vieux était impitoyable. En fait c'est ma petite aventure avec le beau gosse qui m'a sauvé d'Oran. Sinon je serais encore là-bas en train de trimer. L'image de ma mère se confondait avec celle de ma tante. Je comprends aujourd'hui pourquoi elle me

traitait avec tant de gentillesse ; elle n'avait pas d'enfant.

Boussaf me montra du doigt le bateau qui s'approchait du port. Il arrêta de ramer seul. Je me mis à l'aider. Quand on arriva tout près de la coque, un soldat français nous cria :

— Qu'est-ce que vous avez à vendre ?

Je fis signe pour qu'il attende. Boussaf jeta la corde en direction du soldat :

— Attrapez la corde !

Plusieurs mains l'attrapèrent. Un soldat noir tenait le bon bout. Je lui dis :

— Accroche-la bien.

— Allez montez !

Je montai rapidement. Des voix m'encourageaient :

— Bravo ! Allez ! Courage ! Très bien.

Un Sénégalais me donna un dernier coup de main. Boussaf avait accroché le panier à l'autre bout de la corde. Je tirai pour faire monter la marchandise. Un soldat sénégalais me dit :

— Qu'as-tu à nous vendre, cher ami ?

Je répondis sans le regarder :

— Des montres suisses, des châles, des nappes japonaises, des briquets.

Un soldat français m'aida à débarquer le panier en me disant :

— Bon, voyons ce que tu as.

Je sortis un bocal plein de montres. Le reste de la marchandise, je ne voulais pas le montrer encore. Je leur dis :

— Ça c'est une montre !

— Combien ?

— 5 000 francs.

— Elle n'est pas truquée ?

— Je ne vends pas de montres truquées.

— Bon. 3 000 francs.

— Non. 4 000 francs.

— Non. 3 000 et n'en parlons plus.

— Prends-la. Elle est à toi.

Je me disais : il suffit qu'un d'entre eux achète une chose pour que les autres se précipitent. Ça n'a pas raté. Ils m'arrachaient les montres l'un après l'autre. Mes poches se remplissaient de billets au fur et à mesure. Un soldat qui avait changé d'avis vint vers moi :

— Rends-moi mon argent et reprends ta montre.

Attention ! Si je cède, tous les autres vont regretter leur achat. Il faut tenir bon.

— Pourquoi ?

— On m'a dit que tes montres sont truquées.

— Écoute, celui qui t'a raconté ces histoires n'a pas assez d'argent pour se payer une aussi jolie montre que la tienne.

— Tu ne veux pas me rendre mon argent ?

— Sois un homme ! Tu l'as achetée en toute liberté.

Des dizaines de regards suivaient l'affaire attentivement.

Il y eut quelques murmures. Le gars me dit :

— Bon, d'accord, je la garde.

Je partis vers la cale où se trouvaient les Juifs. Une odeur d'humidité, une vieille femme juive me dit d'une voix lasse :

— Qu'est-ce que tu vends, petit ?

— Des châles et des nappes japonaises.

D'autres femmes juives arrivèrent.

— Montre-nous ce que tu as dans ton couffin, dit l'une d'elles.

Une jeune fille cria de joie près de sa mère :

— Maman ! Comme c'est joli, la couleur de ce châle !

— Combien ? dit la mère.

— 1 000 francs.

— 700.

Si je ne vends pas vite avant l'arrivée d'autres vendeurs, je vais tout perdre. Un vieil homme avec une longue barbe et un ventre assez impressionnant intervint :

— Le tissu de ce châle est de mauvaise qualité. Un lavage et puis la couleur s'en va.

La femme dit :

— Tais-toi. Ce sont des choses qui regardent les femmes.

— Mais je connais bien cette marchandise que les Hindous vendent en gros à Tanger, poursuivit le vieil homme.

Difficile de faire des affaires avec les vieux. Ils prétendent tout savoir, tout connaître.

Les femmes ne tenaient pas compte du commentaire du vieil homme. Elles m'achetaient sans trop marchander. Lui disait : « Vous êtes folles. Ça ne vaut rien ce que vous êtes en train d'acheter. »

Elles s'arrachaient les choses. Des odeurs de vomissures. J'entendis le bruit d'un choc. C'était le bateau qui accostait. J'emportai l'argent et disparus dans la foule, pendant que mes femmes juives criaient : « Reviens-nous voir avec de nouvelles choses... »

Sur le quai j'entendis un Sénégalais qui m'interpellait. Peut-être voulait-il rendre sa montre ? Je vis tout autour de Rami un attroupement. Le salopard, toujours soûl, et qui vend les montres à moitié prix. Il casse le marché. C'était son habitude. Je lui dis :

— Tu es toujours un dégueulasse ! Un proxénète !

— Avec qui tu parles ? Dis ?

— Avec ton cul.

— Quand on sera en ville, je te montrerai qui je suis.

— Bien. Je te cracherai dans le trou de ton cul.

Boussaf approcha la barque du bateau. Je lui lançai le couffin et descendis la corde. Les paumes de mes mains étaient presque écorchées. La corde se cassa et je me retrouvai dans la barque. Boussaf était en colère :

— Merde pour ce commerce ! Ma barque est cassée.

— C'est le soldat sénégalais qui a coupé la corde.

— Quel travail de cul, merde !

Il rama vite. Les soldats vont nous envoyer plein de choses sur la gueule. Ce ne sera pas la première fois, je les connais bien, ces soldats. Des fils de pute.

Boussaf cria :

— Attention !

On reçut une bouteille de bière vide. On se protégea derrière des planches. Un noir nous insultait en criant, en faisant le geste de nous étrangler. Deux autres bouteilles vinrent échouer dans notre barque.

Je hurlai :

— Ma main ! Que Dieu maudisse votre religion.

Je jetai la planche. Elle flottait. J'essuyai mes blessures. Cela faisait longtemps que mon sang n'avait coulé avec cette douce douleur. Je léchai ma main. Mon sang était bon, un peu salé, un peu sucré. Mes fesses me faisaient mal. Boussaf ne ramait plus, nous étions loin du bateau. Il se mit debout, prit ses organes dans les mains et cria :

— Tenez, prenez ça !

— Ça suffit, ça ne sert à rien ce que tu fais là. Le courant est contre nous.

On s'est remis à ramer ensemble. Après un instant il me demanda ce que je leur avais fait.

— Rien. C'est Rami la cause de toute cette merde.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il cassait les prix des montres, comme d'habitude. Je lui ai promis de lui pisser dans son cul une fois qu'on sera en ville.

— Tu ne leur as pas parlé de la guerre d'Algérie et du Maroc ?

— Non. Pas du tout. Je t'ai dit que c'est Rami la cause.

— Et avec les Juifs ?

— Je t'ai dit que je n'ai parlé politique ni avec les chrétiens ni avec les Juifs. Tu ne veux pas que je dise aux Français et aux Sénégalais de ne pas partir en Algérie, ni aux Juifs de ne pas émigrer en Palestine !

Le courant nous tirait, le vent s'était levé. La rame de Boussaf se brisa, furieux il dit :

— Tu es fou ! Tout ça pour tes misérables trois mille balles !

— Ce n'est pas ma faute.

L'eau entrainait dans la barque.

— Écoute, Boussaf, occupe-toi de vider l'eau de la barque.

— Je vais mettre la rame en arrière pour diriger la barque dans le bon sens.

— Le courant pourrait nous mener vers la jetée du phare.

— On se débrouillera quand on sera près de la côte.

— Ma vie dépend de cette barque, une barque qui n'est même pas à moi.

— Le courant ne nous entraînera pas plus loin que Villa Harris.

— Si tu continues, tu vas m'envoyer dans le courant. Tu ne connais rien à tout ça. Dis, combien me donneras-tu pour dédommager ma barque si jamais elle est totalement foutue ?

— On va essayer d'arriver à terre sain et sauf.

— Je voudrais savoir d'avance combien je toucherai ?

— Si jamais il arrive quelque chose de grave à ta barque, je te donnerai le double du salaire sur lequel on s'est mis d'accord.

— Six mille francs ?

— Oui, c'est ça.

— Pour six mille francs...

La barque s'éleva puis s'abattit dans les flots. Boussaf tomba en arrière. Je pris l'une des rames. Il essaya de se relever en rampant.

— Lâche ! Que Dieu maudisse ta religion.

— Ferme-la un peu. Sinon tu verras plus tard... Il mit sa main sur sa braguette et dit :

— Oui, tu suceras ça.

Il était assis devant, sur un banc. Avec ma ceinture j'attachai la rame à l'arrière de la barque. Il vint de dos et me frappa avec la moitié de l'autre rame. Je pris un gros bâton. Il se mit à hurler de peur.

— Non ! S'il te plaît... Je t'en prie... Non...

Il était pâle, ses yeux effrayés. Je le regardai en face et lui dit :

— Si tu n'arrêtes pas, je t'envoie à la mer.

Je voyais la rame flotter au loin. Je gardais le gros bâton dans la main droite, de l'autre je tenais une casserole avec laquelle j'essayai de vider l'eau de la barque qui tournait sur elle-même. Après un moment, je lui lançai la casserole en lui disant que c'était son tour de travailler. Il se mit calmement à vider l'eau. Je pensais à Naïma. Elle devait dormir encore, ou se reposer, ou rêver. Ce qu'il y a entre nous n'est pas de l'amour. C'est sûr. C'est l'habitude qui est à la base de notre liaison. Je ne crois pas que j'aime son indifférence. Quand elle se réveillera, elle va faire sa toilette et descendre au rez-de-

chaussée pour boire avec le concierge. Je ne crois pas non plus qu'elle refuserait de passer la nuit avec l'un des clients de la pension. Un jour elle m'a dit : « Moi je ne conçois l'amour que dans le mariage. » Je lui avais répondu : « Et moi je crains que mon amour ne meure dans le mariage. » Ce qui fait que notre relation se maintient c'est que nous ne sommes pas possessifs. C'est ainsi qu'un certain amour nous unit.

On s'approchait de la côte de Villa Harris. Les vagues étaient hautes, l'eau trouble. J'avais entendu dire chez les pêcheurs que le loup de mer ne rôde pas dans l'eau trouble. Je sautai le premier et nageai pour rejoindre le sable. Boussaf me suivait. Les vagues me soulevaient puis me laissaient tomber dans le vide. Je portais ma mort sur mes épaules. Quand j'avais rendu visite à un ami, Manolo, qui était à l'hôpital espagnol, je l'avais entendu dire alors qu'il souffrait : « Ô mon Dieu, supprime-moi cette douleur. » Il était atteint d'une maladie incurable et voulait se donner la mort. Il n'avait pas pu le faire car sa mort était protégée par les bonnes sœurs. J'avalai un peu d'eau. Je nageai comme si j'étais au bord d'un puits. Je repris mon souffle et touchai du pied le sable. J'étais debout. Une vague forte me poussa. J'avalai de nouveau de l'eau. J'étais enfin sur la plage. Je criai à Boussaf :

— Ça y est, tu as pied là-bas. Marche !

Je ne sais pas s'il m'entendit. Il nagea jusqu'au bout. La barque était loin de nous, ballottée par les vagues. En sortant de l'eau, il tourna son regard vers la barque isolée, en proie aux courants. Dans sa colère il y avait un besoin de vengeance. Il ne fallait pas le craindre ni montrer de la faiblesse, il fallait éviter d'être l'agneau docile qui donne sa nuque au couteau. Ne pas se laisser faire, ne pas se laisser vaincre. S'il arrive à avoir le dessus, il me prendra tout, il me laissera sur place. J'étais sur mes gardes. Il s'approcha. Je reculai. Il me dit :

— Viens, on va voir ce qui va arriver à la barque.

Il marchait devant. Rejetée par les vagues vers la plage, la barque s'échoua. On la retira difficilement de l'eau. Boussaf l'examina et dit :

— Elle doit être pleine de trous et de fissures.

— Où exactement ? Moi je ne vois ni trous ni fissures.

Il hurla :

— Je connais bien ma barque !

— Enfin qu'est-ce que tu veux maintenant ?

— Ça vaut dix mille francs.

— Et pourquoi dix mille francs ?

— Tu paies oui ou non ?

— Je te donne six mille comme convenu.

— Bon, alors prends !

Je reçus un coup en plein visage. Je vis des étoiles. Je reculai un peu pour retrouver mon équilibre. Il se rua sur moi comme un taureau. Il avait une telle force que je craignais sérieusement pour mes os. J'esquivai ses coups, il frappait n'importe où, même dans le vide. La pluie se mit à tomber. Il me dit :

— Fils de pute ! Tu crois que tu vas me traiter à présent comme quand nous étions dans la barque ! Ici tu vas vomir tes tripes. Tu vas chier !

Je dansais devant lui pendant qu'il me cherchait avec tout son corps, prêt à bondir. Il hurlait de haine. Il faisait appel à mon courage. Il fallait économiser mon énergie, et le laisser attaquer. Il se mit à rire en brandissant le poing :

— Tu es lâche. Qui viendra à présent à ton secours ?

Je ne répondais pas. J'organisais ma défense. Il fallait se préparer à l'attaquer par surprise. Il se jeta sur mon bas-ventre. Je le tins par la nuque et lui donnai un coup avec mon genou. Il leva la tête. Je ne la ratai pas. Deux, trois coups dans son visage. Il hurla et tomba par terre plié en deux. Du sang coulait de son nez et de son pied. Planté dans le sable, un tesson de bouteille. Les blessures de Boussaf étaient profondes. Mon corps tressaillit. La vue de ce sang qui coulait abondamment sous la pluie et que le sable

buvait me fit horreur. Je ne sais pourquoi cette fois-ci j'eus cette réaction. La pluie me parut comme des veines humaines qui se vidaient. Je me rappelai le mouton égorgé dans le Rif et le bol mis sous sa gorge pour recueillir le sang que devait boire ma mère malade. Je pris six billets de mille francs. Ils étaient froissés et mouillés. Je les jetais à ses pieds et m'en allai. Je l'entendais dire :

— Reviens, fils de pute. Reviens que je te crache dans le trou du cul.

Je pris le bus. Le contrôleur à qui je tendis un billet mouillé me dit :

— Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien de grave.

Tous les voyageurs me regardèrent. Je vis à travers la vitre la côte, je vis Boussaf s'approcher de la barque en traînant le pied.

Je descendis au grand socco. Mon aspect attirait le regard des passants. Une dame dit à une autre sous un joli petit parapluie :

— Tu as vu ce jeune homme ? Quel pauvre gars !

L'autre répondit :

— Il a dû avoir une catastrophe.

À l'entrée de la pension, je trouvai le concierge en train de raconter des blagues à la femme de ménage qui était en train de laver le parterre. Elle lâcha la serpillière quand elle me vit et dit en même temps que le concierge :

— Qu'est-il arrivé ?

— Rien. Juste trempé par la pluie.

Je montai dans ma chambre. La porte était ouverte. Les choses n'étaient pas à leurs places. La putain, fille de putain, venait de faire un sale coup ; elle était partie en emportant avec elle tout ce qu'elle avait pu trouver d'intéressant : le transistor, le réveil, cinq montres, une douzaine de briquets. Je descendis interroger le concierge :

— Tu n'as pas vu Naïma quand elle est sortie ?

— Non, il s'est passé quelque chose ?

— Non. Rien. Je crois qu'elle est partie pour toujours sans me dire au revoir.

— Il n'est rien arrivé... ?

Je lui dis non de la tête puis montai à la chambre me changer. Elle m'avait laissé mes habits. Elle allait certainement recommencer sa vie avec un autre amant, quelque part, comme elle avait déjà fait avec Hamid, Zaïlachi et avec moi. C'est moche ! Mais il le faut bien.

XIII

Ce soir-là, je suis arrivé au café Moh avec, sous le bras, un magazine d'artistes arabes. Je l'avais acheté pour regarder les photos des actrices et des danseuses orientales. Ces images me servaient parfois de support pour me masturber. Quand il était de bonne humeur, Abdelmalek, le frère d'Hamid, me lisait les articles de la revue. Il avait quitté l'école à Tétouan et préférait traîner dans les bars et les cafés à Tanger. Sa famille vivait à Asilah. Il était devenu notre écrivain et lecteur public. Rares étaient les patrons de café qui savaient écrire leur nom. Abdelmalek nous lisait les journaux et les magazines. Quand il lisait les nouvelles politiques concernant les pays arabes, le patron du café arrêtait la radio et imposait le silence pour suivre la lecture et aussi les explications qu'il donnait. Parfois, il laissait de côté le journal, se levait et se mettait à faire des discours politiques. Il étalait ainsi toutes ses connaissances, citant souvent des versets du Coran, des hadiths – dires du Prophète – et des commentaires des compagnons de Mahomet. Lorsque quelqu'un lui demandait des éclaircissements, il en profitait pour nous faire bien sentir sa supériorité, pour nous rappeler notre analphabétisme et souligner notre ignorance. Certains disaient quand il terminait son discours : « La parole d'Allah est vérité ! » Il les corrigeait : « Mais non. Demandez pardon à Allah. Ce n'est pas parole de Dieu ce que je dis, c'est moi qui parle, pas Allah ! » Souvent des clients l'interrompaient pour lui offrir un sebsi de kif. Il s'arrêtait le temps de fumer un peu et d'avalier quelques gorgées de thé à la menthe. À la fin de son discours toute la salle le remerciait et le félicitait. Le patron du café lui offrait un grand verre de thé à la menthe, du pain et du beurre. Certains soirs je l'invitais à dîner dans un de ces petits restaurants du petit socco, et nous poursuivions la soirée dans des bars ou dans un bordel. J'étais fier d'être en compagnie d'un homme cultivé comme lui. Il répondait à toutes mes questions, je ne comprenais pas tout.

Je l'ai trouvé un soir assis au café Moh avec Grida, Mes-sari et le vieil Afiouna, vendeur de kif et de haschich. Je commandai à Si Moh un grand verre de café noir serré et pris pour cinq pèsètes de kif. Ils parlaient du roi Farouk, de Mohamed Neguib, de la politique de Nasser et de la révolution du 23 juillet. Je voulais participer à la discussion. Je fumai un premier sebsi et en préparai un second que je tendis à Grida. Il le refusa. Quand je lui tendis le sebsi, Abdelmalek me dit :

— Garde ton kif. Nous en avons aussi.

Messari intervint :

— Laisse-nous discuter tranquillement.

Les salauds ! Ils sont gonflés ! Je ne suis pas de leur niveau ! Ils m'excluent ! Même Abdelmalek est complice. Il me méprise ! Je fumai sebsi sur sebsi en pensant à me venger. J'achetai deux morceaux de majoun et les avalai en buvant du café fort. Kamal le Turc entra au café, soûl. Je l'invitai à s'asseoir avec

moi. Il refusa. Il se pencha sur moi et me dit en français :

— J'ai là une demi-bouteille de whisky. Je monte sur la terrasse. Suis-moi si tu veux la boire avec moi.

J'acquiesçai de la tête. Je bus mon café et le suivis emportant le sebsi et le kif. Il buvait à même la bouteille. Je lui donnai le kif et lui me tendit la bouteille. Je bus deux gorgées.

— Comment ça va ?

— J'attends toujours que mes parents m'envoient de l'argent pour retourner à Istanbul.

— Tu ne penses pas retourner travailler sur le bateau qui t'a amené ?

— Non. Je vais chercher un autre bateau.

On but, on fuma, on parla de nos problèmes. Je lui demandai ce qu'il avait l'intention de faire cette nuit :

— Je n'en sais rien...

Il mit la bouteille vide sous sa veste et nous descendîmes au café. Abdelmalek était debout commentant le journal parlé de Radio-Londres en arabe. Sur ma table, mon verre de café et mon magazine. J'invitai Kamal à boire quelque chose. Il s'excusa :

— J'ai rendez-vous avec Mahmoud l'Égyptien au café de Dar Debagh. Il doit me prêter un peu d'argent.

Si Moh lui dit :

— Pas d'ivrogne dans mon café !

Kamal répondit en arabe :

— Salam ! Salam ! Si Moh !

Je ris. Il me salua de la main et sortit du café. Abdelmalek me regarda en colère. Afiouna lui demanda de poursuivre son discours.

— Si vous voulez, mais comment poursuivre alors que les gosses rigolent ?

— Je ne suis pas un gosse, lui dis-je. Tu parles de Neguib et de Nasser comme si c'était des copains à toi que tu fréquentes matin et soir, comme s'ils te faisaient des confidences. D'où tu tires toutes tes informations ?

Abdelmalek perdit la maîtrise de ses nerfs et dit en colère :

— Tais-toi ignorant ! Tu ne sais même pas écrire ton nom et tu veux parler politique !

Messari lui dit :

— Ne fais pas attention à lui. Il est soûl.

Enfin l'occasion de régler mes comptes, de dire ce que j'avais sur le cœur à Abdelmalek et ses supporters, de rendre le mépris par un mépris encore plus fort. Je pensais à des mots bien précis. Mais je ne savais quoi dire au juste. Ma tête était lourde à cause du kif, du majoun et de l'alcool. Je vais lui demander de sortir dehors pour nous battre. L'effort physique est plus aisé que l'effort de pensée. Mais je préférerai lui dire :

— Très bien. Je suis un analphabète, un illettré, mais toi tu es un menteur. Je préfère être un ignorant plutôt qu'un menteur comme toi !

— Va ! Va te faire proxénète !

— Si tu as une jolie sœur, je veux bien ; dis-lui de venir, je m'occuperai d'elle et de son avenir.

Si Moh était en colère.

— Je ne veux pas d'histoires dans mon café. Sortez dehors si vous voulez vous battre.

— Dis, Si Moh, pourquoi tu t'adresses à moi seul, pourquoi pas à lui aussi ? Lui il sait causer et moi je ne sais pas, c'est ça ?

Grida :

— Arrête. Oublie tout ça, maudissons Satan !

Je me tournai vers Abdelmalek :

— Écoute, sortons dehors, comme ça on verra qui de nous est ignorant et proxénète !

Il se leva pour se jeter sur moi. Ses copains l'arrêtèrent. Il les repoussa. Je m'emparai du verre de café plein et le vidai sur son visage. Il leva la main pour se protéger. On me retenait par-derrière. Grida me conseilla de me calmer. Me calmer ! Être raisonnable ! Enfin !

— Qu'est-ce qu'il se croit ? Ce n'est qu'un collégien qui a fui l'école pour venir s'amuser à Tanger.

Afiouna vint s'asseoir près de moi, alluma un sebsi et me pria de rester tranquille. Grida et Messari montèrent sur la terrasse. Je fumai et toussai. Je compris d'après certains commentaires que les clients qui m'approuvaient étaient nombreux. Le comportement d'Abdelmalek a dû certainement les énerver par le passé. Grida me demanda de me réconcilier avec Abdelmalek. Afiouna me poussa à le faire, surtout pour eux. Je me levai. Ils nous poussèrent dans les bras l'un de l'autre. Je voulais revenir à ma table, mais ils me prièrent de rester avec eux. Kamal le Turc entra dans le café en trébuchant. Il avait l'œil gauche au beurre noir.

— J'ai été attaqué par deux gars du bordel Ben Charqui.

— Et pourquoi ?

— Ils croyaient que j'étais un chrétien. Ils n'ont pas voulu croire que j'étais musulman. Ils m'ont dit : « Comment prétends-tu être musulman alors que tu ne parles pas un mot d'arabe ! »

— Mais pourquoi tout ce cirque ?

— Je voulais aller avec une fille marocaine pour coucher avec elle.

— Bon. Viens t'asseoir avec nous.

— Non. Je préfère que tu viennes avec moi, Mahmoud l'Égyptien m'a prêté de l'argent. Viens, on va boire un peu de vin dans le petit socco.

Je m'excusai auprès de la bande d'Abdelmalek et partis avec Kamal. On alla chez Saïdia la Noire :

— Je connais bien la patronne, ne crains rien ici.

Khadija Serifia nous reçut dans une jolie chambre meublée à la marocaine. La patronne vint nous voir, je lui présentai Kamal qui lui dit en arabe :

— Salam, Madame.

Elle me demanda :

— Il est musulman ton copain ?

— Bien sûr.

— Il parle arabe ?

— Il connaît quelques mots. Il est Turc.

— Comment ! Un musulman qui ne parle pas arabe ?

Je lui expliquai qu'il existe d'autres peuples non arabes et qui sont musulmans. Kamal lui dit en arabe :

— Je suis musulman. Allah et Mohamed envoyé d'Allah.

Saïdia sourit puis nous dit :

— Asseyez-vous. Vous voulez que Khadija reste avec vous ?

— Oui. Mais dis-lui de nous envoyer une autre fille aussi jolie.

On commanda une bouteille de cognac et du soda. Je demandai à Khadija de nous choisir une autre fille. Elle sortit. Je me tournai vers Kamal :

— Tu veux vraiment une autre fille que Khadija ?

— Elle est merveilleuse. Les Marocaines me rappellent beaucoup les filles de mon pays.

Khadija revint avec les boissons. Elle était accompagnée de Safia la Courte ; je la connaissais. Quand elle me vit, elle dit :

— Bienvenue beau gosse !

Elle s'assit près de Kamal.

— Le prix de la boisson est de cent vingt-cinq pèsètes, dit Khadija.

— Et avec les filles ?

— Trois cents pèsètes.

Kamal sortit deux billets de cent. Je demandai à Khadija d'appeler Saïdia.

— Tu n'as pas confiance ?

— C'est pas ça, je veux traiter avec la patronne.

— Très bien, c'est ton affaire.

Je donnai deux cent cinquante pèsètes à Saïdia. Elle me fit comprendre que la chambre était pour nous quatre.

Kamel embrassait déjà Safia. Il lui tenait le visage entre ses mains comme s'il avait peur qu'elle lui échappe. Un jour peut-être, je coucherai avec une fille turque.

Je glissai un billet de cinquante pèsètes dans les mains de Khadija :

— Je me suis entendu avec la patronne.

Je lui caressai la poitrine, elle m'embrassa sur les joues. Je m'étais assoupi quand Khadija me réveilla :

— Tu entends ? Safia dit que ton ami turc lui fait des choses avec sa langue.

— Il n'a qu'à lui faire ce qu'il veut.

Safia, apparemment contente de ces caresses nouvelles, dit :

— Avec la langue, c'est tellement bon !

Je devais me réveiller à six heures du matin pour aller au port. J'avais demandé à Khadija de me laisser dormir. Elle me promit de me réveiller à l'heure voulue. Elle se serra contre moi, ses jambes enlacèrent les miennes. Elle frottait son sexe contre mon genou plié, elle considérait ma cuisse comme le sexe d'un cheval. Safia haletait de plaisir et Khadija luttait contre mon genou. Elle tenait mes cheveux avec force. Elle collait les lèvres de son vagin contre mon genou en faisant des mouvements de haut en bas. Fatiguée, elle s'est mise à plat ventre. Kamal et Safia riaient. Je lui caressais le dos, elle continuait de frotter son sexe contre le matelas, mais cette fois-ci lentement. Je montai sur son dos pour partir en voyage. Elle essaya de me renverser. Je m'accrochai à sa chevelure. C'était une chamelle qui survolait le désert, abandonner cette monture c'était pour moi me perdre dans un désert inconnu.

XIV

Le matin, en revenant du port j'achetai un livre pour apprendre à lire et à écrire en arabe. Abdelmalek était au café. Il me présenta à son frère Hassan qui venait le voir de Larache. Je m'excusai de ce qui s'était passé la veille.

— Oublie ! Moi aussi j'étais énervé.

Je lui montrai le livre :

— Il faut que j'apprenne. Ton frère Hamid m'avait appris quelques lettres quand on était en prison. Il trouvait que j'étais bien disposé pour apprendre.

— Et pourquoi pas ?

Hassan me proposa de partir avec lui à Larache pour entrer dans une école. Étonné, je lui dis :

— Moi ? Comment serait-ce possible ? J'ai vingt ans et je ne sais même pas comment signer.

— Ce n'est pas important. Je connais bien le directeur de l'école. Je t'écrirai une lettre de recommandation pour lui. Je suis sûr qu'il comprendra ton cas. Il a beaucoup de sympathie pour les gars seuls et pauvres qui désirent apprendre. Si je ne partais pas à Tétouan régler un problème avec le délégué, je t'aurais accompagné moi-même chez le directeur de l'école. Après un moment :

— Va, achète une feuille et une enveloppe, je vais écrire la lettre.

Je partis sans trop croire ce qu'il me disait. J'achetai ce dont il avait besoin et revins vite. Il avait une belle écriture, il écrivait et s'arrêtait pour fumer le kif avec nous. Il me tendit la lettre que je mis soigneusement dans la poche de ma veste :

— Quand devrai-je partir à Larache ?

— Quand tu veux. Essaie d'y aller ces jours-ci.

Il était presque midi. Hassan nous salua et prit le car pour Tétouan :

— On se retrouvera à Larache, dans trois ou quatre jours. Il faut que tu y ailles, me dit Hassan en s'éloignant.

Abdelmalek devait aller au cimetière de Sidi Bouaraqya.

— Pourquoi tu vas au cimetière ?

— J'ai été chargé par certains camarades du café d'aller lire quelques versets du Coran sur la tombe de leurs familles.

— Je viens avec toi, j'ai un frère enterré là-bas. Tu pourrais lire un chapitre du Coran sur son âme ?

— Ton frère ?

— Oui, j'ai un frère au cimetière.

En route je lui demandai quel problème avait son frère Hassan :

— Il a commis une folie. Ils l'ont surpris en train de boire et de fumer du kif dans une pièce à l'intérieur d'une mosquée où se réfugient les étudiants orphelins et seuls. Alors il a été renvoyé de l'Institut de Larache. C'est son habitude, il fait souvent des folies.

J'avais acheté des fleurs au grand socco et du basilic à l'entrée du cimetière. Il y avait là des professionnels qui récitaient le Coran, et des gens qui se recueillaient en silence.

— Tu connais bien les tombes sur lesquelles tu dois lire ?

— Non. L'important c'est l'intention. Ce n'est pas grave si je me mets à lire sur la tombe du voisin. Où est la tombe de ton frère ?

Je regardai le petit mur qui me servait de repère :

— C'est là-bas. Difficile de ne pas se tromper. On ne lui avait pas construit de tombe avant notre départ à Tétouan. Nous étions pauvres.

— Je vais réciter pour lui le chapitre « Yassine ».

Il s'installa sur un petit monticule et se mit à réciter des versets à la mémoire des morts. On se dirigea ensuite vers le petit mur.

— Là, il doit être là, mon frère.

Pendant qu'il récitait le chapitre, je jetai les fleurs et les branches de basilic sur les tombes. Il était enterré là, peut-être sous mes pieds ou sous ceux d'Abdelmalek.

Je pensai tout d'un coup : mais pourquoi cette lecture sur la tombe inconnue ? Mon frère n'a pas eu le temps de commettre de péchés. Il a vécu le temps d'être malade puis il a été tué par mon père. Je me rappelai ce qu'avait dit le vieux qui l'avait enterré : « À présent, ton frère est avec les anges ! »

Mon frère était devenu un ange. Et moi ? deviendrai-je un diable ? C'est sûr, pas de doute. Les enfants, quand ils meurent, se transforment en anges, et les adultes en diables. Mais il est trop tard pour moi d'espérer être un ange.